PER
R-334
CON

LA REVUE Populaire

MONTRÉAL, JANVIER 1955

20¢



Notre roman d'amour :

Histoire de mon coeur

par José **REYSSA**

La VIANDE est indispensable à bébé!

HEINZ-Le plus grand fabricant canadien d'aliments pour bébés, offre une série complète de viandes de qualité, riches en protéines, spécialement préparées pour les bébés.



Les médecins sont d'avis que les viandes de qualité, riches en protéines, sont indispensables au régime des bébés. Leurs conseils ont suscité une demande considérable pour de tels produits.

Heinz, toujours à l'avant-garde des recherches dans le domaine de l'alimentation des bébés, vous offre: boeuf, coeur de boeuf, veau, foie et bacon, foie de boeuf et d'agneau.

Vous les trouverez chez votre marchand, avec les céréales pour bébés, les purées et les aliments pour enfants et les biscuits pour la dentition.

Les viandes Heinz pour bébés

LITTÉRATURE

"L'ILE DES REVENANTS" de ROGER VERCEL

« L'ILE DES REVENANTS » c'est la Martinique, la plus belle et la moins connue des Antilles. Terre de mystère, où les traditions blanches et noires se heurtent et se mêlent dans une symphonie de contrastes.

Pour nous faire découvrir cette île merveilleuse et unique, Roger Vercel a mis en oeuvre les moyens les plus subtils. Son incomparable talent de conteur, allié à la magie de son style éblouissant, lui ont permis de dissimuler, derrière une intrigue romanesque, un inoubliable reportage.

Sous les dehors légers d'un roman d'ailleurs passionnant, derrière un decor exotique au charme puissant, Roger Vercel a écrit un livre fort et vrai, un livre enrichissant qui fait courageusement face aux problèmes si complexes — et si proches d'ailleurs de ceux qui existent aux Etats-Unis — que provoque, à la Martinique, la coexistence de 200,000 Noirs ayant la force du nombre et, par conséquent, la puissance politique, avec 2,000 Blancs descendant de l'aristocratie française qui gouverna l'île si longtemps.

Mais que Roger Vercel nous fasse assister à l'assassinat d'un « béké » par des grévistes, à un combat de mangouste contre un serpent, même à un tremblement de terre, ou au désarroi d'une jeune Française qui a suivi son mari, un médecin mulâtre, au pays de ses ancêtres, ou même à une scène d'amour entre le héros et la belle Bernardine, c'est un enchantement continuel.

« L'ILE DES REVENANTS » est plus qu'une étonnante réussite, c'est l'oeuvre parfaite d'un magicien du style, d'un des plus grands conteurs de notre temps. *(Le Cercle du Livre de France).*

Que répondriez-vous ?...

1 — *Quelle est probablement la plus vieille science ?*
- *a)* La Biologie.
- *b)* L'Astronomie.
- *c)* L'Art Vétérinaire.

2 — *Qu'est-ce que la « Houille Bleue » ?*
- *a)* L'énergie des marées.
- *b)* L'énergie du vent.
- *c)* L'énergie du soleil.

3 — *A quel degré Fahrenheit l'eau bout-elle ?*
- *a)* 154 degrés.
- *b)* 212 degrés.
- *c)* 300 degrés.

4 — *Comment est appelée la décomposition chimique par l'action du courant électrique ?*
- *a)* Hydrolyse.
- *b)* Electrolyse.
- *c)* Conductance.

5 — *Qu'est-ce que l'acide acétylsalicylique ?*
- *a)* Ammoniaque.
- *b)* Quinine.
- *c)* Aspirine.

6 — *Quel est le textile qui tient la première place dans le monde ?*
- *a)* Soie.
- *b)* Coton.
- *c)* Lin.

7 — *Quelle absence de vitamines peut entraîner la stérilité ?*
- *a)* Vitamines B.
- *b)* Vitamines D.
- *c)* Vitamines E.

8 — *Combien de carats contient l'or pur ?*
- *a)* Vingt.
- *b)* Vingt-quatre.
- *c)* Vingt-six.

9 — *Qu'est-ce que l'hirudiniculture ?*
- *a)* L'élevage des sangsues.
- *b)* L'exploitation des hêtres.
- *c)* L'élevage des escargots.

10 — *Quelle est la plus grande raffinerie de pétrole du monde ?*
- *a)* Baltimore (U.S.A.).
- *b)* Abadan (Iran).
- *c)* Batoum (U.R.S.S.).

20 points : Vous êtes un « As ».
De 14 à 18 : Parfait.
De 10 à 14 : Vos connaissances sont appréciables.
De 6 à 10 : Bien.
Au-dessous de 6 : Cherchez donc à élargir vos connaissances.

REPONSES :

1 — L'Astronomie. — 2 — L'Energie des Marées. — 3 — 212 degrés Fahrenheit. — 4 — Electrolyse. — 5 — L'Aspirine. — 6 — Le Coton. — 7 — Vitamines E qui favorisent l'équilibre nerveux et musculaire (cresson — olives — noix). — 8 — Vingt-quatre. — 9 — L'élevage des sangsues. — 10 — Abadan (Iran).



les ailes de la liberté

LA VIE DE FAMILLE

Chez nous, les droits de la famille sont sacrés. Notre système politique reconnaît le principe que la première autorité, après Dieu, dans un foyer, ce sont les parents. Parce qu'il a le sens familial, le Canadien possède aussi le sens social.

Le Corps d'Aviation Royal Canadien est un gage puissant de la protection dont le Canada entoure ses familles. Et dans son rôle de protecteur de toutes nos libertés, le CARC offre à la jeunesse canadienne des situations modernes et fières au sein de ses équipages volants et il ouvre la voie vers une carrière fructueuse dans le domaine grandissant de l'aéronautique.



CONDITIONS D'ADMISSION:

- Âge—au moins 17 ans et pas plus de 25.
- Degré d'instruction—11e scientifique de primaire supérieure, ou mieux.
- Santé—satisfaire aux examens médicaux du CARC.

Si vous pouvez répondre à ces exigences, n'hésitez pas à consulter dès maintenant l'officier d'orientation du CARC dans votre région.

Centres de recrutement du C.A.R.C.

678 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q. Tél. UN. 6-2449
Edifice du Capitol, 146 rue St-Jean, Québec, P.Q. Tél. 2-8527
49, rue Metcalfe, Ottawa, Ont. Tél. 3-4039
159 est, rue Main, North Bay, Ont. Tél. 3336
144, rue Union, St-Jean, N.B. Tél. 2-1443

Veuillez m'envoyer, sans obligation de ma part, tous renseignements sur les conditions d'enrôlement et les emplois actuellement disponibles dans le **C.A.R.C.**

NOM (LETTRES MOULÉES) ..... (DE FAMILLE) ..... (DE BAPTÊME)

ADRESSE .....

VILLE ..... **PROVINCE** .....

DEGRÉ D'INSTRUCTION (ANNÉE ET PROVINCE) .....

..... **ÂGE** .....

CAF54-81MF

Corps d'Aviation Royal Canadien



Ne servez pas de cible aux AFFECTIONS de l'HIVER

Les mois âpres et froids de l'hiver étaient autrefois redoutés à cause des dangers graves qu'ils apportaient à la santé. La pneumonie, en particulier, était surtout redoutée.

Il y a à peine quelques années, cette maladie était fatale à une de ses victimes sur trois. De nos jours, heureusement, le danger de la pneumonie est beaucoup moins grave, grâce aux sulfamides et aux antibiotiques qui sont si efficaces dans la plupart des cas.

La pneumonie est encore dangereuse lorsqu'on retarde à la traiter, ainsi qu'une étude récente de 15,000 cas en a donné la preuve. Le taux de la mortalité a été *deux fois* plus élevé dans le cas de patients qui avaient été traités après le quatrième jour de la maladie que dans le cas de ceux qu'on avait commencé à soigner plus tôt. C'est pour cette raison que vous devez faire venir le médecin dès que vous soupçonnez la pneumonie. Lorsque la pneumonie est traitée de bonne heure, elle se guérit ordinairement en peu de temps.

Quels moyens pouvez-vous prendre afin de ne pas devenir une cible pour la pneumonie? Une des plus sages mesures à prendre, c'est de vous soigner lorsque vous avez un rhume. Neuf fois sur dix, la pneumonie est précédée d'un rhume.

Si vous venez à souffrir d'un rhume, restez à la maison et reposez-vous au lit. Mangez légèrement et buvez beaucoup de liquide. *Si le rhume persiste . . . et, surtout, si vous faites un peu de fièvre . . . appelez le médecin sans tarder.*

Une température élevée constitue la différence entre un "rhume banal" et un "gros rhume". C'est que l'élévation de la température est ordinairement attribuable à des complications. Si, en plus de la fièvre, vous éprouvez aussi des *frissons, des accès de toux douloureux* ou de la *difficulté à respirer*, rapportez immédiatement ces symptômes à votre médecin, car ils sont presque toujours ceux de la pneumonie.

Maintenant que l'hiver est arrivé, il importe que vous protégiez votre santé. Un bon moyen de le faire, c'est de prendre tout le sommeil dont vous avez besoin, de suivre un régime alimentaire bien équilibré, et d'éviter de vous exposer aux intempéries à moins d'être convenablement vêtu. En outre, tenez-vous à l'écart des personnes qui souffrent d'affections des voies respiratoires.

En protégeant votre santé, votre résistance aux rhumes, aux infections des virus et à la pneumonie, se trouvera accrue. Si vous venez à souffrir d'une de ces affections, vous supporterez mieux l'infection et vous vous rétablirez plus rapidement.

Si vous désirez d'autres renseignements pour vous aider à ne pas servir de cible à ces affections communes de l'hiver, la Metropolitan se fera un plaisir de vous envoyer un exemplaire gratuit de sa brochure intitulée: "Maladies des voies respiratoires". Pour obtenir un exemplaire de cette brochure, veuillez remplir le coupon ci-joint et nous l'expédier.

COPYRIGHT CANADA, 1955 – METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
(Dept H. W.) Ottawa 4, Canada.



Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 15-Z, intitulée "Maladies des voies respiratoires".

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

LA REVUE Populaire

48e ANNEE No 1 — MONTREAL, JANVIER 1955

SOMMAIRE

Une Canadienne au pays des Pharaons, *par Yvonne Bouchard* 5
Rockliffe, noble banlieue, *par Raymond Robichaud* 6
Une aubaine, *par Louis Fréchette* 7
Ce dont on parle, *par Lucette Robert* ..... 8 - 9
La mode actuelle ..... 10 - 11
Jouets modernes, jouets de toujours 12
Le bal du Musée des Beaux-Arts 13

NOTRE ROMAN D'AMOUR :

HISTOIRE DE MON COEUR *par José Reyssa* ..... 14 - 15

Pour élégance et confort 20
Mes recettes de cuisine, *par Mme Rose Lacroix* ..... 24 - 25
Le Code Civil et la femme, *par Marcelle Lussier* 26
Nos mots croisés 31
La culture physique, *par Réjane Robert* 32
Voyage aux Baléares, *par Marie Panet-Raymond* 34
Mode Simplicity ..... 35 - 36

La Direction et le Personnel de
LA REVUE POPULAIRE
souhaitent une
BONNE et HEUREUSE ANNÉE
à tous leurs lecteurs et lectrices, annonceurs et dépositaires.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637★

GEORGES POIRIER, Président — GEORGES POIRIER, fils, Vice-président
JEAN CHAUVIN, Directeur — CHARLES SAURIOL, Chef de la publicité

Chef du tirage ..... Odilon Riendeau
Pages féminines ..... Mme Jules Fournier
Ce dont on parle ..... Mme Lucette Robert
Correspondante à Hollywood .... Mme Louise Gilbert-Sauvage
Cuisine ..... Mme Rose Lacroix

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

UNE CANADIENNE AU PAYS DES PHARAONS

par Yvonne Bouchard

Ce n'était pas sans quelque appréhension que je m'apprêtais à fouler pour la première fois le sol d'Egypte. Nous étions aux premiers jours de février 1952 et quelques semaines plus tôt, une émeute sanglante avait fait au Caire de nombreuses victimes, et plus de 500 établissements européens avaient été saccagés. Mais les agences de tourisme nous avaient formellement rassurés et l'entrée de notre bateau dans les eaux égyptiennes s'effectuait en douceur. Accoudée au bastingage, je contemplais les blanches maisons d'Alexandrie, le palais de Ras-El-Tine, le vaste port grouillant d'activité...

Alexandrie est deux fois moins peuplée que le Caire mais d'aspect beaucoup plus occidental. L'hôtel Cecil, où nous descendons, n'est séparé de la Méditerranée que par un large boulevard, « La Corniche ». Des palmiers élancés ondulent sous la brise, formant une gracieuse couronne autour de la statue équestre de Méhémet-Ali, fondateur de la dynastie qui vient de finir.

Notre guide, M. Ayad, nous dit que, de toutes les grandes villes de l'Antiquité, Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, est la plus pauvre en monuments historiques, détruits par les invasions successives. C'est aujourd'hui une grande ville moderne, aux bâtiments élégants ; le quartier résidentiel, le long de la « Corniche », est une véritable Riviera, peuplée de ravissantes villas. La plupart des Alexandrins sont vêtus à l'européenne ; les plus conservateurs portent encore leur ample tunique rayée et leur « tarbouche », coiffure de feutre rouge que je trouve très seyante.

Nous commençons par visiter la Colonne Pompée, dite de Dioclétien. C'est un monument ancien de granit rouge poli, haut de 150 pieds et large de 25, vestige remarquable de l'époque gréco-romaine, d'une symétrie parfaite.

Pendant que nous échangeons nos impressions, nous sommes soudain assaillis par une bande de cireurs de bottes, aussi noirs que leur cirage, balançant à bout de bras une boîte qui sert à la fois de tiroir à cirage et d'appui pour le pied du client. Mon mari, par curiosité plutôt que par nécessité, accepte les services de l'un d'entre eux, qui baragouine un peu d'anglais. Mon mari lui suggère de parler en français. « Mais vous n'êtes pas Français, rétorque l'autre ; la dame à vos côtés est Française, mais vous, vous êtes Américain ; votre cravate, vos souliers, américains ». Mon mari essaye de le convaincre du contraire, mais peine perdue. Finalement le garnement s'exclame : « Très bien, très bien, si vous êtes Américain, alors moi je suis Irlandais ! » Ce jeune impudent avait le don d'observation : mon mari avait acheté à New-York sa cravate et ses souliers, peu avant notre départ...

Nous visitons ensuite le Musée Gréco-Romain, composé des plus belles pièces trouvées sur place : statues d'Alexandre et de Marc-Aurèle, mosaïques, émaux, colliers, papyrus grecs, cartes anciennes, tapisseries... Nous voudrions nous attarder devant toutes ces belles choses, mais le temps presse et nous devons faire quelques achats avant notre départ pour le Caire.

Dans les boutiques où nous nous rendons, on nous offre invariablement du café turc. Ce breuvage diffère beaucoup de celui que nous consommons en Amérique ; fait en parties égales de café finement pulvérisé, de sucre et d'eau, il est épais et fort et se sert dans des tasses minuscules.

A la gare où nous nous rendons ensuite, je suis fascinée par la foule la plus bariolée que j'aie jamais vue. Par contre, les trains égyptiens ne diffèrent guère des nôtres. M. Ayad nous installe dans notre compartiment réservé, et nous voilà en route pour Le Caire.

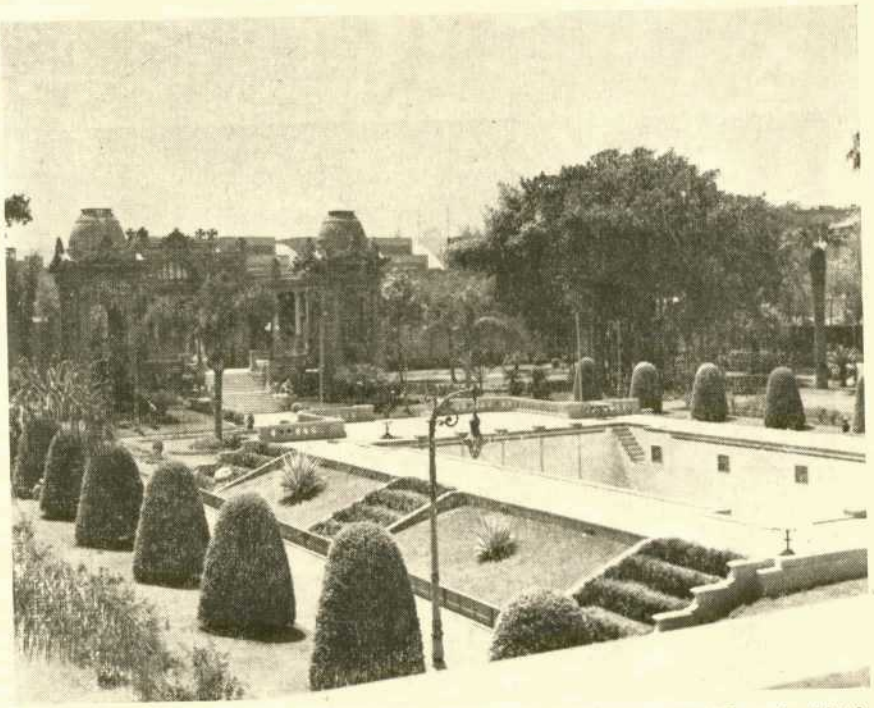
Un serviteur ou « soufraghi » vient bientôt s'enquérir de nos besoins. Il porte un long cafetan blanc, une ceinture rouge et l'inévitable tarbouche. Son service est impeccable et je me fais apporter une bouteille de bière « Stella », dorée et capiteuse comme du champagne.

Nous sommes conquis par le panorama du Delta. Cette région de l'Egypte est faite de plaines verdoyantes à perte de vue et de champs de sorgho, céréale qui entre dans la composition du pain du fellah. Nous passons des agglomérations de huttes en torchis ; des familles entières se prélassent au beau milieu de la rue, qui semble être le salon et le parloir des villages du Moyen-Orient. Sur

[*Lire la suite page* 34]



La grande Pyramide, une des sept merveilles du monde, élevée à la gloire de Chéops (à droite). Les pyramides de Sakkarah, construites voici près de six mille ans, ne sont pas aussi imposantes que celles de Gizèh, au nombre de neuf.

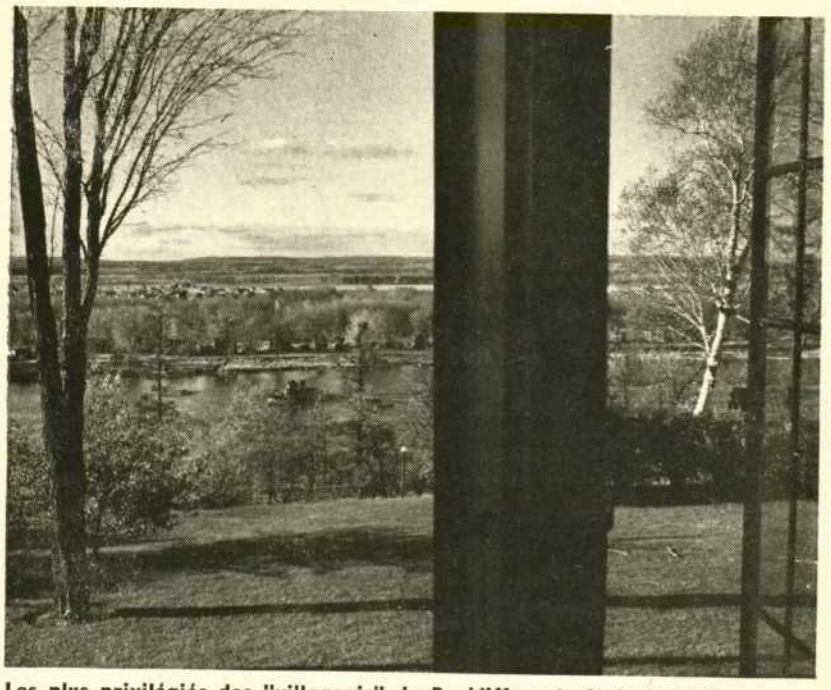


Les jardins et la piscine du dernier pharaon, le roi Farouk, détrôné et exilé par une junte militaire. Ce roi Farouk, encore vivant, fut peut-être le monarque le plus corrompu et le plus inutile de toute l'histoire de son pays.



A gauche : Des officiers de la marine canadienne, en escale à Alexandrie (H.M. C.S. Prince Henry), font en landau la découverte de la ville. — A droite : Le temps est loin où les femmes ne sortaient en Egypte que strictement voilées. En voici qui, enrégimentées dans la Garde Nationale, défilent, l'arme à la bretelle devant les autorités militaires au Caire.





Les plus privilégiés des "villageois" de Rockliffe ont, de leurs larges verrières, cette vue de l'Outaouais et des collines de la Gatineau.



L'hôtel particulier de M. Norman Wilson dont l'épouse, Cairine Wilson, fut la première Canadienne à forcer les portes du Sénat canadien.

ROCKLIFFE, NOBLE BANLIEUE



Chez Mme Frederic L. Bronson, 725, avenue des Acacias, Rockliffe.



A la hauteur d'Ottawa, l'Outaouais fait un coude tourné vers le nord. A l'intérieur de ce coude, dominant la rivière, se trouve le quartier le plus élégant de la capitale, sa banlieue aisée, son faubourg Saint-Germain, si on peut dire et si on s'en réfère, disent les méchantes langues, au contentement d'eux-mêmes de ses habitants.

par Raymond Robichaud

RIEN de plus singulier que les diverses manifestations du patriotisme municipal, un peu partout dans le monde. On s'expatrierait souvent plutôt que de consentir à changer de ville à l'intérieur de son propre pays. Tel Montréalais envisagerait avec plus de calme la perspective de s'exiler au Kamtchatka que d'aller tout bonnement habiter Trois-Rivières, par exemple. L'attachement des Québecois à leurs vieilles pierres est bien connu, c'est le moins qu'on puisse dire, et ce n'est jamais sans serrement de coeur qu'ils acceptent de quitter l'ombre bénite de leur citadelle... Et sans aller aussi loin de chez moi je ne connais rien de plus farouche, de plus castillan, si j'ose dire, que l'orgueil municipal et l'esprit de clan de nos bons voisins de la ville de Hull, si ce n'est, précisément, celui de nos voisins encore plus immédiats, les villageois de Rockliffe-Park (du point de vue municipal Rockliffe est, en effet, au regard de la loi ontarienne, un simple village). En outre, la fierté communale de ceux-ci prend-elle souvent un caractère assez défensif et assez soupçonneux, né du sentiment que leurs voisins outaouais nourrissent à leur endroit de noirs desseins d'annexion. Le spectre d'un *anschluss* ne cesse de hanter leur esprit. Peut-être, au fond, n'ont-ils pas tout à fait tort car, à certains égards, l'existence à côté (et même au beau milieu) d'une grande ville comme Ottawa, d'une petite municipalité comme Rockliffe ne laisse pas, parfois, de sembler un peu singulière. Il est certain, en tout cas, qu'au point de vue de l'entretien des chemins limitrophes, par exemple, cela ne va pas sans de sérieux inconvénients.

Les Outaouais disent volontiers de Rockliffe que ce n'est, en somme, qu'un refuge fiscal et qu'on ne va y habiter que pour échapper au poids trop lourd de l'impôt foncier à Ottawa. Soit dit sans malveillance aucune, ce n'est pas loin d'être la pure vérité.

Mais il y a refuge fiscal et refuge fiscal. S'est-on jamais avisé que les singularités de notre régime d'imposition immobilière avaient pour résultat de favoriser, aux abords de nos grandes agglomérations, la création de petites municipalités indépendantes d'un genre diamétralement opposé. En effet, si on veut échapper à l'impôt, c'est généralement pour l'une ou l'autre de deux raisons : soit qu'on veuille se soustraire à certaines servitudes de construction qui, en améliorant la qualité de la maison font en même temps augmenter le chiffre de l'impôt, soit qu'au contraire on veuille construire de très belles ou très grandes maisons qui seraient, dans les grandes villes, frappées de charges fiscales exagérément lourdes. C'est ainsi qu'on assiste, surtout depuis la guerre, à la création de banlieues vraiment trop modestes et appelées à se transformer tôt ou tard en zones insalubres, ou alors, par contre, au développement continu de nouveaux quartiers élégants, tels Ville Mont-Royal, à Montréal, par exemple, ou Rockliffe-Park à Ottawa.

Cette dernière municipalité fait depuis quelque temps beaucoup parler d'elle, non pas qu'elle se soit signalée à l'attention du monde par quelque haut fait, mais parce qu'on s'est soudain avisé qu'il n'y [*Lire la suite page 47*]

La résidence de l'Ambassadeur des Etats-Unis au Canada. La chancellerie, comme on sait, est tout à côté du Rideau Club, face au Parlement.

(Photos Malak, Ottawa).



Notre conte du Nouvel An

UNE AUBAINE

par Louis Fréchette*

C'est la veille de Noël, à Montréal.

Le dos à moitié tourné à l'unique fenêtre d'une modeste chambre d'hôtel, sa palette d'une main et son pinceau de l'autre, un jeune artiste de bonne mine et de façons distinguées travaille fiévreusement devant un petit chevalet de campagne.

A sa gauche, retenue par quatre épingles aux boiseries d'une armoire à glace, pend une vieille toile d'à peu près trois pieds sur deux, toute noircie, toute délabrée, au centre de laquelle, dans les tons embrumés du clair-obscur, on distingue les formes gracieuses et les chairs rosées d'un Enfant-Jésus couché sur un coussin, et dont le front s'auréole de vagues lueurs fondues dans les reflets de mille petites boucles blondes.

De temps à autre, le peintre laisse retomber sa main droite sur son genou, fixe la vieille peinture avec une intensité de regard où perce un profond sentiment d'admiration ; puis il se remet à l'ouvrage, son pinceau se jouant sur la mosaïque polychrome de la palette, et voyageant de celle-ci à la toile avec une sûreté de mouvements qui révèle un travailleur habile et expérimenté.

Evidemment, il est en frais de copier le bel Enfant-Jésus.

Mais pourquoi consulte-t-il si souvent la modeste montre en argent dont la chaîne démodée émerge de son gousset ?

Pourquoi se presse-t-il autant dans son travail ? C'est ce que nous saurons bientôt.

En attendant, contentons-nous de constater que son regard se dirige aussi de temps en temps, avec une expression triomphante vers quelques papiers épars à quelques pas de lui, sur la petite table en frêne adossée à la cloison, et profitons du privilège des conteurs pour nous renseigner sur ce que ces papiers peuvent avoir d'intéressant.

Voici d'abord une enveloppe jaunie, dont le cachet est brisé. Un peu chiffonnée, elle semble avoir été ouverte plus d'une fois.

Elle a dû aussi faire un long voyage, car elle est frappée d'un timbre canadien, et porte comme suscription :

Monsieur Maurice Flavigny,
Poste Restante,
à Paris, France.

Ouvrons et lisons :

Contrecoeur, 10 novembre 1871.

Mon cher Maurice, — Un mot à la hâte pour te dire combien ta dernière lettre m'a donné de bonheur en m'annonçant ton prochain retour au pays. Hâte-toi, cher enfant. Hélas ! je ne pourrai te voir, mais je t'entendrai, et je te presserai comme autrefois sur mon coeur de mère.

Je suis encore l'hôte de Mlle D'Aubray, ma petite Suzanne, que j'aime toujours comme ma fille, et qui me sert de secrétaire, depuis que Dieu m'a privée de la vue.

Viens vite, n'est-ce pas ?

Ta vieille mère qui brûle de t'embrasser,

SOPHIE FLAVIGNY.

Ceci est une dépêche télégraphique :

New York, 22 décembre 1871.

A Monsieur Maurice Flavigny,
Hôtel Great Western, Montréal, Canada.

Si Murillo authentique et bien conservé, donnerons dix mille dollars, (voir agent Muller, 4 Petite rue Craig.) CORNHILL & GRANGER.

A côté de cette dépêche, et portant la même signature avec la date du lendemain, dans un endroit bien en vue, s'étalait une lettre constituant un crédit à Maurice Flavigny de dix mille dollars dans la Banque de Montréal, sur apostille de Victor Muller, agent de la maison Cornhill & Granger, de New York.

Cette lettre, le jeune artiste l'avait laissée ouverte sur la table, à portée de son regard, comme s'il eût eu besoin de se persuader à chaque instant qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Dix mille dollars !

Une fortune pour lui.

La maison paternelle rachetée ; la bonne vieille mère à l'abri du besoin ; et, plus que le pain sur la planche, l'aisance honorable et douce, en attendant la réputation et ce qu'elle apporte.

Quel rêve !

Et à qui devait-il tout cela ?

A ce lambeau de toile brunie et racornie par les années, sur lequel un grand peintre avait imprimé le cachet de son génie, et que le plus capricieux des hasards avait fait tomber en sa possession.

Il avait peine à en croire ses yeux.

[*Lire la suite page 40*]

* Ce conte de Louis Fréchette est extrait de *La Noël au Canada*, édité à Toronto, chez George N. Morang & Cie, en 1900, et illustré par Frederic Simpson Coburn, un peintre montréalais très connu et qui vit encore.



Son Honneur, le Maire de Montréal, Me JEAN DRAPEAU, avec Madame DRAPEAU et leurs enfants : PIERRE, MICHEL et FRANÇOIS. *(Photo Gérard A. Laferrière).*

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE !... Chaque année qui commence s'ouvre comme une route d'ombre sur laquelle vous êtes forcés d'avancer, sans savoir ce que vous y rencontrerez. Nos projets et nos rêves sont une chose et la réalité en est une autre, mais je vous offre comme souhait de pouvoir vitaliser vos songes. Que ceux-ci ne soient pas de l'essence qu'on a coutume de comparer à des nuages et de la fumée — et qui ne laissent que déceptions et vague à l'âme. D'un voyage manqué, vous tirerez une compensation intelligente si vous l'avez préparé par des lectures et des films ; d'un cadeau refusé, parce que trop extravagant, vous acquérerez une plus juste notion de vos moyens ; d'un tableau refusé ou d'un livre non primé, la résolution de présenter une meilleure oeuvre au prochain concours ; d'un amour perdu, deux de retrouvés, car nous sommes à une époque dite « des Fêtes », dont tout sujet triste doit être banni. 1954 est mort ; vive 1955 ! Et que Dieu nous protège • • • Les rêves sont des échelons qui devraient nous hausser vers le sommet et, puisque notre pays y monte en vol « jet », parlons de l'homme à qui on a confié le plus vaste projet canadien : la canalisation du Saint-Laurent. Pendant sa jeunesse à Cornwall, Ontario, l'honorable Lionel Chevrier entendait déjà les chefs des deux pays intéressés discuter de ce rêve colossal. Il l'a vu rejeté durant une

Ce dont on parle

par Lucette Robert

YOLAND GUERARD, basse chantante, dans le rôle du Commandeur de Don Juan à l'Opéra de Lyon.



Vitrail de l'église Saint-Etienne de la Malbaie, fait par le grand verrier d'art, Max Ingrand.



crise économique et une guerre mondiale, mais non oublié dans son cerveau du futur politicien. Il le remit sur le sujet, alors qu'il était secrétaire de la Chambre de Commerce de Cornwall et réussit, comme Ministre du Transport, à reprendre les négociations que le très honorable Louis St-Laurent signait, l'an dernier, avec les autorités américaines • • • Né à Cornwall, en 1903, d'un père franco-ontarien (qui fut maire de cette ville en 1917) et d'une mère qui descend de ce chevalier LeGardeur de Repentigny dont le nom est attaché à la légende du *Chien d'Or*, M. Chevrier fit ses études à l'université d'Ottawa et passa ses examens de droit à Osgoode Hall, en 1928. Dix ans après, il était nommé C.R. et recevait, plus tard, les Licences en droit honorifiques des universités d'Ottawa et de Québec. Député du comté de Stairmont, à 32 ans, il devenait le *whip* du parti libéral en 1940 ; président d'un sous-comité parlementaire sur les dépenses de guerre en 1942 ; et secrétaire parlementaire du Ministre, l'année suivante. Nommé Ministre du Transport, en 1945, il fut le plus jeune membre du cabinet fédéral, jusqu'à sa nomination à la présidence de l'Administration de la voie maritime du Saint-Laurent, le 1er juillet dernier. De son mariage avec Mlle Lucienne Brûlé d'Ottawa, en 1932, l'honorable Lionel Chevrier a six enfants dont les deux aînés ont déjà choisi leur voie : Lucie, dans l'étude des sciences politiques et sociales, et Robert qui se destine au droit comme son père. Madame Chevrier sait unir le sérieux et l'aimable : elle s'occupe du mouvement d'action catholique de sa paroisse, de sa maison et de sa famille, tout en ayant la coquetterie des jolis chapeaux • • • La Société Saint-Jean-Baptiste vient d'attribuer le prix Duvernay à M. Robert Choquette pour l'ensemble de son oeuvre. Robert Choquette a débuté dans les lettres avec un livre de poésie, et sa dernière oeuvre, *Suite marine*, est un très beau poème qu'il avait mûri longuement. Dans l'intervalle, il a publié *La Pension Velder* tiré d'un programme radiophonique qui est le tableau de la classe moyenne, comme *Métropole* dépeint surtout la bourgeoisie : tous deux font honneur au style et à l'intuition psychologique de l'auteur • • • M. Robert Lacour-Gayet, économiste de renom et président des professeurs français aux Etats-Unis, vient de faire paraître chez Hachette, en France, et au Dryder Press de New-York, une étude fouillée sur *La France au XXe siècle*. M. Lacour-Gayet est bien connu au Canada français pour y avoir donné des cours aux universités de Québec et de Montréal et prononcé des conférences à l'Alliance française • • • Le nouveau maire de Montréal a non seulement un titre, mais un nom qui est synonyme de devoir et de patriotisme. Appelé au pouvoir par une vague de civisme qui voulait noyer bien des turpitudes, Me Jean Drapeau s'est présenté aux électeurs sans emphase et sans hâblerie. Cette sobriété de paroles et de promesses inspire confiance, d'autant plus qu'elle s'appuie sur une ligne d'action qui a fait ses preuves depuis cinq ans. Après les points principaux de son programme, Me Drapeau nous promet un théâtre pour 1955, et comprend l'importance de ce projet dans une ville comme la nôtre. Avant son mariage, Madame Drapeau avait suivi les cours de Mme Jean-Louis Audet et joué dans quelques spectacles *Madeleine et Pierre*, mais elle se consacre entièrement aujourd'hui à son foyer et ses jeunes fils. Sollicitée de tous les côtés depuis la nomination de son mari, elle refuse les mondanités inutiles avec le plus joli sourire au monde, et donne sa préférence aux fêtes de charité dont elle comprend le devoir • • • On a peine à s'imaginer que Jean-Paul Sartre est le petit cousin du grand savant, musicien et Prix-Nobel, Albert Schweitzer, et que celui-ci le promenait enfant au Bois de Boulogne en ne lui contant certainement pas des histoires existentialistes • • • La campagne annuelle de souscriptions à la Fédération des oeuvres de charité canadiennes-françaises vous demande de commencer 1955 par un beau geste. « Qui donne reçoit », dit l'Evangile, et nous avons toujours assez pour partager avec les infortunés de notre race. La présidente générale de la campagne (conjointement avec le colonel Paul Trudeau) est Madame Alfred Paradis qui fut présidente de la Société d'étude et de conférences pendant deux ans et prépara le mémoire de la Société pour la Commission Massey • • • *La Revue Populaire* fête les vingt-cinq ans de Madame Stéphanie Paquette à son emploi. Elle est justement fière de tout ce que cette jeune femme a accompli dans un domaine assez nouveau à l'époque : celui de la publicité. Elle s'est perfectionnée par la suite avec deux maîtres, les frères Charles et Eugène Sauriol, et nous formons des voeux égoïstes pour une longue carrière aux Editions Poirier, Bessette & Cie • • • Bien que les Affaires extérieures du Canada soient un ministère assez jeune, nous y avons déjà nos littérateurs, comme la France a eu Claudel, Alexis Léger (le poète St. John Perse), Giraudoux, Paul Morand et Maurice Bedel (avant *Jérôme, 60' latitude nord*") et Roger Peyrefitte (avant *Les Ambassades*) ; deux livres de bons écrivains et d'imprudents diplomates. M. Michel Dupuy, fils de notre ambassadeur en Italie, faisait paraître en décembre *La Source et le Feu*, son premier roman ; suivant ainsi l'exemple de son père M. Pierre Dupuy qui écrivait *André Laurence* au début de sa carrière. Pendant les années de guerre (alors que M. Dupuy faisait la liaison diplomatique entre les gouvernements à Londres et celui de Vichy) Madame Dupuy écrivit des contes pour enfants et Mlle Jacqueline Dupuy publia, à seize ans, *Il est un jardin* qu'elle fera suivre bientôt d'un roman dont l'action se passe chez les Compagnons du Père E. Legault. M. Michel Dupuy a écrit le roman de l'adolescence et du premier amour de l'homme. Nous retrouvons dans les descriptions l'admirable décor de Waasnar où est située l'ambassade du Canada et la vie à bord du *Sinbad* qui, sous un autre nom, est le yacht de la famille. Né à Paris, M. Michel Dupuy passe les années de guerre au Canada et retourne en France et en Hollande en 1946. De 1948 à 1950, il étudie à Oxford au Balliol College, la philosophie et les sciences politiques et économiques. Il y obtient son M.A. et revient à Paris où il suit les cours de l'Institut des études politiques d'où il est diplômé en 1952. Il prépare [*Lire la suite page 45*]





Madame ALFRED PARADIS, présidente générale (conjointement avec le colonel Paul Trudeau) de la Campagne de Souscription à la Fédération des Oeuvres de Charité Canadiennes-françaises. — Ci-contre, M. MICHEL DUPUY, Licencié en Droit international de la Sorbonne, auteur d'une thèse retenue pour l'un des prix de la Faculté de Droit de Paris, et d'un roman "La source et le feu". *(Paul Péladeau, éditeur).*



L'honorable LIONEL CHEVRIER, président de l'Administration de la voie maritime du Saint-Laurent, avec Madame CHEVRIER et leurs enfants : LUCIE, ROBERT, JEAN, BERNARD, ADELE et MARIE. *(Ph. Capital Press).*



Un manteau de tweed noir et blanc d'une suprême élégance puisqu'il est doublé de satin blanc. Modèle de Madeleine Fauth exécuté par Berg-eto.



Robe du soir en soie peau d'ange de couleur beige. Les lignes fluides et souples de la jupe allongent la silhouette et des broderies de perles et de cristal jettent de l'éclat sur le décolleté arrondi. *(Création Gothe).*

La célèbre modiste de New-York, Lily Daché, présente ce soupçon de chapeau où la rose s'harmonise avec celle du visage, et la ligne du béret de satin noir s'accordant avec la sobriété de l'encolure.



Ces plumes d'autruche effilées voilent d'une gaze légère de couleur blonde le petit calot de satin de la même teinte que Lily Daché a créé pour sa collection où le maquillage de la femme s'harmonise à sa coiffure.





Cette robe de tweed de laine gris et bleu fait partie de la collection d'hiver de Jack Horwitz. Sa ligne princesse épouse étroitement la taille et s'évase en corolle.



Redingote de lainage noir de Pellon importé par Harry Frechtel. La taille est légèrement cintrée et la double ligne des boutons souligne la coupe élargie.

Helen Lee a créé "Papillon" pour une fillette qui l'étrennera à Noël avec des souliers *Youngland* de Capezio. Le même tissu carreauté qui forme les papillons borde le col et l'emmanchure de cette robe d'organdi blanc.



LA MODE ACTUELLE

Vous avez dans cette page l'ensemble de la mode actuelle : les petits chapeaux de Lily Daché ont les tons pastels de votre maquillage ; les robes du soir s'alourdissent de broderies ; les manteaux de tweed à col de velours présentent le luxe inattendu d'une riche doublure ; la robe de laine, simple et d'une mine impeccable, peut être portée toute la journée avec des accessoires différents. Que diriez-vous de copier cette robe de fillette pour vous-même si vous allez dans le Sud ou au Mexique cet hiver ? ... Et laissez un peu d'envol aux papillons en les piquant simplement, au creux des ailes, sur la jupe : ce sera symbolique et charmant !



Rien n'est plus réconfortant pour des parents que de promener leurs petits dans les paradis des jouets que deviennent les magasins à l'approche des Fêtes. Ils sont émerveillés de leur émerveillement et font leur apprentissage de Pères Noël.



Les garçons plus âgés s'intéressent aux jouets mécaniques, on doit tenir compte de leurs goûts et chercher tout en les amusant, à éveiller leur esprit inventif.



Les confidences d'une fillette au Père Noël ont toujours quelque chose de mystérieux, sa candeur mêlée de féminité demeure un enchantement, pour elle comme pour celui qui écoute et prend les commandes.

Conseils au Père Noël pour le Jour de l'An

Vous avez, avec vos enfants d'abord, puis sans eux, parcouru les magasins de jouets. Du moderne jeu de « l'accident d'auto » vous êtes passé au rayon des poupées perfectionnées et éternelles, en louchant vers l'ours en peluche fidèle aux jeunes années... La machine à laver vous a fait hésiter et les mécaniques vous retiennent.

Le goût pour la chose mécanique et industrielle domine, semble-t-il, la loi de la « demande », côté garçons.

Chez les filles, le goût de la reproduction de la vie réelle, multiplication des machines à laver et à coudre, des cuisinières, des fours et des fers électriques. On observe un développement des vêtements de poupée : nos petites filles aiment, avant tout, habiller et déshabiller leurs propres enfants... Pensez-y. Pensez que le jouet que vous achetez ne vous est pas destiné, il est pour votre enfant, qui doit « jouer » avec lui, c'est-à-dire ne pas rester passif devant une belle machine, mais s'exercer à un art, à un travail, à une habileté... L'éducateur parle, voulez-vous l'écouter ?

JOUETS MODERNES JOUETS DE TOUJOURS

Age	L'éducateur parle	Jouets conseillés
1 an à 2 ans ½	Poursuivre le développement moteur. Ordonner les gestes. Apprendre les formes et les couleurs.	Jouets à pousser ou à tirer. Jeux de constructions, anneaux, disques, cubes.
3 ans	Prise de conscience des couleurs et des dimensions. Moyen d'expressions.	Jeux de ménage, d'emboîtement, de jardinage, pâte à modeler, craies, crayons.
4-6 ans	L'enfant cherche à réaliser quelque chose, il aime changer, il aime imaginer.	Montage et démontage, habillage, diaminos, travaux manuels simples, musique enfantine.
7-9 ans	Premières complexités des mécanismes intellectuels, jeux d'adresse et de force.	Bricolage sous toutes ses formes, découpage, dessins, peintures, jeux pour courir, couture et cuisine.
9-12 ans	Le sens de la propriété devient vif et le sens social s'éveille. Nécessité de créer, de réaliser, de changer.	Constructions mécaniques. Jeux de hasard et de combinaison, jeux d'équipe et de société. Collections, jeux scientifiques.



Assises, de g. à d. : Mmes ANTONIO CANTERO, ROGER VIAU et GUY LANCTOT. Debout, de g. à d. : Dr ANTONIO CANTERO, Dr ROGER DUFRESNE et Mme DUFRESNE, M. GUY LANCTOT, M. ROGER VIAU, Mme M. HUDON et le docteur MAURICE HUDON.

LE BAL DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

DEUX raisons importantes motivaient le bal du Musée des Beaux-Arts : le 75e anniversaire et l'exposition de l'Académie Royale du Canada ainsi que la campagne de souscription pour venir en aide à cette magnifique galerie d'art. Mais le bal fut un tel chef-d'oeuvre dans ses moindres détails qu'il n'avait plus besoin de but et de raison d'être et sera, nous l'espérons, répété chaque année. Les Grenadier Guards formaient une haie d'honneur sur le grand escalier de marbre au haut duquel attendait le comité officiel de réception. Les écussons et armoiries du R.C.A., comme la décoration de quelques salles et l'album-souvenir, avaient été dessinés par des membres du R.C.A. dont la fondatrice fut peintre elle-même, puisque la princesse Louise transforma la sévérité de Rideau-Hall par des peintures en trompe-l'oeil sur les portes et boiseries et laissa sur ses murs quelques beaux tableaux. Le souper avait été offert par l'hôtel Ritz et deux orchestres jouèrent toute la soirée. On ne but que du champagne aux tables éclairées aux bougies, et l'on ne sut qui des deux fit luire les yeux de toutes les femmes. Des roses dorées retenaient à chaque colonne des guirlandes de cèdre, des candélabres du XVIIIe siècle en porcelaine blanche décoraient le buffet et les robes et bijoux des invitées rivalisaient d'élégance avec le décor.

Le comité officiel recevait les invités en haut du grand escalier de marbre, devant l'écusson et les armoiries de l'Académie Royale du Canada, fondée en 1880 par Son Altesse la princesse Louise et le duc d'Argyle, alors gouverneur-général du Canada. De g. à d. : M. JOHN STEEGMAN, directeur du Musée ; Mlle AIMEE CUSSON et Mrs ROBIN WATT, présidentes conjointes du Comité féminin du Musée ; Mrs CLEVELAND MORGAN ; M. ROBERT PILOT, ancien président de l'Académie Royale du Canada et M. HUGH ALLWARD, président actuel du R.C.A., M. CLEVELAND MORGAN, président du Musée et l'un de ses plus généreux donateurs.



Ci-dessous, à gauche, de g. à d. : M. DANIEL de YTURRALDE, Mme et M. RENE GAUTHIER, Mmes LOUIS GELINAS et D. de YTURRALDE, M. LOUIS GELINAS, Mme CHARLES TASCHEREAU, Mme et M. LAURENT GELLY.

Ci-dessous, à droite, assises de g. à d. : Mmes ARSENE MORIN, JEAN TARTE, JACQUES DECARY, PAUL FONTAINE et ANTOINE GEOFFRION. Debout de g. à d. : MM. ARSENE MORIN, PAUL FONTAINE, JEAN TARTE, JACQUES DECARY et ANTOINE GEOFFRION.





Histoire de mon coeur

TRACER de soi-même un portrait sincère n'est pas aussi facile qu'on le pense ; je crois pourtant me voir telle que je suis, telle que les autres (et surtout ma soeur Laure) me jugent.

J'ai vingt ans. Notre mère nous a élevées un peu à la mode d'autrefois. Mais si Laure s'est affranchie du joug de ce passé et est devenue une jeune fille très moderne, je ne suis jamais parvenue à me débarrasser des préjugés périmés dont s'est imprégnée mon âme d'adolescente. En face de Laure, si évoluée, si vivante, je fais "chrysalide".

Physiquement, il en est de même. Mon teint mat et mes yeux noirs sont peut-être ce que j'ai de mieux. Mais comme on dit en style de laissez-passer, mon front et mon nez sont moyens, ma bouche moyenne... Mes dents sont blanches mais mal rangées. Mes cheveux noirs bouclent naturellement et se montrent rebelles à toute coiffure apprêtée. Je suis plutôt grande, mais je ne possède aucune aisance. Et puis, me moquant de la toilette, je n'ai pas beaucoup de chic.

Laure est mon aînée de deux ans. Lorsqu'elle passe, elle laisse aux yeux le rayonnement d'un météore. Ses yeux sombres, ses cheveux fauves, son teint éblouissant, ses dents nacrées si parfaitement alignées entre le double écrin de ses lèvres brillantes sont autant de reflets qui chatoient aux regards de ceux qui la contemplent. Oui, c'est bien cela, elle resplendit !

Elle porte à ravir les robes les plus compliquées, les chapeaux les plus audacieux. Tout lui va. C'était déjà ainsi lorsqu'elle était fillette... une vraie petite princesse ! Quand notre père la contemplait, son regard s'illuminait d'orgueil. Maman aussi se montrait très fière et je me souviens toujours de l'air faussement modeste qu'elle prenait pour écouter les louanges de ses amies.

Tout cela est passé, à présent. Depuis la mort de notre cher papa, maman n'est plus la même. Douze ans se sont pourtant écoulés, mais il semble que son coeur se soit attardé à cette époque de son existence. Elle ne vit qu'avec ses souvenirs, comme si son âme était meurtrie à jamais.

La beauté de Laure ne la touche même pas. Ce n'est pas comme moi qui ne cesse de l'admirer ! Peut-être la souhaiterais-je plus simple, plus accessible. Mais est-ce sa faute si la nature l'a mise en situation de dominer ? Elle est trop belle pour se contenter de ressembler à n'importe quelle jeune fille de son âge.

Mme Hébert, une amie de maman qui est ma marraine, me disait l'autre jour en hochant la tête :

— La beauté de ta soeur m'effraie. A bien prendre, je préférerais être comme toi, une petite personne dont on ne dit rien.

— Tout de même, marraine, c'est plus agréable d'être jolie !

— T'ai-je dit que tu étais laide ? Tu es moins éclatante, certes, mais ton charme est certain. Georges me le disait encore l'autre jour et tu sais que mon fils a beaucoup de goût.

Maman ne s'occupant guère de nous distraire, c'est marraine qui s'est chargée de ce soin. Jamais fatiguée, toujours de bonne humeur, très fière de se faire voir en notre compagnie, elle déclare volontiers qu'elle eût été "une maman à filles" plutôt qu'à garçons.

Georges lui fait honneur, mais sa nature douce se fût mieux accommodée de tendresses féminines. Elle ne comprend pas toujours son fils qui, ainsi que tous les hommes, a sa façon de juger les choses.

Il vient d'avoir vingt-cinq ans. Il est grand, très élégant et porte admirablement l'uniforme d'aspirant. Enfin, je le trouve très beau. J'aime ses yeux clairs au regard direct et franc, ses longs cils bruns recourbés. Le nez aquilin, la bouche un peu grande et volontaire, le menton nettement dessiné achèvent de donner à son visage cet air décidé qui, toujours, le fit remarquer parmi les garçons de son âge.

Je comprends marraine lorsqu'elle lui reproche sa froideur, son indifférence. Mais je crois qu'au fond, il a toujours eu des préoccupations plus sérieuses, plus élevées que n'en ont d'ordinaire les jeunes gens de sa génération. Son cerveau bien organisé s'est fixé un but. Il a bâti son domaine moral sans attendre que la vie lui ait imposé ses lois. En somme, Georges est un homme comme j'aurais aimé en être un.

Il aime l'étude, les sports et mène toutes choses avec un égal bonheur... Je l'admire beaucoup.

Là encore, je n'ai pas trop de chance. Il me témoigne de l'amitié, mais n'a jamais l'air de faire très attention à moi. Au fait, que suis-je en face de lui, Polytechnicien ? Mon savoir, à côté du sien, équivaut à zéro et j'ai toujours peur qu'il se moque de moi, en constatant mon ignorance. Nos conversations se résument donc à peu de choses.

En dehors de cela, je comprends que je ne puis l'intéresser. Un jour, il m'a taquinée en me disant que j'étais "du bois dont on fait les vieilles filles". Je venais d'affirmer que je ne concevais pas le mariage sans amour et il riait parce que, rétorquait-il, si toutes les unions devaient se baser sur ce sentiment, les mairies chômeraient et les prêtres ne se fatigueraient pas les bras à bénir les nouveaux époux !

Laure a haussé les épaules :

— Marianne ne restera peut-être pas vieille fille, a-t-elle décrété. Mais elle sera une femme à la mode de nos



Notre roman d'amour,
par José Reyssa

grand-mères. Le tout pour elle est de trouver un prétendant un peu en retard sur l'époque.

Ils ont beau rire, Georges et Laure... Eux aussi pensent à l'amour et je m'en suis aperçue depuis longtemps.

Tout d'abord, cela me sembla naturel. La beauté de ma soeur faisait son office ordinaire...

Lorsque le jour de mes seize ans, marraine organisa une petite fête en mon honneur. Elle m'avait offert une jolie robe de taffetas irisé. Le coiffeur avait disposé en boucles savantes mes cheveux rebelles. Maman m'avait permis un léger maquillage. Dans le salon de marraine, tout plein de nos amis, j'avais fait une entrée remarquée.

Je dois être juste ; on ne me ménagea pas les compliments. On m'entoura, on m'embrassa beaucoup. Georges, arrivé la veille (il avait demandé une permission à l'Ecole à l'occasion de cette cérémonie), bavardait avec Laure dans l'embrasure d'une fenêtre. J'allai à eux :

— Eh bien ! tu pourras dire que tu as été gâtée ! s'exclama ma soeur avec cette facilité qu'elle a de changer de conversation à l'arrivée d'un importun.

— Oh ! oui... je suis très contente, balbutiai-je.

— Pour une fois, te voilà princesse, continua-t-elle en souriant, ta robe est très jolie. Mais pourquoi as-tu noué ta ceinture sur le côté ? Tu lui enlèves tout son chic.

De ses mains habiles, elle réparait l'erreur, tandis que Georges me considérait avec attention :

— Je ne puis m'imaginer que tu sois réellement une jeune fille ! murmura-t-il. Seize ans déjà ! Je te vois toujours fillette.

— Faudrait-t-il que je sois devenue une vieille femme pour que vous vous aperceviez que, pour moi, les années ont filé comme pour vous ? répliquai-je en lui octroyant pour la première fois ce « vous » dont il se montra très étonné.

Par la suite, il essaya de continuer à me tutoyer puis, prenant enfin son parti, il m'imita. Lorsque, le soir, je me retrouvai dans la chambre que je partage avec Laure, je me surpris à murmurer :

— Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas permis d'être aussi jolie qu'elle ?

Ce fut, je l'atteste, la seule fois où je l'enviai.

•

Aujourd'hui, tandis que maman se reposait chez elle, ainsi qu'elle a coutume de le faire chaque après-midi, Laure et moi avons accompagné marraine à une vente de charité organisée dans un des salons de l'hôtel Molière. Nous avions déjeuné toutes les quatre et Mme Hébert nous avait lu la dernière lettre de Georges.

Depuis octobre passé, il est à Fontainebleau, à l'Ecole d'application. Marraine est allée le voir une fois ou deux, mais lui vient presque tous les dimanches à Paris. Il écrit tout de même assez souvent, car il aime faire plaisir à sa mère, je m'en suis souvent aperçue.

— Ma chère Hélène, a dit marraine, parlant à maman, vous voyez que Georges tient à son idée de vous faire voir la forêt. Il dit qu'il n'y a que les Parisiens pour ignorer une merveille comme celle-là. Ne vous déciderez-vous pas un jour à y conduire vos filles ?

— Je me sens si fatiguée, a répondu maman, mes douleurs...

— Vous vous écoutez trop.

— Je voudrais vous voir à ma place, Marianne !

Je porte bien entendu le nom de ma marraine. Mais cela prête souvent à confusion et on m'appelle volontiers Yane, comme lorsque j'étais bébé.

Maman montrait un visage attristé. Elle a quarante-six ans, mais l'oublie toujours. Elle est évidemment de santé fragile, mais je la trouve si jeune encore !

— Allons, dites oui, Hélène ! reprit marraine. Je ne sais ce que pense Laure, mais je lis dans les yeux de Yane quelle joie lui causerait ce petit voyage. Il y a à Fontainebleau d'excellents hôtels où vous seriez comme chez vous. Vous ne seriez pas obligée de courir la forêt toute la journée, mais je suis sûre qu'en ce moment, un changement d'air vous ferait grand bien.

— Mes filles veulent aller à la mer en juillet, soupira maman. Si nous nous déplaçons déjà en mai...

— Oh ! maman, je renonce à toutes les plages du monde...

Je me suis arrêtée, car Laure coulait de mon côté un regard mécontent. C'est vrai, elle n'aime ni la forêt ni la campagne. Elle s'est mortellement ennuyée l'année déjà lointaine où marraine nous avait entraînées en Touraine. La mer a pour elle des attraits qui m'échappent, car je ne l'ai jamais vue paresser sur la plage. Quant à la montagne et aux sports d'hiver, elle en rêve !

En attendant, elle ne tient pas à aller à Fontainebleau. Pourtant, Georges serait content de la voir. C'est beaucoup pour elle qu'il insiste. Marraine s'étant remise à prêcher, maman a conclu qu'elle verrait, qu'au besoin elle consulterait son médecin.

— Alors, je vais répondre à mon fils que sa proposition est acceptée.

— En principe, a répondu ma soeur, maussade.

— Ma petite Laure, pour une fois, tu peux bien faire plaisir à Yane.

Marraine est la seule personne qui tienne vraiment tête à Laure. Au fond, je crois qu'elle a une secrète préférence pour moi. En tout cas, elle me soutient souvent et ne se gêne pas pour faire remarquer combien je lui parais raisonnable. Laure affirme que mon effacement n'est que de la mollesse et mon désir de ne choquer personne de la timidité. A l'entendre, je n'ai aucune personnalité, à moins que je n'excelle à dissimuler. En réalité, elle me tient pour quantité négligeable et a probablement raison.

Cette vente de charité était fort réussie et, tandis que marraine s'attardait à bavarder avec des amies rencontrées, ma soeur et moi allions d'un comptoir à l'autre. Comme à l'ordinaire, Laure fut tout de suite très entourée. Elle est très gaie, a de l'esprit. Elle brille au moral comme au physique. Je reste dans son ombre et j'observe combien elle provoque de jalousie parmi les jeunes filles de notre connaissance. C'est qu'elle les éclipse toutes... mais elle n'y peut rien.

Arrêtée devant une table, je feuilletais un roman dont le titre m'avait plu lorsque je me sentis tirée par la manche. Etonnée, je me retournai.

Il y avait là un petit garçon de cinq à six ans qui fixait sur moi le regard de ses grands yeux sombres.

— Madame, me dit-il timidement, j'ai perdu ma maman. Alors, je suis venu vous trouver pour que vous m'aidiez à la chercher.

Heureuse de cette confiance, je l'interrogeai :

— Comment t'appelles-tu ?

— Claude.

— Eh bien ! mon petit Claude, nous allons retrouver ta maman tout de suite.

Je lui pris la main et nous partîmes à la découverte. En marchant, il me confia la raison de son choix :

— Tout le monde semble très occupé ici. Personne ne faisait attention à moi. Mais vous, vous étiez seule aussi. Vous avez donc perdu votre mari, comme moi j'ai perdu maman ?

— Je n'ai pas encore de mari, mon petit Claude, je suis une demoiselle.

Il réfléchit un instant et, me serrant la main plus fortement :

— Eh bien ! alors, quend je serai grand, je vous épouserai, décida-t-il avec un sérieux qui m'indiqua que je ne devais pas rire. Je vais vous présenter à maman.

Nous fîmes deux fois le tour du salon et, soudain, il cria :

— La voici... Venez, mademoiselle, vous allez voir comme elle est gentille !

Je me trouvai en face d'une jeune femme très élégante. Son visage révélait quelque inquiétude, car elle venait de s'apercevoir de la disparition de son fils. Ce fut lui qui se chargea d'expliquer les choses. Tandis qu'elle examinait des dentelles, il s'était éloigné de quelques pas et, vite désorienté, avait cherché une personne sympathique à qui se confier. C'est du moins ce qui ressortit de ses phrases enfantines et qui me valut les compliments de la jeune femme. D'ordinaire, Claude était moins familier et il avait vivement fallu que mon visage lui plût !

— J'en suis charmée madame, répliquai-je.

— Et vois-tu, maman, c'est cette demoiselle que j'épouserai quand je gagnerai beaucoup d'argent.

Cher petit Claude ! Sur le moment, sa sympathie spontanée me donna quelque confiance en moi-même. J'étais heureuse de lui avoir plu, d'avoir trouvé le chemin de son coeur. J'en étais encore toute remuée en cherchant Laure dans la foule qui s'était faite plus dense.

Je l'aperçus au milieu d'un groupe, bien loin de l'endroit où je l'avais laissée. Ginette Langlois, Mathilde Aumeurs et la petite Fernande Bonthier étaient à ses côtés. Elles bavardaient gaiement avec quatre ou cinq jeunes hommes, parmi lesquels Pierre Aumeurs, le frère de Mathilde, et Fred Langlois, celui de Ginette. Les autres étaient Jacques Levallier, le fils du célèbre M. Levallier, une des gloires du barreau, et lui-même avocat, Marcel de Thuise et Guy Lorrain. Lorsque je les rejoignis, ma soeur parlait de notre prochain départ à Fontainebleau : un peu surprise de la voir résolue à ce déplacement qui, l'heure d'avant, la tentait si peu, je l'écoutai malgré moi :

— Il paraît que cette forêt est admirable, disait-elle en fermant à demi ses beaux yeux. Georges Hébert en est littéralement fou et les lettres qu'il écrit à sa mère sont pleines de lyrisme. J'ai décidé maman à aller visiter ces merveilles. Ah ! si vous pouviez tous venir ! ajouta-t-elle en regardant tour à tour chacun de ses interlocuteurs.

Il me sembla que ses yeux s'arrêtaient plus longuement sur le visage de Jacques Levallier. Tandis que les autres riaient, donnaient leur opinion, lui demeurait sérieux, triste même.

— Eh bien ! Jacques, vous ne dites rien ? fit Laure. N'aimeriez-vous pas vous promener à cheval sous les futaies séculaires ? C'est un cadre rêvé pour un cavalier.

— Je dois me contenter du bois de Boulogne, répondit-il d'un ton boudeur.

— Vous avez tort. Georges dit qu'on ne peut imaginer la poésie qui se dégage des sites si variés de cette vieille forêt.

— J'ignorais qu'il fût un passionné de la nature !

— Sans doute l'est-il devenu ! jeta Laure en riant. Donc, personne ne se joindra à nous ?

— Si vous y restez un moment, peut-être irons-nous vous retrouver pour une journée ou deux, avança Ginette que Fred venait d'interroger du regard.

— Voilà qui est gentil ! s'exclama ma soeur.

— Qu'est-ce qui est gentil ? interrogea marraine qui arrivait.

Sans se faire prier, avec une abondance de détails qui me surprit, Laure expliqua ce dont il était question :

— Voilà comment, chère madame Hébert, je fais du prosélytisme ! conclut-elle. Avouez que Georges serait content en nous voyant arriver en bande !

— Je le suppose ! murmura marraine d'un ton poli.

Peu après, on se séparait. Jacques Levallier resta le dernier. Tandis que marraine échangeait quelques mots avec une amie et que je commençais à lire le roman que j'étais retournée acheter après le sauvetage de Claude, le jeune homme se rapprocha de Laure. Bientôt, le murmure étouffé de sa voix arriva jusqu'à mes oreilles :

— Ainsi, vous allez partir ? Serez-vous longtemps absente ?

— Je ne sais encore, répondit Laure d'une voix parfaitement distincte. Mais pourquoi ces questions ? Craignez-vous de manquer de partenaires pour le tennis ?

— Ne plaisantez pas ; vous savez bien que, loin de vous, je suis très malheureux.

— Alors, vous l'êtes souvent !

— Qui vous a dit le contraire ?

Et, après une courte hésitation, il dit d'un ton plus ferme :

— J'attends toujours votre réponse. Dès que vous m'en aurez donné la permission, je prierai mon père d'aller

LA FEMME DEVANT LA LOI :

De l'annulation d'une adoption

Quand la mère et le père d'un enfant ont consenti à son adoption par d'autres personnes, le jugement alors rendu sur la requête en adoption est-il irrémédiable ?

Un enfant est âgé de dix-huit mois. Sa mère et son père acceptent de le laisser adopter par une autre famille, désireuse d'avoir ainsi un enfant. Elle a des moyens d'existence substantiels. Conformément à la Loi, une requête est présentée au Tribunal. Les parents naturels ont donné leur consentement par écrit. Il n'y a aucune objection. Un jugement de la Cour vient confirmer l'adoption.

Les parents adoptifs aiment l'enfant. Ils le traitent très bien et s'occupent de le doter d'une excellente éducation.

Quand l'enfant a atteint l'âge de cinq ans, les parents naturels du petit changent d'idée à son sujet. Ils veulent le reprendre auprès d'eux.

Les parents adoptifs s'y opposent. Ils ont beaucoup d'affection pour le petit qu'ils considèrent exactement comme un membre de leur famille. S'en séparer maintenant équivaudrait à se séparer d'un fils naturel. A l'encontre des procédures intentées contre eux, ils invoquent le précédent jugement qui a ratifié l'adoption. Sans compter qu'ils sont toujours en situation de veiller efficacement sur l'enfant et de lui fournir une éducation adéquate. Mais les parents naturels persistent dans leurs tentatives pour reprendre leur enfant.

L'enfant doit leur être rendu. Cela malgré l'ancien jugement ratifiant l'adoption. D'après le droit naturel cet enfant est le leur. Aucune loi, ni aucun jugement ne prévaut contre le droit naturel. C'est plutôt le consentement à céder l'enfant qui était à l'encontre du droit naturel. *Rf : Cour Supérieure, Montréal, Jugement de juillet* 1954.

ROBERT MILLET, B.A.

trouver Mme Vallery. J'espère que vous n'avez pas oublié ma prière...

— Etes-vous si pressé ?

— J'ai hâte d'être heureux.

Je relevai la tête, stupéfaite et émue. Jacques était très pâle. Il serrait violemment les mâchoires, ce qui faisait saillir ses maxillaires. Je n'ai jamais aimé ce tic qui rend la physionomie dure et butée. Mais j'eus pitié de ce pauvre garçon. Lui aussi aimait Laure et elle avait l'air de s'en soucier si peu.

— Vous allez retrouver Georges Hébert, reprit-il, voyant qu'elle ne répondait pas. Ces sites dont vous parliez, vous allez sans doute les parcourir de compagnie...

— Evidemment. Nous ne pouvons avoir de meilleur guide.

— Puis-je espérer, à votre retour, une réponse définitive ?

— L'exigerez-vous ?

— Non, je vous en supplie seulement. Mais je constate avec peine que votre coeur est plus patient que le mien !

Sa déception était visible. Tout en lui disait le doute, le chagrin. Malgré son air détaché, Laure dut en être touchée car elle répondit avec, dans la voix, plus de douceur :

— Ce n'est pas cela. Je suis simplement plus raisonnable que vous. A mon avis, nous ne nous connaissons pas encore assez. Et puis, le plus beau temps n'est-il pas celui des fiançailles ?

Il ne répondit rien, car marraine revenait vers nous. Mais un espoir nouveau brillait dans ses yeux. Des adieux s'échangèrent. Laure était redevenue la franche camarade qu'elle affecte d'être avec tous les jeunes gens que nous connaissons.

Je venais de la surprendre en train de rompre avec ses principes et j'en demeurais tout étonnée.

Nous connaissons Jacques depuis trois ans. Que ma soeur estime n'avoir pas encore eu le temps de l'apprécier, c'est son affaire. Mais il me semble que ce laps de temps est suffisant, surtout lorsqu'on se rencontre souvent, pour s'estimer réciproquement. Si elle ne l'aime pas, pourquoi l'a-t-elle laissé s'engager ainsi ? Et surtout, pourquoi l'encourage-t-elle ?

Dire que je n'avais rien remarqué jusqu'ici ! C'est sans doute parce que je croyais fermement que Laure se gardait pour Georges dont elle ne peut ignorer la tendresse... Oui, je m'hypnotisais sur cette idée qu'entre eux l'entente devait être complète, totale, définitive.

Si Laure a hésité avant de consentir à venir à Fontainebleau, si elle a accepté les hommages de Jacques, c'est que je me suis trompée, qu'elle n'aime pas Georges autant qu'il l'aime.

— Oh ! je le saurai.

•

Georges nous attendait à la gare. A peine avais-je ouvert la portière que sa haute silhouette m'apparut. Le visage illuminé par son beau sourire grave, il me tendait les bras. J'oubliai les valises et me précipitai... Il me rattrapa et, comme si je n'eus pesé plus lourd qu'une plume, il me déposa sur le quai.

— Que t'est-il arrivé ? disait marraine. Tu as failli tomber ?

Mais Laure, appuyée sur la main de Georges, descendait à son tour. Le shake-hand qu'ils échangèrent fut banal. Leurs yeux ne s'étaient pas encore rencontrés. Maman, puis marraine, mirent à leur tour pied sur le quai et Georges nous entraîna vers la sortie. Il avait réquisitionné un confortable taxi et en dix minutes, nous arrivions à l'hôtel où notre appartement était retenu.

C'est une vieille et spacieuse demeure dont le porche monumental s'ouvre non loin de la grille du parc. Maman ne trouva rien à redire à l'aménagement intérieur et à la commodité de notre nouveau home. Quatre chambres couplées séparées par un salon aux meubles Empire constituent notre domaine. Maman et Laure ont choisi les pièces communicantes dont les fenêtres donnent sur la cour. Marraine et moi qui avons meilleur sommeil, prendrons celles qui ont vue sur la rue. Il y a bien longtemps que je n'ai été séparée de ma grande soeur et c'est la première fois de ma vie où je serai seule, chez



Un seul savon contient 7 HUILES DE CRÊME DE BEAUTÉ. C'est le nouveau SAVON WOODBURY. Un vrai savon de beauté. Les dermatologistes qui le fabriquent savent que ses huiles et émollients aident à remplacer les huiles naturelles. (Ces huiles qui conservent à l'épiderme sa douceur et sa fraîcheur.) Maintenant, vous savez pourquoi la riche mousse du nouveau Woodbury assouplit la peau. Employez Woodbury sur votre visage et pour le bain. C'est le fameux savon qui vous donne "une peau douce au toucher."

(Fabrication Canadienne)

WOODBURY

for the skin you love to touch

Mon installation me cause un véritable plaisir. Je dispose d'une grande armoire anglaise, d'une penderie, d'un joli lit de cuivre. Une table-secrétaire placée dans l'angle de la fenêtre, deux fauteuils et une délicieuse commode Louis XV achèvent mon décor, peu homogène mais charmant. Des rideaux de toile bise, un papier clair font de cette pièce une véritable chambre de jeune fille.

— Es-tu contente, Yane ? interroge marraine à travers la porte.

— Je suis ravie !

Chère marraine ! Je crois que sa joie égale la mienne. Mais que pense-t-on, de l'autre côté du salon ? Maman arrive-t-elle à s'organiser ? Et Laure ne fait-elle point la moue ? Si j'allais voir ?

Je trouve ma soeur debout devant une psyché qui occupe un des angles de sa chambre. De ses bagages ouverts s'échappent toilettes et lingeries. Elle n'a rien rangé, n'a pris que le temps de revêtir la robe avec laquelle elle ira prendre le thé tout à l'heure. En effet, Georges nous attend pour cinq heures, chez Boulard, le grand pâtissier de la place Rosa-Bonheur. Or, Laure a découvert un défaut à cette toilette qu'elle met pour la première fois : un pli disgracieux, là, près de l'épaule.

— J'allais justement t'appeler, déclare-t-elle, nerveuse.

J'ai l'habitude. Je cours chercher mes ciseaux, une aiguille, une fusée de soie. C'est arrangé tout de suite.

— Et toi, que vas-tu mettre ? interroge-t-elle. Tu sais que Fontainebleau est très chic ?

— Ne puis-je garder cette robe grise ?

— Mais non, voyons... Passe ton ensemble beige et vert. Et puis, arrange tes cheveux. Georges doit avoir des amis qui ne manqueront pas de nous examiner, tu penses !

Voilà qui m'importe peu. Je ne suis

pas là pour plaire aux amis de Georges. Si Laure en est là ! Je dis cependant :

— Entendu.

Et je frappe chez maman. Elle s'exclame d'aise en me voyant et me demande de l'aider. Je ne venais que pour cela... Enfin, elle se déclare satisfaite et je regagne mon chez-moi. Avant de partir, je veux achever d'en prendre possession. Si on me voyait, on rirait de moi... Tant pis ! J'ai tant souhaité ce déplacement ! Quand je pense que, tout à l'heure, je reverrai Georges, il me semble être passée brusquement d'une existence morose à une autre, toute en successions de bonheurs !

•

Je me souviendrai longtemps de ce thé chez Boulard. Installés autour d'une table chargée de gâteaux, de tasses emplies d'un thé blond qui fleurait le miel, nous goûtions la joie de notre réunion.

— Ah ! mon petit Georges, disait marraine, tu peux remercier Yane, car c'est grâce à elle si nous sommes ici.

— Vraiment ? s'étonna-t-il et, m'oubliant aussitôt, il se tourna vers Laure, assise à sa droite, et poursuivit : le voyage ne vous tentait donc pas ?

— Mais si ! répondit-elle vivement. Seulement, vous savez, maman n'aime guère quitter Paris.

Marraine revint à la charge :

— En tout cas, Laure, Yane y tenait plus que toi et c'est elle qui a fait pencher le plateau de la balance.

Laure se contenta de hocher la tête et son sourire me parut gêné. La main de Georges s'allongea vers la mienne et la pressa doucement :

— Merci, Yane, vous avez droit à toute ma reconnaissance.

Je n'en doutais pas. Je lui avais amené Laure et c'était là un bonheur dont il pouvait me savoir gré. Tout en se bourrant de gâteaux, ma soeur l'interrogeait. Il devait avoir pour nous établi un programme ? A quoi passerions-nous nos journées ?

— Comptez-vous monter à cheval ? demanda Georges.

— La chose ne m'est pas arrivée depuis longtemps, mais, si c'est possible, je veux bien, répliqua-t-elle, les yeux brillants. Je compte sur vos conseils.

— Naturellement. Je ne vous offre pas de nous imiter, Yane. Je n'ai pas oublié que vous avez peur des chevaux !

— Et nous, que ferons-nous tandis que vous courrez les bois ? s'exclama marraine, déjà toute hérissée. Nous sommes venus pour être ensemble.

— Je n'ai pas l'intention de vous semer ! répliqua Georges en riant. J'ai loué pour vous une charrette anglaise avec laquelle vous pourrez nous suivre partout. Jadis, Mme Vallery conduisait admirablement.

— Oui, mais je ne tiens pas à m'y remettre ! soupira maman.

— Eh bien ! nous prendrons un lad. Il y a peu de touristes en ce moment à Fontainebleau et le loueur Barnett sera ravi de caser un de ses garçons pour quelques après-midi. Pourrai-je prier deux ou trois de mes camarades de se joindre à nous ?

— Bien entendu ! déclara maman avec un pâle sourire. Pourvu que ces courses à travers la forêt ne me fatiguent pas trop !

La conversation se poursuivit ainsi : ce n'était qu'échange de projets, explications joyeuses de Georges, réponses enthousiastes de Laure. Mais lorsqu'elle l'interrogea sur ses amis, il répliqua à peine. J'eus la nette sensation qu'il regrettait ce qu'il avait dit. Dans sa joie du début, il n'avait pas pensé aux rivalités possibles et voici que les questions de ma soeur le faisaient « tiquer ». Chez lui, la jalousie naissait spontanément sans raison.

Après le thé, nous déambulâmes dans la rue Grande jusqu'à la place de l'Etape-aux-Vins. A plusieurs reprises, Georges salua de jeunes officiers qui nous croisaient. Tous avaient pour Laure un regard où se lisait une admiration naïve. Dans son sillage, je tenais consciencieusement mon rôle de chrysalide, avec ma simple robe grise que je ne m'étais point décidée à changer.

Un lieutenant se planta brusquement devant Georges :

— Ah ! mon cher camarade, je vous cherchais.

Et, nous apercevant, il s'excusa courtoisement :

— Marc de Villebley, présenta Georges. Mme Vallery, ma mère, Mlles Laure et Marianne Vallery.

J'esquissai gauchement une révérence digne d'une fillette de huit ans tandis que Laure, très à l'aise, tendait haut une petite main que M. de Villebley serra avec empressement. Au bout de trois minutes d'entretien, ma soeur lui indiqua qu'elle serait très heureuse de le voir se joindre à notre bande. Georges se mordit les lèvres car son ami acceptait d'enthousiasme.

— Ce M. de Villebley est très agréable ! disait Laure, l'instant d'après, tandis que nous regagnions l'hôtel.

— C'est en effet un charmant garçon, déclara Georges qui, brusquement, se rapprocha de moi. Que dites-vous de Fontainebleau, Marianne ?

— Je suis enchantée. Cette ville m'inspire confiance et m'attire comme une grande amie. Son ambiance m'a toute imprégnée et, moralement, je me sens grandir.

— C'est de l'enthousiasme ou je ne m'y connais pas !

— Me croyez-vous incapable d'en ressentir ?

— Non, mais je ne pensais pas que vous puissiez réagir aussi rapidement.

— Vous me trouvez puérile...

— Pas du tout. Vous êtes intelligente et compréhensive. En réfléchissant, votre emballement n'a rien d'extraordinaire. J'ai éprouvé le même, dès le premier jour. Je suis heureux de constater que vous appréciez le charme véritable de cette cité unique au monde. Vous avez beaucoup de fraîcheur et de délicatesse, Marianne !

Nous arrivions à l'hôtel. Mes oreilles bourdonnaient encore des paroles de Georges. Il y avait longtemps qu'il ne m'avait fait de tels compliments et, dans ma chambre close, je les savourais longuement, les yeux fermés.

Ce n'étaient pourtant que des miettes de bonheur... Et je les devais à Laure, qui les avait laissées tomber dédaigneusement...

•

Tandis que maman fait la grasse matinée, marraine et moi partons pour le château. Laure ne nous accompagnera point car elle se plaint d'avoir entendu du bruit toute la nuit et elle a besoin de se reposer. Georges, retenu par son service, viendra déjeuner avec nous puis repartira pour ne revenir que vers quatre heures, libéré de ses obligations.

Un clair soleil illumine le palais, lui faisant comme un halo de gloire. Marraine m'explique ce qu'elle sait, puis nous suivons un guide à l'inépuisable complaisance. J'écoute avec recueillement la leçon qu'il récite. Puis des questions se pressent sur mes lèvres. Je voudrais qu'il épuise pour moi toutes ses connaissances historiques tandis que je contemple les merveilles qu'il décrit.

Je sors si émue que, sans y prendre garde, je m'accroche au bras de marraine. Nous gagnons une cour intérieure et allons nous appuyer à la balustrade dominant l'Etang des Carpes. Le petit pavillon où travaillait l'Empereur m'apparaît, nimbé de rose. Un couple de cygnes glisse sur l'eau calme. Au loin, la forêt commence et je ne sais plus exprimer ce que je ressens.

Nous parcourons le vaste jardin à la française dont les vastes parterres enchantent mes regards. Puis nous revenons au parc que je préfère pour ses allées ombreuses, ses recoins mystérieux, les taches claires de ses statues se détachant sur les fonds sombres des massifs.

Il me semble que mes yeux se sont emplis de toutes les beautés de la terre.

— Calme-toi, ma chérie, dit marraine, il ne faut pas t'exalter ainsi.

— Mais j'en ai besoin, cela me fait du bien ! Georges m'a dit qu'il avait lui-même ressenti tout cela !

Marraine ne trouve rien à répondre à cela, et jusqu'à notre retour à l'hôtel, elle subira mon bavardage et l'exposé un peu fou de mes états d'âme.

Au déjeuner, j'aurais aimé continuer. Mais on ne m'écoute guère et, peu à peu, ma joie ferme ses ailes. Maman, qui a oublié l'eau de rose spéciale dont elle se sert, se demande si elle en trouvera à Fontainebleau. Quant à Laure, elle est allée louer un costume d'amazone car elle n'en possède pas et il lui tarde d'avoir notre avis. A peine avons-nous pris le café qu'elle m'entraîne dans sa chambre sans prendre garde à la muette prière de Georges qui n'a plus que dix minutes à nous consacrer.

Elle passe la culotte de cheval, enfile les bottes fauves, noue la cravate blanche à laquelle elle épingle sa broche d'or. Puis, c'est la veste cintrée, et, se plantant devant moi, elle fait siffler sa cravache.

— Comment me trouves-tu ?

— Très chic.

— Je resterai tête nue, déclare-t-elle en s'examinant. Puis, changeant brusquement de ton : « Au fond, je suis un peu inquiète. Il y a si longtemps que je n'ai monté... Je me demande comment je m'en tirerai. »

— A ton avantage, bien certainement. Tu es souple, adroite et surtout, tu n'as pas peur. Et puis, Georges est là.

— Evidemment. Donc je puis aller comme cela ?

— Bien sûr.

La joie, l'impatience colorent ses joues de rose et font briller ses yeux. Elle est plus jolie que jamais...

A quatre heures précises, des chevaux s'arrêtent sous ma fenêtre. Un grand garçon blond saute à bas d'une charrette anglaise derrière laquelle est attaché un alezan doré aux formes harmonieuses. La voiture est conduite par un poney tout rond, dont le mince harnachement luit sous le soleil. A peine le lad commence-t-il à détacher l'alezan qu'un cavalier surgit, doublant le coude de la rue. C'est Georges. Bien en selle, il a beaucoup d'allure. Derrière mon rideau, je l'examine et une fois de plus admire sa mâle beauté.

Laure et lui formeront un couple magnifique.

Marraine a dû le voir car elle m'appelle à travers la porte. Je campe mon béret de laine blanche sur mes cheveux coiffés en coup de vent et je descends quatre à quatre. Maman se montre à son tour, tout emmitouflée, comme pour une excursion au Spitzberg.

Laure arrive la dernière et guette sur le visage de Georges l'admiration qu'elle veut y lire. Elle n'est pas déçue :

— Vous êtes merveilleuse ! déclare-t-il. Le cheval vous plaît-il ? Il se nomme Fanfaron et est doux comme un mouton.

Il l'aide à se mettre en selle, vérifie les courroies, le mors, les étriers. Fanfaron piétine un peu et Laure se mord la lèvre. Mais très vite, elle reprend son assurance et son sourire resplendit.

— Pour le premier jour, nous ne ferons pas une très longue promenade, indique-t-elle.

— Bien entendu. Quand vous serez fatiguée, vous n'aurez qu'à prévenir.

Sans y prendre garde, je me suis approchée des cavaliers. Fanfaron tourne la tête vers moi, allonge le cou comme pour me sentir. Sa lèvre se soulève et j'aperçois ses longues dents un peu jaunes. Alors, le courage me manque et je me sauve comme si le diable en personne m'était apparu.

— N'ayez donc pas peur, Marianne, dit Georges en riant. Quand saurez-vous enfin que les chevaux ne sont pas des bêtes féroces ? Fanfaron n'a pas voulu vous manger, mais vous faire un sourire.

Honteuse, je rejoins maman et marraine déjà installées dans la charrette. Je m'en veux de ne pas avoir le courage de Laure et, à ce point de vue encore, de lui être inférieure.

Jim, c'est le nom du lad, fait claquer doucement son fouet et nous voilà partis. Sur les pas des deux cavaliers, nous gagnons l'Obélisque. Près du monument, un officier attend ; c'est M. de



(Photo L. Alain)

AUX MAMANS

Des enquêtes scientifiques faites dans plusieurs parties du Canada révèlent que maints enfants souffrent ou ont souffert de rachitisme, à cause du manque de vitamine D dans leur régime alimentaire. On peut prévenir chez ces enfants les ravages du rachitisme. Les enfants ont besoin de vitamine D pendant toutes leurs années de croissance. Ils doivent en prendre toute l'année pour avoir des dents et des os sains.

L'hygiène mentale commence au foyer. Le bonheur au foyer, voilà la meilleure garantie d'une vie adulte normale, bien équilibrée. Pour être heureux et jouir d'un sentiment de sécurité, l'enfant doit se sentir aimé et désiré de ses parents, les pères et mères ne doivent cependant pas exagérer l'esprit de possession, car l'enfant risque de grandir sans devenir capable d'affronter les problèmes de la vie.

En 1947, 360 Canadiens, presque tous des enfants, sont morts de la diphtérie ou de la coqueluche. L'immunisation aurait pu sauver plusieurs de ces victimes. Les autorités en hygiène infantile s'accordent sur la protection que donne l'immunisation. Le service est gratuit. Faites immuniser votre enfant sans délai.

Villebley. Il nous salue et se place à la gauche de Laure. A droite, Georges chemine, silencieux maintenant, car ma soeur, tournée vers le lieutenant, semble avoir oublié sa présence.

•

Nos promenades en forêt se poursuivent pour ma plus grande joie. Je connais maintenant les aspects divers de la grande sylve. Encore changent-ils selon le temps. Mais qu'il fasse soleil ou qu'une pluie fine s'abatte sur les cimes avec un bruit joyeux, que le soir tombe ou que midi rutile, je les trouve tous beaux, tous grandioses.

J'ai vu la charmante Mare-aux-Fées, les éboulements tragiques de Franchard, les dépressions profondes d'Apremont. J'ai parcouru la Gorge-aux-Loups et cet Enfer-du-Dante que Georges m'avait vanté.

— Certes, il y a de beaux points de vue, reconnaît Laure avec une moue. Mais la forêt m'écrase, m'étouffe un peu. Et puis enfin, des arbres, même séculaires, ne sont que des arbres. On ne peut tout de même pas comparer cela à la mer

La mer ! Des hauteurs de la Solle, c'est un océan de verdures mouvantes, où jouent les grandes ombres des nuages qui passent, qui se découvrent aux regards. Et, de la Tour Dennecourt, l'étendue qu'on explore n'a-t-elle pas la beauté d'une mer pétrifiée ?

M. de Villebley a pris l'habitude de nous rejoindre chaque jour. Bien mieux, la petite troupe des cavaliers s'est augmentée de deux unités : le lieutenant Maurice Ambert et l'aspirant Froideau, ce dernier petit-cousin d'un ancien président du Conseil.

Je ne sais qui les a invités, de Laure ou de Georges. Ils sont au demeurant charmants et pleins d'attentions pour maman marraine et moi. Plus particulièrement, Michel Froideau semble rechercher ma compagnie et bavarde volontiers des choses qui m'intéressent. Il est roux, assez maigre et porte de grosses lunettes, tel un notaire du répertoire. Son physique ne me plaît guère. A Laure non plus du reste qui le supporte, je pense, parce qu'il fait nombre. Quant à M. Ambert, c'est un beau garçon brun, plein de gaieté et d'entrain. Il rivalise avec le lieutenant de Villebley auprès de Laure.

Dieu ! que ma soeur s'amuse... Pas une seule fois, elle n'a prêté attention aux nuages qui s'accumulent au front de Georges. Quand ses camarades sont là, Laure l'oublie si totalement et apporte à cela tant de naturel que personne ne songe à le plaindre. Peut-être le connaît-elle trop ?

Il souffre, je le comprends. Il s'était sans doute imaginé que le séjour de celle qu'il aime à Fontainebleau se passerait tout autrement !

A table, il essaie de se rattraper. Assis près de Laure, il lui parle à mi-voix. Je sens qu'il essaie de provoquer chez elle la curiosité, l'intérêt ; mais elle reste froide, répond du bout des dents et revient très vite à ce qui l'occupe : un rallye en forêt, organisé par la Société Hippique.

Georges est-il d'avis qu'elle y participe ? Monte-t-elle assez correctement ? Son amazone est-elle assez élégante ? Elle ne tient pas à changer Fanfaron... mais ne fait-il pas trop cheval de louage ?

Il la rassure avec une inlassable patience. Il oublie la vanité de ses préoccupations en contemplant son radieux visage, ses yeux sombres brillant de ce désir de plaire qu'elle porte en elle peut-être à son insu, sa bouche rouge qui babille, ses mains fines qui esquissent si souvent les gestes autoritaires.

Soumis à son amour, il suit son rêve intérieur.

Dimanche, à l'église, il resta longtemps agenouillé, le front dans ses mains, perdu en sa méditation. Je suppose qu'il demandait à Dieu de faire naître au coeur de Laure la tendresse qu'il appelle de tous ses voeux, tendresse semblable à la sienne et qui, seule, lui permettrait d'être heureux.

•

Nous avons pris le thé à Franchard ; allongée dans un « transat », maman souriait, un peu émue par la mélancolie qui se dégage des murs du vieil ermitage. Marraine, accablée de chaleur, avait fermé les yeux.

M. de Villebley, toujours plein d'ardeur, nous proposa de descendre jusqu'à la Mare-aux-Pigeons. il connaissait parfaitement l'itinéraire et irait au but les yeux fermés, affirmait-il. M. Ambert s'était excusé, ayant affaire ce jour-là à Paris. Mais Michel Froideau était là et aida son ami à nous convaincre.

Nous partîmes tous les cinq à travers les rochers. Comme moi, Laure avait très chaud mais, ainsi qu'à l'ordinaire, elle prit bientôt la tête de notre petite caravane. Avec ensemble, Georges et Marc de Villebley s'attachèrent à ses pas, tandis que je demeurai en la seule compagnie de Michel.

Nous marchions à présent sur un chemin de sable. Mes souliers en furent bientôt pleins et je dus m'arrêter. Galamment, M. Froideau m'attendit mais, au bout de vingt pas, je dus recommencer. Enfin, le sol se raffermit et nous avancâmes plus rapidement. Très loin, en avant, nous entendions les voix de nos compagnons :

— Courons, proposai-je, ils vont se demander ce que nous sommes devenus.

— Ils se douteront bien que nous les suivons, répliqua l'aspirant. Notre isolement vous déplaît ?

— Je me passe difficilement de la compagnie de ma soeur... dis-je étourdiment.

— Vous n'êtes pas la seule ! riposta-t-il immédiatement. Voyez mes camarades : ils ne peuvent plus s'en séparer... Réellement, Mlle Laure a mis la révolution dans notre petit clan. Il est vrai qu'elle est infiniment jolie et qu'on ne peut la voir sans en être bouleversé. Je pense être le seul à avoir échappé au sortilège. Je m'en félicite d'ailleurs, car je suis d'un naturel jaloux. A la place de ce pauvre Hébert, je souffrirais mille morts !

— Vous aurait-il fait quelques confidences ? m'étonnai-je.

— Non, mais tout le monde a pu constater qu'il est amoureux fou de Mlle Laure. Aussi, je blâme quelque peu de Villebley et Ambert qui se montrent peu généreux à son égard. Heureusement, ce sont des garçons bien élevés et ils ne s'avanceront que si votre soeur le permet. Mais il serait navrant qu'elle s'éprît de l'un d'eux. Les chances d'Hébert se trouveraient ainsi compromises et c'est la pire des choses qui pourraient lui arriver !

J'étais si émue que je ne pouvais répondre ; aussi en profita-t-il pour continuer :

— A l'attitude de Mlle Laure, j'ai compris qu'elle n'avait pas encore engagé sa parole. Est-ce que je me trompe ?

— J'ignore tout de ses sentiments, balbutiai-je. Au reste, ce sont ses affaires et non les miennes.

— Merci pour la leçon, sourit mon compagnon. Mais ne croyez pas que ce soit par vaine curiosité que je vous interroge, mademoiselle Marianne. J'ai beaucoup d'affection pour Georges et je serais navré qu'il ne fût pas heureux comme il le mérite.

Ces propos me réconcilièrent immédiatement avec Michel. Néanmoins, comme je ne désirais pas continuer sur ce ton, je me mis à admirer tout haut les sites qui s'offraient à notre regard.

Un gigantesque entassement de rochers nous environnait : tous avaient des formes tourmentées, hallucinantes. Mon compagnon m'indiqua la Tête-à-l'Ours, la Casquette-du-Jockey, la Tortue et le Chapeau-de-Napoléon. Puis ce fut la Marmite-du-Diable, sorte de vaste cuve en équilibre sur trois pieds de granit.

— Selon la légende, les sorcières venaient y faire cuire les herbes propres à composer leurs philtres d'amour. Quiconque buvait de ce mélange était enchaîné pour sept ans à l'objet de sa tendresse, disait Michel. Et il ajouta en riant : Mlle Laure n'aurait-elle pas fait absorber un peu d'une telle mixture à ce pauvre Hébert ?

— Cessons de parler d'elle, voulez-vous ? coupai-je, agacée.

— Vous avez raison, répliqua-t-il vivement. Près de vous, on ne devrait pas penser aux autres. Votre charme, si différent du sien, n'en est pas moins réel. Me permettez-vous de vous dire qu'il ne m'a pas laissé insensible ?



Bébé est un être spécial...
il lui faut donc un lait Spécial

Le lait de qualité éprouvée QUI A LA CONFIANCE DES MÉDECINS ET DES MAMANS

Mis sur le marché à la demande des pédiatres, ce lait merveilleux s'est avéré celui qui répond parfaitement à la formule idéale pour un nombre de plus en plus considérable de bébés. Cette formule à faible teneur de gras et à protéine élevée permettra au marmot de prendre du poids de façon plus régulière et diminuera les dérangements alimentaires. C'est le Lait Semi-Écrémé Farmer's Wife dans la boîte bleue que tous les parents recherchent. Ceux-ci savent que c'est un lait spécial "exprès pour bébé" dont le nom apparaît partout sur les formules professionnellement prescrites.



Si votre médecin vous recommande d'employer . . .

- du LAIT ENTIER ÉVAPORÉ, achetez Farmer's Wife no 1—à l'étiquette rouge

Si votre formule exige . . .

- du LAIT CONCENTRÉ ÉCRÉMÉ, achetez Farmer's Wife no 3—à l'étiquette jaune
- Procurez-vous la formule requise de votre médecin, choisissez ensuite le lait approprié à cette formule . . . Farmer's Wife . . . celui qui est fait exclusivement pour bébés, au coeur même des pâturages ensoleillés du Canada.

"Farmer's Wife"

PREMIER PAR SA QUALITÉ — PREMIER POUR BÉBÉ

COW & GATE (CANADA) LIMITED

Spécialistes dans les produits lactés pour l'alimentation des bébés

9-4F



POUR ÉLÉGANCE ET CONFORT : CE JOLI BONNET-TOQUE

Cet attrayant bonnet, pour enfants ou adultes, se porte de deux façons : dégagé à l'arrière ou attaché, pour convenir à toute occasion. Les pompons mousseux autour du front et aux bouts du lacet lui donnent un petit cachet particulier.

Fournitures : ¼ vg. de jersey de 54" de largeur. Des bouts de laine de couleur contrastante. Fil à coudre mercerisé Coats « Chain » Super Sheen, de couleur assortie.

Coupe : Tailler le morceau de jersey en pointe (2 épaisseurs) en commençant à un bout.

Tailler une bande de jersey de 24" x 1" pour le rouleau ou lacet.

Exécution : ¼" est prévu pour les coutures.

1 — Faire les coutures du bonnet, l'endroit à l'intérieur et les bords égaux. Presser les coutures ouvertes et retourner à l'endroit.

2 — Plier le rouleau sur la longueur, l'endroit à l'intérieur et les bords égaux. Piquer la couture et retourner à l'endroit.

3 — Plier le rouleau en deux et à ce point le coudre au bout pointu du bonnet.

4 — Faire deux petits pompons et les coudre à chaque bout du lacet.

5 — Faire 5 pompons plus gros et les coudre à 3" de distance chacun au bord du bonnet sur le front, en laissant 8" à l'arrière du bonnet.

Faire un ourlet d'un demi-pouce (½") qui sera tenu en place par les pompons.

— Mais non, je ne vous le permets pas !

— Oh ! excusez-moi... Je vous ai froissée...

Je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux mais je ne perdis pas pied :

— Nous nous connaissons depuis si peu de temps que je suppose que c'est tout ce que vous pourriez me dire sur ce sujet. Puisque la chose est faite, restons-en là. Je ne vous en veux pas, mais si vous persistiez, je me verrais dans l'obligation de vous éviter.

Il réfléchit un instant, puis :

— Vous avez encore raison. Je viens de me conduire comme un sot. Vous avez pensé que je profitais de notre solitude pour amorcer une conversation de ce genre. Telle n'était pourtant pas mon intention... Ces paroles m'ont échappé malgré moi.

— Alors, qu'il n'en soit plus question.

— Je vous remercie de votre générosité et vous affirme, mademoiselle, que mon respect pour vous est profond, absolu. Je serais navré que vous n'y croyiez point.

— J'y crois... parce que j'y ai droit. Allons, oublions tout ceci et restons-en à notre sympathie des jours passés.

— Très bien ! fit-il en s'inclinant. Puis, me regardant droit dans les yeux : Eh bien, au moins, vous êtes un chic camarade et je suis rudement content que vous ne vous soyez pas fâchée !

— La bonne foi réciproque arrange bien des choses, remarquai-je.

— En tout cas, je me souviendrai de vous et, lorsque j'aurai à établir une comparaison, je n'irai pas plus loin chercher mon modèle.

Il semblait délivré du souci passager que lui avaient causé mes réponses un peu sèches. Derrière les verres de ses lunettes, ses yeux s'éclairaient d'une flamme de gaieté. Mais ses lèvres tremblaient comme s'il eût été en proie à une grande émotion.

— Ah ! voici nos amis, fit-il brusquement.

Nous débouchions dans une vallée encadrée de rocs gris et au milieu desquels une mare minuscule réfléchissait en clair le bleu profond du ciel. Quelques sapins fusaient d'entre les pierres, lançant leurs flèches noires dans l'air immobile. Un grand silence enveloppait toutes choses.

Appuyée à une roche, Laure aussi s'était tue, peut-être impressionnée par la beauté du lieu. Non loin d'elle, ses compagnons l'imitaient. Je remarquai seulement que M. de Villebley battait nerveusement ses bottes de sa cravache à pommeau d'argent. Le front baissé, Georges semblait réfléchir. Enfin, il se redressa et, faisant un pas vers ma soeur : — Voyons, Laure, expliquez-vous... Ensuite...

A ce moment, elle nous aperçut et sa main ébaucha un geste qui commandait le silence.

Je compris que Michel cherchait mon regard. Ce qu'il craignait était-il advenu ? L'attitude de Laure avait-elle opposé l'un à l'autre Georges et son camarade ?

Mais instantanément, l'expression tendue de leurs visages se modifia. Georges sembla se secouer. Marc se mit à siffloter d'un air détaché, tandis que Laure reprenait ses bavardages avec cette maîtrise d'elle-même qui ne la quitte jamais.

Nous reprîmes bientôt le chemin du retour. Hélas, l'entrain du début avait disparu. Un vent de discorde paraissait avoir soufflé sur nous tous et nous ressentîmes le même soulagement en retrouvant le vieil ermitage.

•

Un incident est venu assombrir nos derniers jours de vacances. Laure a fait une chute de cheval et s'est déboîté le genou droit.

Peut-être, au fond de lui-même, Georges bénit-il cet accident ! Chaque jour, à quatre heures, il apparaît, apportant fleurs ou bonbons. A demi étendue sur une chaise-longue, Laure le reçoit avec un sourire qui le ravit. Marraine brode près de la fenêtre. Enfouie dans une bergère maman tourne les pages d'un magazine, souvent le même, car son regard ne s'y attache guère. Elle songe combien elle serait mieux chez elle et commence à regretter d'en être partie.

Je cède ma place à Georges et je dis :

— Puisque vous voici, je passe dans ma chambre où j'ai diverses petites choses à faire.

— Ne vous gênez pas, Marianne, me répond-il hypocritement. Je tiendrai compagnie à Laure.

Et ils s'isolent dans une conversation qui les mène jusqu'à l'heure du dîner que nous prenons tous ensemble dans la chambre de ma soeur. Depuis qu'elle s'est blessée, les amis de Georges n'ont jamais manqué de faire prendre de ses nouvelles. Parfois, elle reçoit de l'un d'eux une corbeille de roses, un livre ou des marrons glacés. Elle a dû dire qu'elle les aimait à la folie et ils s'en souviennent.

Bien entendu, il n'est plus question de promenades. Le rallye a eu lieu et nul n'a osé en parler. Laure, qui lit pourtant les journaux locaux, n'a fait aucune réflexion à ce sujet. Elle se montre très gentille avec Georges :

— Je ne sais ce que je deviendrais sans vous, lui dit-elle à chaque instant.

Tout attendri, il se penche vers elle et l'enveloppe d'un regard très doux. Il semble heureux... et je m'en réjouis.

•

Ce matin, Laure a reçu une lettre de Ginette Langlois. Leur père n'a pas consenti à les laisser partir, son frère et elle, et elle s'en montre désolée.

— Quel dommage ! soupire ma soeur. Ils m'auraient amusée par leurs bavardages. Tu ne peux te figurer ce que les journées me semblent longues !

— Pourtant, chérie, tu n'es jamais seule ? Nous ne te quittons guère et Georges accourt dès qu'il le peut.

— Si tu crois qu'il est drôle !... Tu ne te rends pas compte combien il peut être déprimant pour une nature comme la mienne. Il est gentil, je n'en disconviens pas, mais je sens que, s'il continue à être gentil de cette façon-là, il me deviendra rapidement insupportable !

— Laure, tu es injuste !

— Je suis sincère.

Mécontente, énervée, elle jette ses livres, ses cornets de bonbons, les journaux qu'elle vient de parcourir sur le pied de son lit. Des larmes brillent dans ses yeux. Je m'approche et, lui prenant la main :

— Tu oublies que Georges t'aime !

— La belle affaire ! s'exclame-t-elle.

— Je pensais que sa tendresse ne t'était pas indifférente.

— Tu te trompes. J'aurais préféré de beaucoup que ses sentiments fussent toujours vis-à-vis de moi ceux d'un frère. Ce n'est pas ma faute s'ils ont évolué.

— Sait-il que tu ne l'aimes pas ?

— Oh ! Il doit s'en douter. Je ne l'ai jamais encouragé et me suis toujours efforcée de détourner la conversation lorsque celle-ci prenait un tour trop tendre.

— Tu aurais dû t'expliquer franchement avec lui.

— Ma petite Yane, donner des conseils est très facile. Ce qui l'est moins, c'est de dire en face, aux gens qui veulent s'imposer à tout prix : « Halte-là, je n'ai que faire de vos sentiments ! »

— Pourtant, il faudra bien que Georges apprenne un jour que son amour n'a trouvé nul écho dans ton coeur...

— Et bien ! je compte sur toi pour lui faire la commission, répond Laure en bourrant son oreiller de coups de poing. Ta diplomatie aura là de quoi s'exercer.

— Je n'ai pas envie de faire de la peine à Georges.

— Alors, je ne vois pas pourquoi tu m'as fait subir cet interrogatoire. Au reste, en voilà assez sur ce sujet. Passe-moi le sous-main et mon stylo. Je vais répondre à Ginette...

J'obéis, puis quitte sa chambre. Mon coeur bat à tout rompre et je discerne mal les sentiments qui l'ont envahi. Je redoute pour Georges la souffrance que lui causera l'indifférence de Laure, mais je suis heureuse... heureuse qu'elle ne l'aime pas.

De tout temps, j'avais imaginé qu'un jour, ils seraient époux et n'en éprouvais nulle jalousie. A présent que je sais qu'il n'en sera rien, je mesure à ma

joie le chagrin qui m'habitait. Ah ! Georges, je puis balbutier aujourd'hui les mots qui résument tout mon bonheur, toute ma vie : « Je vous aime, Georges, et n'aimerai que vous ! »

•

Tout à l'heure, alors que nous revenions de compagnie, marraine et moi, nous avons rencontré Georges qui se rendait à l'hôtel. Nous nous trouvions alors dans le jardin de Diane. Les promeneurs étaient rares et, enchantés de notre solitude, nous ne nous décidions pas à quitter ce coin délicieux.

— Tu es en avance sur l'horaire habituel ! remarqua marraine.

— Oui, j'ai pu m'échapper un peu plus tôt, répliqua-t-il. Vous rentrez ?

— En effet, nous rentrions... mais j'ai oublié quelque chose à la pharmacie. Mes enfants, vous allez être bien gentils de m'attendre et je passerai vous reprendre ici...

Sans trop savoir comment cela s'était fait, nous nous trouvâmes assis, côte à côte, Georges et moi, en face de la charmante fontaine surmontée de la statue de Diane chasseresse.

— Comment se sent-« elle », ce matin ? fit soudain Georges.

— Oh ! beaucoup mieux. Elle ne souffre presque plus.

— Elle s'est montrée vraiment courageuse, observa-t-il, car elle a dû avoir très mal... De ce fait, elle va garder un bien mauvais souvenir de son séjour ici.

— Je ne le crois pas. Elle y a connu de bons moments.

— Elle vous l'a dit ?

— Non, mais je le sais.

— Et vous, Yane ? demanda-t-il, comme pris de remords.

— Moi, je suis toujours contente.

— Oui, vous vous accommodez de tout. Mais que fait donc maman ? Elle s'éternise...

— Partez en avant, Georges, je l'attendrai seule.

Il esquissa un mouvement pour se mettre debout, mais ne l'acheva pas. Evidemment, il voulait demeurer correct et, pour moi, dissimuler son impatience. Je n'eus pas le courage de feindre un aveuglement stupide. Faisant effort pour sourire, je murmurai :

— Ah ! comme vous l'aimez, Georges !

Il rougit comme un enfant pris en faute, puis son regard gêné me questionna :

— Pardonnez cette remarque... Je me mêle sans doute de choses qui ne me regardent pas... Mais, depuis longtemps, j'ai deviné vos sentiments pour Laure.

Cette fois, je balbutiai, ne sachant plus comment sortir de cette impasse. Pourquoi m'étais-je avancée de la sorte ? Ce fut Georges qui vint à mon aide en avouant franchement :

— Oui, je l'aime, Marianne. Vos propos m'ont surpris, mais vous ne pouviez évidemment faire autrement que de vous en apercevoir. Et puis, peut-être Laure vous a-t-elle parlé de moi ? Oh ! j'ai tant d'espoir, Marianne !

— J'ignore ce que pense exactement Laure, dis-je au bout d'un instant pendant lequel il n'avait cessé de me dévisager. Vous savez, nous sommes très différentes et elle me confie rarement ses secrets.

Lâchement, je reculais. Il eût peut-être été de mon devoir d'éclairer Georges, « de lui faire la commission », comme avait dit Laure ; mais je me défendais d'être pour lui la messagère du malheur, de lui porter un coup auquel il ne s'attendait sûrement pas.

— Savez-vous que je ne vous crois pas ? murmura-t-il en essayant de sourire. Vous avez répondu trop vite et je vais vous soupçonner de me cacher sciemment la vérité...

— Pourquoi ne la questionnez-vous pas elle-même ? coupai-je vivement.

Il réfléchit un moment, puis répondit d'une voix très basse où je discernai de l'anxiété :

— Il y a longtemps que j'hésite... Je serais si malheureux si elle ne m'aimait !

— Voilà bien les amoureux ! m'exclamai-je : puérils, illogiques, timides, toujours prêts à désespérer !

Mais ma gaîté forcée agissait sur lui à l'inverse de ce que je désirais. Un malaise s'insinuait entre nous et nos regards, prudemment, s'évitaient. Le retour de marraine m'arracha un soupir de soulagement.

Quelques minutes plus tard, assis près de la chaise-longue de Laure, Georges reprenait sa tendre faction. Il était heureux de la retrouver, mais son regard était empreint d'une tristesse dont, seule, je pouvais deviner la cause.

Laure ne s'en aperçut même pas.

•

Depuis deux mois, nous sommes rentrés à Paris. Hier soir, il y avait réception chez les Levallier. Leurs deux salons encombrés d'objets d'art, ainsi que les bureaux jumeaux du père et du fils, étaient emplis de gens qui, presque tous, sont des relations de marraine. Je ne fus donc pas trop dépaysée et pus quitter maman, effondrée dans un fauteuil, pour me mettre en quête de visages sympathiques. Une jeune femme brune m'arrêta bientôt :

— Oh ! la protectrice de mon petit Claude ! s'exclama-t-elle en me souriant. Savez-vous qu'il ne vous a pas oubliée et qu'il raconte sérieusement que, si une belle demoiselle ne s'était pas occupée de lui certain jour, il se serait sûrement perdu...

— Où est-il ? dis-je vivement. J'aimerais le revoir.

— Il en sera ravi, mais, je vous en préviens, il médite de demander votre main. Venez chez moi mardi prochain. Vous goûterez avec lui et il vous parlera de ses projets.

Cette amitié si tenace m'émeut plus que je ne saurais le dire. Si j'ai un jour des enfants à moi, ils m'aimeront puisque je plais à Claude... J'envie déjà cette maman heureuse !

Des amis de marraine m'appelèrent à ce moment, et je poussai une exclamation de surprise. A ma vue, un jeune homme venait de quitter le canapé sur lequel il se tenait et s'avançait à ma rencontre : Jean Berliz.

Il est pour nous un ami de toujours. Orphelin, il a été élevé par sa grand-mère, Mme Le Haudoin, qui fut jadis, pour la mère de mon père, une véritable soeur, Laure et Jean ont le même âge.

Il fut un enfant chétif, souffreteux. La coxalgie dont il a été affligé l'a laissé contrefait et il perdit ses parents alors qu'il avait à peine dix ans. Très intelligent, il possède une âme délicate et tendre. Je l'aime comme un frère. Quant à lui, il m'a toujours témoigné une confiance absolue et touchante.

— Heureux de vous voir, Yane... mais je n'ai pu encore saluer votre soeur, si accaparée !

— Vous la verrez tout à l'heure. En attendant, parlez-moi de vous, de votre santé.

— Oh ! je me porte pas mal en ce moment. Mon séjour au Hohwald m'a fait beaucoup de bien. J'y retournerai, car je veux guérir...

— Vous guérirai ! affirmai-je.

Nous ne nous quittâmes plus jusqu'au moment où Me Levallier ayant appelé son fils qui ne quittait pas Laure, celle-ci aperçut Jean. Elle murmura quelque excuse à l'oreille des amis qui l'entouraient et, très gentiment, s'approcha de lui. Elle était merveilleuse dans sa robe de satin rose...

Je m'écartai de quelques pas, les laissant seuls. Un peu plus tard, je les vis s'éloigner en causant sérieusement. Puis ils disparurent dans le boudoir de Mme Levallier. J'étais fort satisfaite du procédé de Laure. Toutes les attentions vont droit au coeur de Jean et ce tête-à-tête lui ferait certainement plaisir.

— Ta mère parle déjà de se retirer, m'apprit marraine qui me cherchait. Il faudrait prévenir ta soeur.

Lorsque j'arrivai à l'entrée du boudoir qu'une portière à demi relevée isolait des salons, la voix de Jean me parvint distinctement :

— Oui, Laure, disait-il, j'ai souvent déploré ma disgrâce. Comprenez-vous quelle peine peut ressentir un être qui, moralement, ne se sent point inférieur aux autres mais qui, physiquement ne peut inspirer que de la pitié ? Quand

MAINTENANT ! UN FORMAT ASPIRIN POUR ENFANTS
AVEC LA SAVEUR QUI PLAÎT AUX JEUNES



Adieu aux cajoleries, rechignements ou larmoiements quand votre enfant a besoin d'Aspirin !
Car le nouveau Format Aspirin pour Enfants a le même goût que son bonbon préféré!

Voici de merveilleuses nouvelles, maman! Maintenant, quand votre enfant aura besoin d'Aspirin, il en prendra avec plaisir—sans rechigner ni se faire prier. Car le format Aspirin pour Enfants est maintenant *aromatisé* et son goût plaît aux enfants.

De plus, vous trouverez qu'il est commode. Car chaque comprimé d'Aspirin *aromatisé*, Format pour Enfants, contient exactement la moitié d'un comprimé Aspirin de format ordinaire. Ceci met fin à l'ennui d'avoir à casser un comprimé en deux pour donner à votre enfant la dose habituellement prescrite.

Achetez donc le nouveau Format d'Aspirin *aromatisé* pour Enfants—et gardez-en toujours sous la main pour en donner à votre enfant quand il en aura besoin. 24 comprimés ne coûtent que 29¢.



Format Aromatisé Pour Enfants

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA

ces simples précautions

EMPÊCHERONT VOTRE COURRIER D'ÉCHOUER AU BUREAU DES REBUTS



Adressez votre courrier correctement: écrivez bien lisiblement et indiquez l'adresse *complète*. Pour Québec, Ottawa, Montréal, Toronto, Vancouver et Winnipeg, mettez le numéro de la zone postale.

Donnez toujours votre adresse exacte à vos amis: prenez l'habitude de l'indiquer, en haut à gauche, sur l'enveloppe ou le colis.

Emballez tous vos colis avec grand soin: prenez du fort papier et une corde bien solide; rabattez tous les coins et les plis. Assurez-vous que l'adresse de renvoi figure tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Faites peser vos colis au guichet: ainsi vous serez *sûr* de toujours payer l'affranchissement exact.

HÂTEZ L'EXPÉDITION DE *VOTRE* COURRIER !

Renseignez-vous auprès de votre maître de poste sur les services postaux ***supplémentaires:***

- LA POSTE AUX COLIS-AVION
- LES MANDATS DE POSTE
- LA POSTE AÉRIENNE POUR OUTRE-MER
- LA RECOMMANDATION

POSTES CANADIENNES

Le Ministre des Postes, l'hon. Alcide Côté, C.R., M.P.

Le Sous-ministre des Postes, W. J. Turnbull

je songe que jamais mon existence ne ressemblera à celle des jeunes gens de mon âge, que je vieillirai sans connaître la tendresse d'une femme aimée, qu'un jour, je me retrouverai tout seul, sans compagne, sans enfants, sans souvenirs de bonheur, vous ne pouvez savoir ce qui se passe en moi. Alors, je me demande pourquoi Dieu a permis que j'existe, pourquoi il m'a créé puisqu'il me refuse les joies dont les plus déshérités ont cependant leur part !

Il y eut un instant de silence, puis Laure répondit :

— Peut-être concevez-vous mal ce problème ou manquez-vous de patience. Dieu est juste et vous méritez le bonheur. Nul doute que celui-ci soit un jour votre lot. Déjà, vous allez mieux...

— Je n'en disconviens pas. Mais j'ai vingt-deux ans. Que de temps perdu déjà !

— Soyez assuré que la vie vous réserve une revanche, dit Laure avec douceur. Vous avez beaucoup d'amis. La femme qui vous comprendra est sans doute parmi eux. Tâchez de la découvrir et ne doutez plus de l'avenir. C'est cela qui fait tout votre mal.

Vraiment, aux plaintes de Jean, je n'aurais pas répondu autre chose. Je fus reconnaissante à Laure d'avoir trouvé ces accents convaincants, bien faits pour rassurer cette pauvre âme inquiète.

Jean commençait une phrase, mais ma soeur se leva ; comme j'entrai dans le boudoir, je la vis debout en train d'arranger son collier de perles devant la glace surmontant la cheminée. En m'apercevant, Jean s'arrêta court et j'eus la sensation qu'il se trouvait brusquement gêné.

— Désolée de vous interrompre, dis-je, mais maman réclame Laure.

— Venez nous voir bientôt, fit-elle en se tournant vers lui. Nous reprendrons cette conversation, ajouta-t-elle, et ces mots firent passer dans les yeux de Jean un éclair vite éteint.

Surprise, vaguement angoissée, je le considérai ; mais il s'était repris et nous accompagna jusqu'au fauteuil de maman. Son ton était redevenu normal et je chassai la pensée qui m'était venue. Laure a des défauts, mais tout de même, elle ne s'amuserait pas à jeter le trouble dans ce coeur blessé !...

•

Depuis notre retour à Paris, Georges a repris ses visites dominicales. Mais entre Laure et lui, il n'y a plus de ces longues conversations qui, à Fontainebleau, auraient dû les rapprocher. A présent, ma soeur manque de loisirs pour accorder de tels entretiens et Georges repart sans avoir pu aborder la question qui fixerait son sort. Il me manifeste quelque froideur. Mes réticences ont aggravé le doute qu'il porte en lui et il m'en veut, je le sens bien. Hélas ! qu'y puis-je ? Je me garderai bien de commettre une nouvelle imprudence !

Ce soir, comme nous achevions de dîner, Laure s'est tournée vers maman. Ses beaux yeux brillaient comme deux étoiles, un sourire mystérieux flottait sur ses lèvres :

— Mère, que dites-vous de Jacques Levallier ? interrogea-t-elle brusquement.

— C'est un garçon charmant, promis au plus bel avenir, répliqua maman. Je t'ai déjà exprimé cette opinion, ma chérie.

— Savez-vous qu'il va plaider prochainement dans l'affaire des faux bons du Trésor devant la Cour d'Assises de la Seine ? reprit Laure en s'animant. Or, ceci prend l'allure d'une cause célèbre. Jacques sera définitivement lancé et devant lui s'ouvriront les portes de la renommée !

— Quel lyrisme ! sourit maman.

— N'ai-je pas le droit de m'enthousiasmer ? acheva Laure dont le sourire s'aiguisait. Jacques m'a demandé d'être sa femme et je lui ai permis de venir vous rendre visite.

— Mais cette union me paraît très souhaitable ! murmura maman, ravie. Ton mari te fera honneur, ma chérie.

— Je savais que vous approuveriez mon choix. Seulement, nos fiançailles ne deviendront officielles qu'après le procès. Sur ma prière, Jacques y a consenti.

— Où l'orgueil va-t-il se nicher ? prononça maman que je n'avais jamais vue aussi souriante.

Mais Laure se tournait vers moi :

— Eh bien ! Yane, que dis-tu de cela ?

— Je te félicite très sincèrement, prononçai-je sans même savoir ce que je disais, car, pour le moment, toutes mes pensées allaient vers Georges.

Que faisait-il à cette heure ? Bien sûr, il était loin de se douter que le complot contre son bonheur, dont j'avais surpris les prémices, étaient en train de s'achever ! Peut-être évoquait-il la gracieuse silhouette de Laure et souriait-il à son rêve d'amour ? Pauvre, pauvre Georges !

•

J'ai revu Jean Berliz au « jour » de marraine. Tout de suite, il me sembla préoccupé, distrait. Sa conversation assez banale me surprit, car, d'ordinaire, il est plus personnel et sait tirer un intérêt des faits les plus minimes.

— Votre mère et votre soeur ne vont pas tarder, je pense ? questionna-t-il soudain.

— Fatiguée, maman s'est excusée, répondis-je. Quant à Laure, elle vient de téléphoner pour nous prévenir que, retenu plus longtemps qu'elle ne le pensait pour un essayage, elle nous rejoindra un peu plus tard.

Puis, je parlai d'autre chose. Mais Jean ne m'écoutait pas :

— Yane, dit-il brusquement en posant sa main sur mon bras, vous vous êtes toujours occupée si gentiment, si affectueusement de moi, qu'il faut que je vous confie quelque chose. Vous me direz si je ne suis pas trop déraisonnable...

— Comment, vous songeriez à faire une folie ? m'exclamai-je.

Je souriais, mais mon coeur se serrait comme à l'approche d'un danger.

— Je ne sais pas... peut-être... commença-t-il, mal à l'aise. Voyez-vous, Yane, il fut un temps où ma mauvaise santé me faisait désespérer de tout. Je ne croyais guère à l'amitié encore moins à l'amour, et je me défendais d'y songer. Aujourd'hui, il n'en va plus de même. Mes poumons se sont consolidés et les docteurs m'ont affirmé que je pouvais vivre de longues années dans ces conditions. Je devrais me contenter de ce bonheur... négatif. Mais vous le savez, l'homme est toujours insatisfait et exige sans cesse davantage. Tout ceci pour vous expliquer pourquoi j'ai laissé grandir en moi un sentiment que j'éprouve depuis longtemps, mais que je refoulais dans le secret de mon âme. Yane, j'aime une jeune fille. Ai-je, à votre avis, le droit de le lui dire et, si elle me rend ma tendresse, puis-je lui offrir mon nom, en dépit des traces qu'ont laissées en moi des années de souffrances physiques ?

Ma surprise était extrême, mais Jean était si pitoyable que je ne sus que balbutier :

— Pourquoi pas ?

Mais, en même temps, la conversation que j'avais surprise entre Laure et lui me revenait en mémoire. Je me souvins des consolations, des encouragements qu'elle lui prodiguait et de ce qu'ensuite, j'avais lu dans les yeux de Jean.

Déjà, il portait en lui l'immense amour dont il me parlait. Les paroles de ma soeur avaient fortifié sa confiance. Maintenant, c'était près de moi qu'il venait chercher l'appui dont il avait besoin.

— Ainsi, vous pensez que j'ai droit à ce bonheur, que je puis fonder un foyer, être aimé, en un mot ?

— Jean, nul ne peut présager de l'avenir... Mais en toute sincérité, je crois que vous le pouvez ! répondis-je. La jeune fille que vous aimez se doute-t-elle de vos sentiments ?

— Je le crois, car j'ai eu avec elle une conversation à peu près semblable à celle que nous venons d'échanger.

— Il y a longtemps ?

— Non, tout récemment.

De seconde en seconde, je sentais se modifier l'expression de mon visage. Etonné, vaguement inquiet, Jean m'examinait, attendant sans doute de nouvelles questions. A la fin, je n'y tins plus.

— Dites-moi, ami, il n'est pas question de Laure, au moins ?

— Ah ! Yane, vous avez deviné... Si, c'est elle... Je l'aime depuis longtemps, depuis toujours...

— Mon Dieu, mais c'est impossible !

— Impossible ? Pourquoi ? murmura Jean, les paupières battantes. Non seulement elle m'a encouragé, mais vous-même, ne venez-vous pas de me dire...

— Jean, comprenez-moi, je ne retire rien de mes propos. Oui, vous avez droit au bonheur, à l'amour, car vous en êtes digne... Mais renoncez à Laure, faites taire votre coeur... Réagissez avant qu'il ne soit trop tard...

— Enfin, qu'y a-t-il ? balbutia le pauvre garçon.

— Hélas ! depuis longtemps, Laure a engagé sa parole.

Je ne sais trop pourquoi j'ai dit « depuis longtemps », mais cela valait mieux. Ainsi, Jean ne pouvait douter de la bonne foi de Laure. S'il avait su que ses fiançailles n'avaient été décidées qu'après leur conversation, il aurait pu s'étonner de l'avoir trouvée aussi compréhensive.

Il ne disait plus rien. Pâle, anéanti, il avait peine à réaliser ce que je venais de lui apprendre. Un instant, je m'en voulus de ma franchise, mais je me ressaisis au souvenir de Georges. Si, avec lui, j'avais eu le même courage, j'aurais pu amortir le choc de toute la force de ma tendresse, et maintenant son coeur serait déjà en voie de guérison.

Je sursautai à la question de Jean :

— C'est Georges Hébert qu'elle va épouser ?

— Non, c'est à Jacques Levallier qu'elle s'est promise.

Et comme des larmes perlaient au bout de ses cils, je lui serrai affectueusement la main :

— Du courage, Jean. Songez que vous avez en moi une amie sincère, qui vous comprend... Si cela peut vous consoler un peu !

— Merci, Yane... Oui, je sais que votre coeur m'est tout acquis. Aussi vous demanderai-je de ne pas me laisser trop seul durant les jours qui vont suivre... J'aurai besoin d'une affection douce, vigilante, comme la vôtre.

— Venez à la maison aussi souvent que vous voudrez. Laure sort beaucoup en ce moment. Je trouverai un prétexte pour ne pas l'accompagner. A nous deux, nous lutterons contre les mauvais souvenirs.

Jean haussa les épaules et murmura très bas :

— Pourquoi ne vous ai-je point aimée à la place de Laure ?

Je feignis de ne pas avoir entendu. Qu'aurais-je pu répondre ? Le coeur a son mystère et puis, il faut croire que je ne suis pas de celles qu'on aime d'amour.

Quelques minutes plus tard, Jean se retira. Son visage était encore défait et marraine pensa qu'il se sentait souffrant. Aussi n'insista-t-elle pas pour le retenir. Je le reconduisis jusqu'à la porte et, silencieusement, étreignis ses mains moites de fièvre.

A peine avait-il disparu que Laure arriva, toute rose. Avec un luxe de détails, elle conta sa visite au couturier et ses démêlés avec la première...

Pendant ce temps, j'imaginais, au fond d'un taxi, un pauvre corps secoué de sanglots et deux grands yeux ouverts sur le vide atroce d'un coeur solitaire.

•

Laure et son fiancé ont été gâtés par la chance. Ils avaient souhaité les événements tels qu'ils se sont produits et arrangés savamment le coup de théâtre de leurs accordailles.

Au lendemain du procès gagné de haute lutte par le jeune Me Levallier, les journaux mondains ont annoncé la grande nouvelle qui va, pour un temps, faire de ma soeur la plus enviée des jeunes filles.

Son mariage aura lieu dans les premiers jours d'octobre. Il est déjà entendu que les Levallier et nous passerons nos vacances à la Baule. Marraine ignore encore ce qu'elle fera. Je crois avoir deviné qu'elle n'a guère envie de nous rejoindre. Les fiançailles de Laure semble l'avoir laissée indifférente.

Pourquoi, je me le demande ? Connaissait-elle les espoirs de son fils et, Laure l'ayant déçue, se désintéresserait-elle définitivement de ses faits et gestes ?

•

Hier dimanche, Georges est arrivé de Fontainebleau, comme à son habitude, vers dix heures du matin. D'ordinaire, maman et Laure assistent à l'office de huit heures. Pour moi, je préfère la grand-messe tandis que marraine se rend indifféremment à l'une ou à l'autre. Sa chaise resta vide et je conclus qu'elle m'avait précédée. Mais à la sortie, Georges se dressa devant moi. Il semblait calme mais sa pâleur m'avertit de son trouble.

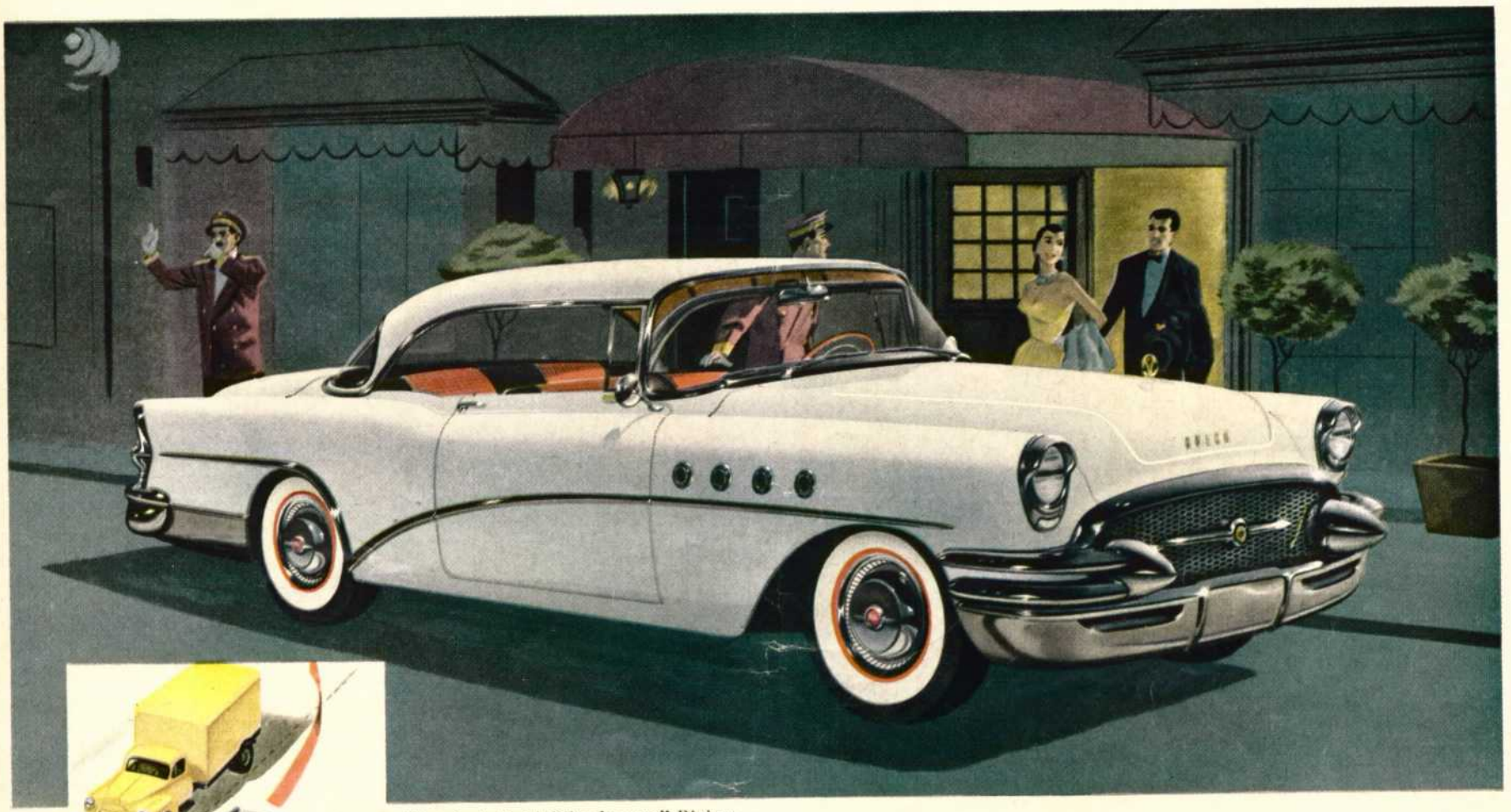
— Bonjour, Marianne, murmura-t-il.

[*Lire la suite page 26*]



Jean-François a trouvé la fève et a été couronné "roi". Jusqu'ici tout allait bien. Ça l'amusait même beaucoup... mais il perdit vite sa sérénité et sa bonne humeur lorsque le chat de la maison bousculant le protocole voulut avoir, lui aussi, sa part de gâteau.

Quoi de nouveau en style? puissance? performance?





Illustrée: la Buick "Roadmaster" Riviera

Buick est la voiture sensationnelle de l'année

NOUVELLE SÉCURITÉ

Quand vous voulez vous tirer rapidement d'une impasse dans la circulation, vous enfoncez simplement la pédale de l'accélérateur un demi-pouce de plus qu'à la position "pleins gaz"—vous aurez peine à croire l'action instantanée de la Dynaflow à pas variable.

La fraîcheur et la nouveauté de son style s'imposent à la vue. Il y a aussi une brillante nouvelle puissance sous le capot élégant. Mais c'est ailleurs que l'on trouve les caractéristiques vraiment sensationnelles de ces Buick 1955.

Buick, voyez-vous, utilise le principe moderne de propulsion à "pas variable" des gros avions. Les hélices utilisent un "pas" de leurs lames pour le décollage et l'envol—l'autre "pas" pour l'économie d'essence durant le vol. Les ingénieurs de Buick ont appliqué ce principe de pas variable à la commande Dynaflow.*

Qu'est-ce qui arrive quand les petites lames du "stator" de la Dynaflow changent leur pas? La réponse vous attend maintenant . . . dans les Buick les plus belles, les plus puissantes et les plus désirables jamias offertes.

Alors, pourquoi attendre? Empressez-vous de prendre le volant d'une Buick 1955 . . . afin d'être au courant du plus grand progrès depuis des années.

**Standard dans la Roadmaster, facultative à coût additionnel dans les autres séries.*

QUAND DE MEILLEURES AUTOMOBILES SERONT CONSTRUITES—BUICK LES CONSTRUIRA

Une valeur General Motors

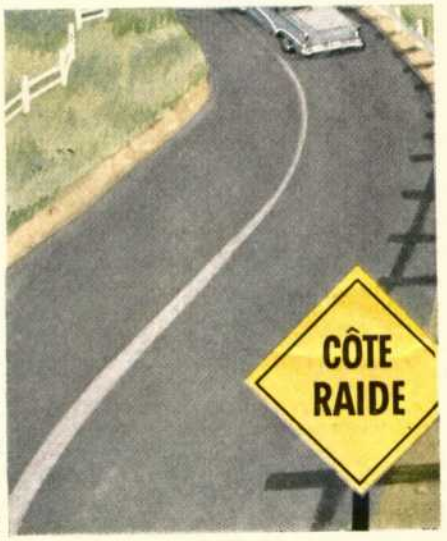


PLUS DE MILLES AU GALLON

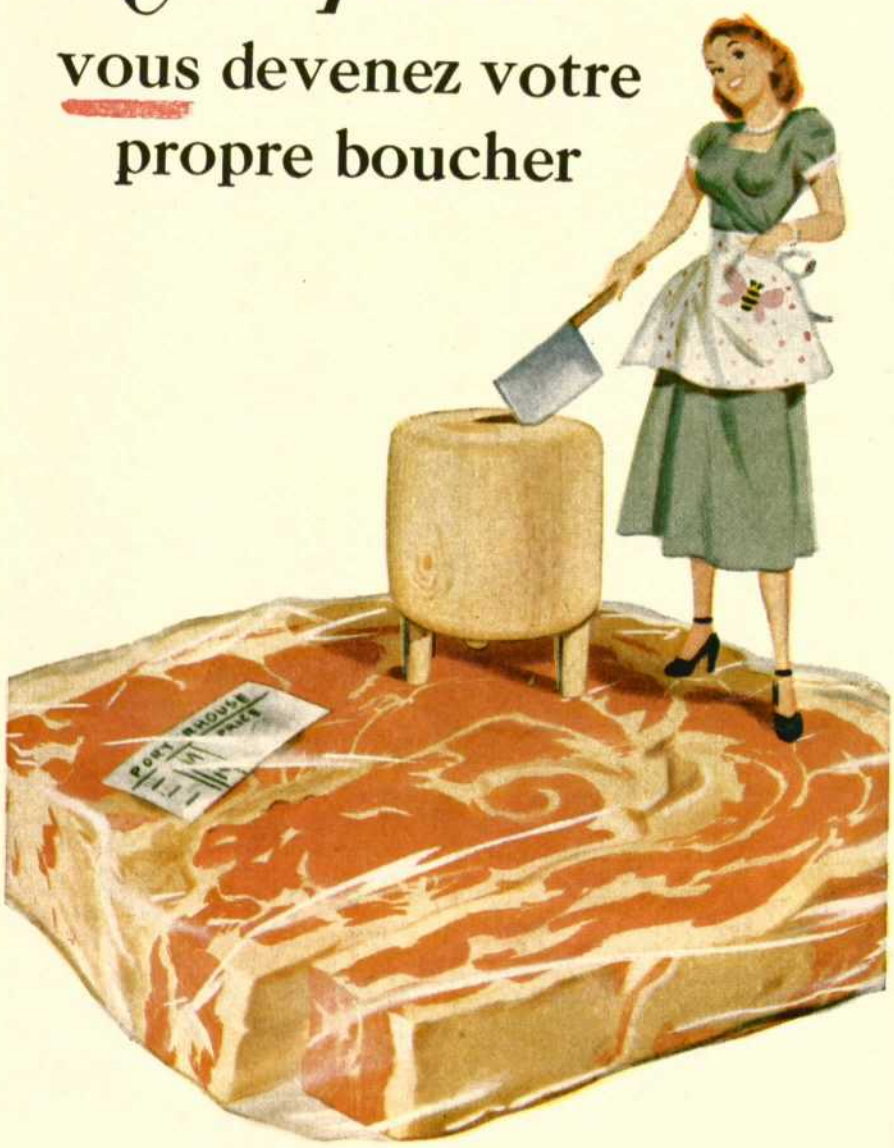
Ce nouveau perfectionnement formidable de la Dynaflow, ajouté aux autres avances des récentes années, vous donne plus de milles au gallon que toute Buick antérieure munie de la Dynaflow.

ET UN NOUVEAU SOMMET DE PUISSANCE V8

236 C.V. dans la ROADMASTER
236 C.V. dans la SUPER
236 C.V. dans la CENTURY
188 C.V. dans la SPECIAL



Avec
"Cellophane"
vous devenez votre
propre boucher



La "Cellophane" qui enveloppe la viande étalée à votre comptoir auto-service, vous permet de faire un choix d'expert. Prix et poids sont indiqués: vous emportez exactement ce qui vous convient.
La "Cellophane" vous permet de choisir rapidement—vous aide à composer votre menu,—conserve la qualité de votre viande. Enveloppée dans la "Cellophane" la viande est parée et tranchée à l'avance, ce qui guide vos préférences.
Souvenez-vous . . . la "Cellophane" exhibe ce qu'elle protège . . . protège ce qu'elle exhibe.



SERVICE RAPIDE—La viande enveloppée dans la "Cellophane", avec poids et prix indiqués, permet un auto-service rapide.



PRÊTE À CUIRE—La viande enveloppée dans la "Cellophane" est nettoyée à l'avance, d'où aucune perte possible.



PROPRE ET ATTRAYANTE—La "Cellophane" conserve votre viande fraîche . . . la protège contre la poussière et les saletés.

LA *Cellophane*
(MARQUE DÉPOSÉE)
PELLICULE CELLULOSIQUE

DU PONT
CANADA
DU PONT COMPANY OF CANADA LIMITED

MES RECETTES DE CUISINE

par Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Mes chères lectrices,

Je rencontrais dernièrement une de mes nombreuses auditrices de la Radio qui déplorait la disparition de mon programme. « Nous étions tellement habituées à vous », me dit-elle, « que c'était toujours une joie nouvelle de vous entendre. Nous étions même organisées dans notre localité pour prendre en note tout ce que vous disiez et nous nous réunissions pour discuter ensemble de tout ce que vous aviez dit. Certes, vos recettes nous intéressaient, mais ce qui nous était encore plus précieux, c'étaient vos conseils et votre courrier.

Les problèmes qui vous étaient soumis nous étaient presque tous familiers et nous remarquions que ce qui embarrassait certaines de vos auditrices était presque toujours identique à nos propres ennuis ».

Après avoir réfléchi à toutes les choses intéressantes que m'avait dites mon aimable auditrice de la Radio, j'en ai conclu qu'il serait peut-être possible d'établir des rapports plus étroits avec mes lectrices de La Revue Populaire.

Je continuerais ainsi mon rôle de conseillère. Tous les mois, une chronique spéciale vous sera dédiée pour vous aider à régler vos problèmes. Les directeurs de La Revue Populaire *consentent à m'allouer chaque mois un espace qui me permettra de réaliser un projet qui me tient au coeur depuis longtemps.*

Songez que le langage écrit est plus important que le langage parlé : « les paroles s'envolent et les écrits restent » dit le vieux proverbe.

Comme je désire entrer en contact plus intime avec vous toutes, je vous suggère de m'écrire pour me dire ce qui vous intéresserait davantage, soit au sujet des recettes que je vous donne, ou bien des suggestions pour certaines choses que vous aimeriez avoir.

Les problèmes de la maîtresse de maison sont multiples, surtout en ce qui concerne la cuisine. Cette tâche qui revient à heure fixe et 3 fois par jour, ne peut manquer de tourmenter celle qui l'accomplit. Il faut l'aimer pour ne pas s'en fatiguer et pour l'aimer, il faut en connaître les secrets.

Je suis bien prête à vous la faire aimer cette tâche, car elle m'est toujours bien chère, je vous assure.

Il m'arrive souvent de rencontrer des personnes qui me disent : « Vous avez donc bien fait de donner votre démission, Madame Lacroix, vous devez être bien débarrassée des ennuis de la cuisine ».

Je ne manque jamais de leur dire : « La cuisine ne m'a jamais ennuyée et c'est encore et toujours un plaisir pour moi de cuisiner ».

D'après ces réflexions, j'ai conclu que la cuisine était une tâche harassante, tout simplement parce qu'on n'en connaît pas ses admirables secrets.

Le mois prochain, mes chères amies, je vous offrirai une leçon bien détaillée sur quelques techniques culinaires concernant les mesures et les équivalences. J'y ajouterai des explications sur la préparation des hors-d'oeuvre chauds et froids ainsi que les canapés. D'ici là, si vous voulez bien m'écrire, j'en serai fort heureuse et je vous répondrai dans mon courrier.

Je tiens à vous renseigner à ce sujet. Il ne me sera pas possible de vous donner une réponse dans les prochains jours qui suivront votre lettre, n'oubliez pas qu'il vous faudra attendre au moins un mois pour avoir une réponse. Ainsi moi, qui vous écris aujourd'hui le 14 novembre, je prépare ma chronique qui sera publiée dans le numéro de janvier et qui paraîtra fin décembre. Ainsi hier, je recevais une lettre de la Nouvelle-Ecosse ; on comprendra qu'il n'y aura pas de réponse ces jours-ci. Donc au mois prochain. D'ici là, au revoir, santé et bonheur à toutes pour l'année qui s'en vient. Ce sont les souhaits bien sincères que vous adresse votre grande amie et conseillère, Madame Rose Lacroix.

Veuillez adresser vos lettres à
Madame Rose Lacroix,
La Revue Populaire,
975 rue de Bullion, Montréal, P.Q.

MENU DE DINER DU JOUR DE L'AN

Coupe glacée au melon
Consommé Julienne
Champignons farcis à la maître d'hôtel
Canards à l'orange
Patates sucrées glacées
Petits pois à la française
Salade verte
Tarte Melba
Thé ou café

Coupe glacée au melon

Séparer un melon miel et un melon cantaloup en 2. Prélever des boulettes de ½ pouce de diamètre environ avec une cuillère spéciale ou tout simplement une cuillère-mesure de ½ pouce, et en remplir des coupes alternant les couleurs. Arroser d'un bon vin sucré ou d'une liqueur au choix et glacer au moins 2 heures avant de servir. Garnir de quelques feuilles de menthe fraîches.

Pour rendre la coupe plus attrayante, on peut avant de la remplir humecter les bords et les passer dans un mélange de sucre fin coloré en vert, en rose et en jaune et on obtient ainsi un bien joli effet.

Consommé julienne

Préparer un bon bouillon de viande d'après la méthode ordinaire et y ajouter une boîte de consommé de conserve pour le concentrer davantage. Ajouter à ce bouillon des carottes taillées en minces filets, du céleri, du navet et du poireau coupé en minces rouelles. Cuire ½ heure environ ou jusqu'à ce que les légumes soient tendres.

Champignons farcis à la maître d'hôtel

Pour 6 services, choisir 12 gros champignons. Séparer les tiges des chapeaux. Hacher finement les tiges et faire reve-

nir au beurre avec 1 c. à thé d'oignon râpé. Couler 1 boîte de soupe au poulet et ajouter aux champignons toute la partie solide, poulet et riz. Ecraser finement de la mie de pain légèrement dorée au four, 1 tasse environ et en mettre suffisamment pour obtenir une consistance de pâte assez solide. Lier le tout avec un jaune d'oeuf cru. Assaisonner au goût de sel, poivre et d'un peu de muscade râpée. Remplir de cette farce les champignons ayant soin de monter la farce en dôme. Mettre les champignons préparés dans une lèchefrite graissée et faire cuire au four de 350° F. 20 à 25 minutes. Au moment de servir, garnir d'une touffe de persil frais et d'une noisette de beurre à la maître d'hôtel.

Beurre maître d'hôtel

Défaire en crème 4 c. à tb. de beurre et y introduire goutte à goutte 1 c. à tb. de jus de citron puis en dernier lieu, 2 c. à tb. de persil frais haché finement. Laisser raffermir au réfrigérateur.

Canards à l'orange

Préparer 2 beaux canards tout comme on fait pour les volailles et les farcir comme suit : Faire dorer au four 1 pinte de mie de pain coupée en cubes, ajouter un gros oignon blanc râpé et 10 gros pruneaux hachés finement. Mettre le tout dans un grand bol, ajouter ½ tasse de beurre fondu et triturer le tout avec un pilon pour réduire en pâte. Lier avec un oeuf. Bien assaisonner de sel, poivre et épices à farce. Farcir les canards, coudre les ouvertures et brider.

Défaire en crème ½ tasse de beurre, ajouter 1 c. à tb. de farine, 1 c. à thé de moutarde en poudre, ½ c. à thé de sel et une pincée de poivre. Bien mélanger le tout et en badigeonner les canards. Mettre les canards sur un gril dans une lèchefrite et faire cuire au four de 325° F. 2 heures à 2½ heures ou jusqu'à ce que les cuisses se disloquent sans toutefois se détacher. Lorsque les canards sont dorés, placer sur le dos des rouelles d'orange ainsi que dans le fond de casserole ; cela prend 2 oranges taillées en rouelles avec la pelure. Quand les canards sont bien cuits, dresser sur un plat chaud, entourer de patates sucrées et de pois verts frais. Garnir de bouquets de persil.

Pour préparer la sauce, détacher le fond de cuisson avec de l'eau chaude, faire jeter quelques bouillons et couler pour servir bien chaud.

Patates sucrées glacées

6 à 8 *patates sucrées moyennes*
4 *c. à tb. de beurre*
½ *tasse de cassonade*

Cuire les patates dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'elles soient presque cuites. Faire fondre le beurre dans un poêlon et y ajouter la cassonade. Peler les patates, les mettre dans le poêlon et faire rôtir à four chaud 400° F. en les retournant souvent jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Si l'on ne peut se procurer de patates sucrées, on emploiera des pommes de terre en les faisant cuire de la même manière en supprimant la cassonade.

Pois verts à la française

Faire bouillir de l'eau avec un peu de sel et y jeter des pois verts congelés. Cuire 12 à 15 minutes, égoutter et sauter au beurre.

Salade verte aux olives

Choisir une variété de salade verte bien croquante, laitue, endives et chicorée. Frotter un grand bol à salade avec une gousse d'ail séparée en 2. Y mettre la salade et couvrir d'un linge humide pour lui garder sa fraîcheur. Au moment de servir, arroser de sauce française, remuer la salade en tous sens pour la bien imprégner de sauce.

Sauce française à l'estragon et aux olives

Mesurer dans un bol ½ tasse d'huile d'olive, 3 c. à tb. de vinaigre à l'estragon, ¼ de c. à thé de sel, 1 c. à thé de sucre, 1 pincée de paprika et 4 olives farcies hachées finement. Mettre tous les ingrédients dans un pot qui ferme juste et agiter fortement au moment de servir.



très léger et délicieux fait avec la 'MAGIC'!

Ce magnifique et succulent gâteau vaudra à quelqu'un de chaleureux éloges! Ce quelqu'un peut être *vous* ... car il est *facile* d'obtenir de tels résultats avec l'excellente Poudre à Pâte 'Magic'!

Oui, avec la 'Magic' dans la pâte, vous pouvez toujours compter sur des pâtisseries savoureuses, légères et à mie fine, quelles qu'elles soient. De plus, la 'Magic' est si économique—pour moins de 1¢ par cuisson ordinaire, elle protège vos ingrédients dispendieux, vous assurant des résultats parfaits. Achetez-en aujourd'hui!

Gâteau Oranges et Bananes

2⅓ tasses farine à pâtisserie tamisée ou 2 tasses farine à toutes fins tamisée
3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
½ c. à thé sel
11 c. à tb. beurre
1 tasse sucre granulé fin
2 oeufs bien battus
2 c. à thé zeste d'orange râpé
½ tasse lait
½ c. à thé vanille
¼ c. à thé essence d'amandes
¼ tasse jus d'orange coulé

Graissez 2 moules à gâteau carrés de 7 pouces ou ronds de 8 pouces; garnissez-en le fond d'un papier graissé. Chauffez le four d'avance à 375° (modéré). Tamisez 3 fois ensemble farine, Poudre à Pâte 'Magic' et sel. Défaites en crème le beurre et ajoutez-y graduellement le sucre. Ajoutez les oeufs battus, un peu à la fois, battant bien après chaque addition. Incorporez le zeste d'orange râpé. Mesurez le lait, puis ajoutez vanille et essence d'amandes. Ajoutez le mélange de farine au mélange en crème, environ un quart à la fois, alternant avec 2 additions lait et une addition jus d'orange, mélangeant légèrement après chaque addition. Versez dans les moules déjà préparés. Cuisez de 25 à 30 min. au four déjà chaud. Réunissez les étages du gâteau refroidi avec une garniture à l'orange; quand celle-ci est prise, couvrez le gâteau avec le glaçage ci-dessous. Décorez avec des tranches de bananes et des sections d'oranges.

GLAÇAGE AU BEURRE ET À L'ORANGE —Mélangez ensemble 1½ c. à thé zeste d'orange râpé, 1 c. à tb. jus d'orange et ¼ c. à thé jus de citron. Défaites en crème 4 c. à tb. beurre, puis incorporez en battant 1 jaune d'oeuf et quelques grains de sel. Incorporez 2 tasses sucre à glaçage tamisé, alternant avec le zeste et les jus de fruits et n'employant que ce qu'il faut de liquide pour produire un glaçage de la consistance voulue pour bien s'étendre. Incorporez ¼ c. à thé vanille.

Tarte Melba

3 *blancs d'oeufs*
¼ *de c. à thé de sel*
¼ *de c. à thé de crème de tartre*
1 *tasse de sucre fin*
½ *c. à thé d'essence d'amande*

Battre en mousse les blancs d'oeufs avec le sel et la crème de tartre. Ajouter le sucre graduellement en continuant à battre jusqu'à ce que la mousse soit très ferme. Aromatiser à l'essence d'amande. Tracer un rond de 9 pouces sur une feuille de papier propre, y mettre la meringue. A l'aide d'une fourchette, ramener la meringue sur les bords en ne laissant que l'épaisseur d'un ½ pouce au centre. Saupoudrer de sucre fin, cuire 1 heure à 250° F. jusqu'à ce que la meringue soit bien sèche et légèrement dorée. On peut laisser la meringue dans le four fermé sans inconvénient ; elle séchera davantage.

Enlever du papier et déposer sur une grande assiette à tarte. Couvrir la meringue de crème glacée très ferme en la taillant avec un couteau en tranches d'un ½ pouce. Mettre au-dessus une gelée de framboises puis garnir de crème fouettée et de gelée de framboises brisée.

LE CODE CIVIL ET LA FEMME

par **MARCELLE LUSSIER,**
avocate à Montréal.

Depuis longtemps me tentait l'idée d'une chronique légale dans une revue à la portée d'un grand nombre de femmes. Il ne s'agit pas évidemment de consultation gratuite, mais simplement de mettre à la portée de toutes quelques articles du Code Civil, que chacune aurait profit à connaître et qui lui épargnerait nombre de troubles, de mésentente, et même de frais judiciaires. Et à mon avis, le sujet le plus ignoré, quoique très important, est celui concernant l'autorité maritale nécessaire à la femme mariée.

Le principe de l'autorité maritale a depuis longtemps été établi. Il s'est transmis jusqu'à nous et il est à peu près le même qu'autrefois. Les temps changeront-ils et le 20e siècle sera-t-il celui du triomphe définitif et de l'émancipation complète de la femme ? Quoiqu'il en soit, en s'unissant par le mariage, les époux ont contracté entre eux une société et toute société demande un directeur. Dépourvue de chef, l'union conjugale rencontrerait la désorganisation et la rivalité.

Le Code distingue deux aspects dans l'union des époux. Le mariage qui est le but principal des futurs et qui règle les rapports personnels des conjoints et les conventions pécuniaires qui n'en constituent que les accessoires et qui gouvernent leurs intérêts matériels. C'est-à-dire que l'autorité maritale s'exerce dans une double sphère : l'intérêt moral et l'intérêt matériel. A la partie morale se rapportent les devoirs de cohabitation, d'obéissance et de fidélité. L'intérêt matériel domine l'organisation des contrats matrimoniaux.

C'est l'une des règles les plus importantes du Code Civil qui établit la liberté des conventions matrimoniales, mais il est une autre qui place l'autorité maritale au-dessus de ces conventions mêmes et le mari ne peut renoncer à son droit. Et c'est à l'article 176 du Code Civil qu'on lit : « La femme ne peut ester en jugement sans l'autorisation et l'assistance de son mari... » et à l'article 177 : « la femme... ne peut contracter ni s'obliger sans le concours de son mari dans l'acte ou son consentement par écrit ». Il y a cependant à ce principe quelques exceptions dont je parlerai plus tard. Il s'agit de la femme séparée de biens, de celle séparée de corps et de celle qui fait commerce.

Outre ces exceptions, l'acte fait par la femme sans l'autorisation de son mari ou son assistance, est absolument nul. L'autorisation maritale aux termes mêmes de l'article 177 peut s'extérioriser de deux façons différentes :

a) Par le concours du mari à l'acte ;

b) Par son consentement écrit. Mais, toujours, le consentement du mari doit être extériorisé par sa signature, dans l'acte même souscrit par son épouse ; sans cette signature la femme ne peut prétendre être autorisée, à moins de produire un consentement écrit antérieur à son acte. Il lui est impossible d'alléguer une autorisation verbale concomittante à l'acte. Cette preuve ne peut être admise. La seule connaissance qu'a le mari de l'engagement de son épouse et la tolérance qu'il manifeste à ce sujet sont insuffisantes pour constituer une autorisation tacite de sa part. †

Tels sont les principes généraux de la matière. La jurisprudence en a fait plusieurs applications. Elle a trouvé nul l'achat, sans autorisation maritale, de choses non nécessaires à la vie et même l'achat de meubles de ménage. Elle prohibe la signature d'un billet par la femme seule. Une femme seule ne peut consentir, en faveur d'une banque, une dation en paiement. De même elle ne peut assurer sa vie sans l'autorisation de son mari.

Cependant si la liberté de la femme est subordonnée à l'autorité de son mari, il n'en faut pas conclure qu'elle doive s'effacer devant son moindre caprice. Le mari peut, en plusieurs cas, en refusant sans aucune raison, d'autoriser sa femme à plaider ou à contracter, faire disparaître en pratique la personnalité juridique de son épouse et lui rendre la vie civile impossible.

Il faut donc prévoir ces cas malheureusement fréquents et c'est par l'autorisation judiciaire. Le juge devient l'arbitre entre le refus d'autorisation du mari et la volonté d'agir de l'épouse. Il doit tenir compte des raisons de chacun, sauvegarder la puissance maritale et protéger la liberté humaine et les intérêts de la femme.

Je vous souhaite donc mesdames d'être très heureuses en ménage et de vous soumettre de bonne grâce à l'autorité maritale. C'est souvent un acte de volonté et mille efforts qu'il est conseillé de faire.

† *Sauf si elle veut obtenir la permission de faire commerce.*

[*Suite de la page 22*]

Voyez-vous un inconvénient à ce que nous fassions le chemin ensemble ?

— Non, naturellement ? Où est marraine ?

— Chez elle. Je voulais vous voir seule.

— Très bien, Georges !

— Oui, je désirais vous remercier de votre franchise, attaqua-t-il brusquement. Vous n'aviez pas le droit de me cacher la vérité comme vous l'avez fait.

— A quel sujet ? balbutiai-je, pour gagner du temps.

Je me sentais si petite, si faible, en face de lui... Ses propos m'atteignaient si durement... Que ne comprenait-il que mon coeur ne battait que pour lui et que, si je m'étais tue, c'était par peur de blesser cruellement le sien ?

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire. Mais je puis être plus clair : pourquoi m'avez-vous caché que Laure aimait Jacques Levallier ? Vous qui aviez si bien deviné mes sentiments, vous connaissiez parfaitement les siens.

Jamais il ne m'avait parlé avec ce ton rude, âpre. J'en fus bouleversée mais une révolte me souleva bientôt. Tout cela, à la fin, était trop injuste !

— Vous vous trompez, Georges. J'ignorais, en effet, les véritables sentiments de Laure et l'annonce de ses fiançailles m'a surprise autant que vous.

— Pourtant, vous deviez savoir qu'elle n'avait jamais pensé à moi comme à un mâri possible... Allons, Marianne, avouez-le... La chose n'a plus grande importance, à présent !

— Eh bien, oui, fis-je, tremblante, excédée.

— A la bonne heure ! Vous vous êtes donc jouées de moi toutes les deux.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Vous auriez dû m'avertir.

— Vous m'en voulez que je l'aie pas fait, dis-je tristement. Mais permettez-moi de vous poser une question : si je vous avais dit la vérité ne me seraisje pas également attiré votre rancune ?

Sous mon regard, il baissa la tête et finit par murmurer :

— Probablement.

— Vous voyez bien. De toutes façons, mon sort était le même. J'ai préféré vous laisser un peu plus longtemps à vos illusions. Mon seul tort, et je reconnais qu'il est grand, c'est d'avoir abordé un tel sujet, dans le Jardin-de-Diane. Mais vous paraissiez tellement impatient que je n'ai pas résisté à l'envie de vous montrer que je n'étais pas dupe. Singulier amour-propre que celui-là et dont le résultat le plus clair est de vous voir aujourd'hui en face de moi, tel un ennemi. Pourtant, Georges, je vous assure que j'aurais donné beaucoup pour que ce qui est arrivé ne se produisit point ! Dans ma pensée, votre vie fut toujours associée à celle de Laure. Quand je n'étais encore qu'une fillette j'avais déjà compris que tout vous entraînait vers elle !

— Vraiment ?

— Oui, et j'étais contente car je vous aime bien, tous les deux.

Tandis que je parlais, le visage de Georges se détendait. Son regard s'adoucissait. Il oubliait sa colère. Je continuai :

— J'ai bien pensé à vous, tous ces jours-ci. J'aurais voulu vous consoler.

— La peine que m'a causée Laure n'est pas de celles qu'on apaise avec des mots, interrompit-il. Marianne... Yane... je suis très malheureux...

Sa plainte, semblable à celle de Jean, me causa la plus affreuse torture que j'aie jamais ressentie. J'aurais moins souffert en assistant au mariage de Georges et de Laure !

— Je vous comprends et vous plains, murmurai-je en détournant la tête pour qu'il ne vît pas mes larmes.

Nous marchâmes un moment sans parler, puis :

— Pardonnez-moi de vous avoir, tout à l'heure, adressé d'injustes reproches, dit-il. Je n'en avais évidemment pas le droit car votre affection ne m'a jamais fait défaut et j'aurais dû m'en souvenir.

— Ne parlons plus de cela. Au contraire, tâchez d'oublier tout ce qui se rapporte à cette malheureuse histoire, et de retrouver rapidement la paix de l'âme.

— Merci, Yane. Vous êtes bonne et je vous aime bien.

Nous arrivions rue Jouffroy. Georges m'apprit qu'il était invité avec marraine à déjeuner chez un camarade et nous nous séparâmes.

Que mon sort est donc singulier. Suis-je seulement destinée à panser les blessures que Laure a causées ?

•

Quinze jours se sont écoulés depuis cette rencontre. Georges n'est pas revenu à Paris, se contentant d'écrire à sa mère. Ce matin, elle a reçu une lettre dont elle vient de me faire part.

En quelques lignes brèves, il annonce son départ pour l'Indochine à fin juillet. Sur sa demande, il va rejoindre le corps expéditionnaire à Saïgon. Il demande à marraine de se rendre à Fontainebleau afin de passer près de lui ses derniers jours de France. Je ne le reverrai donc pas.

Navrée, toute désorientée par cette brutale nouvelle, je ne trouvais rien à dire. Marraine s'est approchée de moi :

— Cette décision ne me surprend pas, a-t-elle murmuré. Il a dû éprouver une grosse déception. Tu me comprends, n'est-ce pas, ma chérie ? Dans ces conditions, il a choisi la meilleure solution. L'éloignement, le temps, de nouvelles occupations amèneront pour lui, je l'espère, l'oubli de toutes ces choses. Quand il nous reviendra, il sera un autre homme.

Pourquoi a-t-elle appuyé sur ce « nous » en me regardant longuement ? Je l'interroge du regard mais, déjà, elle détourne la tête. Longtemps, nous restons muettes, unies dans la même angoisse. La pensée de ce départ nous est également pénible, douloureuse.

Soudain, nos yeux se rencontrent ; marraine ouvre les bras et je me jette contre sa poitrine avec un long sanglot :

—Pleure, ma chérie, cela te soulagera... Après, tu seras plus courageuse. Il le faut pour toi... pour moi et pour lui.

•

Vacances, La Baule, préparatifs de fête, invitations... Tout cela a passé pour moi comme un rêve. Je ne suis plus moi-même. Mon esprit absent ne semble vivre qu'en imaginant des décors d'Orient ou de brousse où de longues files d'hommes en short progressent avec prudence. Georges m'écrit de temps à autre et ce sont là les seules joies qui m'échoient.

Laure s'est mariée ce matin. Tout à l'heure, Jacques et elle ont pris place dans l'élégant roadster qu'à tour de rôle ils piloteront vers l'Italie. Maman, brisée de fatigue et d'émotion, s'est alitée.

Je me sens lasse aussi et triste. Je vais écrire à Georges car cette journée a dû être bien mauvaise pour lui. Une preuve d'affection lui fera du bien...

•

La Toussaint est arrivée. Laure et son mari sont revenus et ont pris possession du délicieux appartement qu'en leur absence, Mme Levallier, la mère de Jacques, a fait aménager pour eux. C'est une femme de goût, mondaine jusqu'au bout des ongles.

Elle a fait de cet appartement un échantillon-type de l'ameublement dernier-cri. C'est une synthèse du modernisme le plus outré. Indiscutablement chic, très sobre de ligne, tout dans cet intérieur révèle un souci constant de ne point s'écarter de l'art d'aujourd'hui.

Naturellement, Laure a été ravie ; à part quelques détails sans importance, elle a tout approuvé, admiré, adopté. La première réception qu'elle donna fut en l'honneur de sa belle-mère dont, maintenant, elle s'applique à copier les manières. Elle a fait la différence entre ce qu'on appelle le monde et la bourgeoisie aisée, d'où nous venons.

Un moment, elle s'est même étonnée que les parents de Jacques n'aient pas

fait plus de difficultés pour l'accepter comme belle-fille. Pour mon compte, je crois que les Levallier, fort riches, se sont moins occupés de la dot que de la personnalité physique de la jeune fille choisie par leur fils. La grande beauté de Laure a plaidé pour elle. C'est la pensée que Jacques aurait pour compagne l'une des plus jolies femmes de Paris qui les a décidés à conclure ce mariage.

L'avenir du nouveau couple apparaît donc sous les plus brillantes couleurs. J'en suis heureuse pour Laure qui, si elle a perdu cette liberté qu'elle disait tant aimer, a gagné un bonheur auquel nous aspirons toutes.

•

Georges nous envoie de ses nouvelles assez régulièrement. Maman lit ses lettres puis me les passe. Je crois sentir qu'il les écrit surtout pour moi. Le plus souvent, c'est moi qui suis chargée de lui répondre. Je le fais avec joie ; au long des pages, mon amour prend le masque de l'affection. Georges écrit toujours qu'il attend ma réponse avec impatience. C'est la preuve que mon amitié le touche et qu'il puise dans mes lettres un peu de ce courage dont il doit avoir tant besoin.

Marraine me couvre toujours de son affectueuse protection. Elle m'entraîne partout où elle pense me distraire. Elle secoue maman qui, sans elle, ne bougerait pas de sa chambre.

Il y a quelques jours, elle m'avait priée de passer la chercher vers trois heures. Quand j'arrivai, elle achevait une lettre pour son fils.

— Veux-tu lire ce que je lui écris ?

Un peu gênée, je parcourus du regard la feuille mauve. Après quelques considérations générales, des conseils comme toutes les mamans sont capables d'en donner, c'était : « Marianne par-ci » ... « Yane par-là » ... Il n'était plus question que de moi et des qualités que marraine m'attribue généreusement.

— Georges va trouver que vous exagérez ... et il aura raison.

— Il n'avait qu'à se donner la peine de t'apprécier lorsqu'il en était temps, répliqua m a r r a i n e en disparaissant dans sa chambre.

Nous ne revînmes pas sur ce sujet mais je demeurai longtemps avec la crainte que Georges, à force d'entendre parler de moi, ne me prît en grippe. Alors, que deviendrait la pauvre affection qu'il semble à présent me porter ? Sa flamme est si frêle que, pour elle, je redoute le moindre souffle ... Si marraine allait gâcher ce semblant de bonheur ?

•

Je reviens de chez Laure. Obligée de garder la chambre à la suite d'un léger refroidissement, elle m'avait appelée pour lui tenir un instant compagnie. Etendue sur un lit de repos d'orme clair, ses jambes recouvertes d'une peau de léopard, elle semblait une reine en le décor bizarre de son boudoir blond et jade. Une claustration de 24 heures avait amenuisé son visage et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Elle m'accueillit avec un sourire un peu mélancolique et son geste las me désigna un fauteuil, dans l'angle de la fenêtre drapée de précieuses dentelles.

Nous causâmes affectueusement, ainsi que deux soeurs qui se chérissent. Elle me demanda des nouvelles d'amis qu'elle n'avait pas vus depuis quelque temps et qui, tous, font partie de notre clan plutôt que de celui des Levallier. Elle m'interrogea notamment sur Jean Berliz :

— Il vient très souvent nous voir, répondis-je. Au fond, il est très isolé et sa sensibilité l'empêche de se livrer à ceux dont il n'est pas absolument sûr.

— Toi, tu as trouvé le chemin de sa confiance.

— Je le crois.

— Sais-tu ce que tu devrais faire ? L'épouser.

— Pourquoi ? f i s - j e, sincèrement. Nous ne nous aimons pas ... d'amour !

— Celui-ci est-il si nécessaire au bonheur ?

— Comment peux-tu parler ainsi, Laure, toi dont le mariage s'est réalisé sous le signe de tendresse partagée ?

— Oui, évidemment ... Mais tu sais, ce n'est pas tout, dans la vie !

Sa voix se teintait de tristesse et elle dérobait son visage à mes regards interrogateurs.

— Que veux-tu dire ? Voyons, tu es heureuse ...

Je m'interrompis car, brusquement, ses yeux avaient rencontrés les miens et j'y lisais quelque chose qui ressemblait à du chagrin. J'en fus bouleversée et me précipitai vers elle. Son triste sourire reparut et elle hocha la tête :

— Tu sais, ma chérie, le mariage nous réserve toujours de petites déceptions, à nous autres femmes. Oh ! bien sûr, ce n'est pas grave. Mais lorsqu'on espérait beaucoup et qu'il faut se contenter de moins, il y a une période d'adaptation assez difficile à passer.

— Jacques ne t'aime-t-il pas à la folie ?

— Il m'a surtout aimée avant notre mariage et pendant le voyage que nous avons fait. Ici, il s'est laissé reprendre par ses affaires. Je sais bien que pour arriver, il doit se donner tout entier à sa tâche mais je n'aurais pas cru qu'il me délaisserait si tôt. Au fond, c'est un orgueilleux et un ambitieux.

— Ce ne sont pas là des défauts, protestai-je.

— Poussés à ce point, si ! Joins à cela l'égoïsme propre à tous les hommes et un autoritarisme assez marqué ... Tu vois qu'il est loin d'être le mari parfait. Enfin, je m'habituerai.

— Voyons, Laure, murmurai-je, il me semble qu'avec un peu de patience, tout doit s'arranger. L'amour que tu as inspiré à Jacques est indiscutable. S'il travaille ainsi, c'est uniquement pour toi, j'en suis sûre.

— L'argent qu'il gagnera ne changera rien à notre situation. Et à quoi bon atteindre à la renommée si je suis malheureuse ?

— Tu n'en es pas là !

— Crois-tu que ce soit gai d'être toujours seule ? Aujourd'hui, Jacques aurait pu rester près de moi. Mais non, nous avons déjeuné de bonne heure et il est parti au Palais, d'où il ne reviendra que tard dans la soirée. Il veut entendre son père plaider dans l'affaire de la rue Bleue.

Pour que Laure, d'ordinaire assez secrète, se laissât aller ainsi, il fallait qu'elle souffrît cruellement. Cette pensée m'émut et j'entrepris de la raisonner. Mais elle m'interrompit bientôt :

— Bah ! tout cela passera. Je vois les choses en noir parce que ma santé n'est pas parfaite. Dès que j'irai mieux, je réagirai, sois-en sûre. Pas un mot de tout ceci à maman, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille.

Elle parut réfléchir quelques secondes puis son visage s'éclaira :

— Je dois t'avouer qu'au fond, la perspective de constituer avec Jacques un ménage très moderne ne m'effraie pas tellement. Il a ses occupations, j'aurai les miennes. Je saurai bien me distraire et passer le temps aussi agréablement que possible. Vraiment, je ne devrais pas me plaindre, Yane. Si j'avais eu un mari trop empressé, il n'aurait sans doute pas tardé à m'ennuyer et j'aurais vite regretté ma liberté.

Cette brusque volte-face me déconcerta. Je cherchai une réponse, mais n'en trouvai point qui fût de circonstance. Heureusement, changeant de sujet, Laure m'interrogeait gaiement :

— Et Georges que devient-il ? Se plaît-il là-bas ?

— Il l'affirme ... Il nous écrit souvent, à maman et à moi.

— Tiens, tiens.

— Pourquoi sembles-tu surprise ?

— Parce qu'à moi, il n'a jamais envoyé un mot ... Cela prouve qu'il n'est pas très fidèle à ses affections. Enfin, peu importe. Si tu lui réponds, tu pourras le lui reprocher de ma part.

Cette fois encore, je ne répondis pas. Le ton de Laure m'avait déplu car j'avais cru sentir une pointe de moquerie. Bientôt, je pris congé.

Toute la soirée, j'ai songé à ce que Laure vient de m'apprendre. Si elle m'a exposé les torts de Jacques, elle ne m'a pas parlé de ceux qu'elle peut avoir. J'aime beaucoup ma soeur mais, en toute bonne foi, je ne puis affirmer qu'elle soit sans défaut. Desquels son mari a-t-il eu à se plaindre ? Moi qui pensais qu'un grand amour aplanissait toutes les difficultés, dois-je renoncer à le croire ?

•

J'ai eu cette semaine une grosse émotion. Au cours d'une reconnaissance, Georges a manqué d'être tué. Alors que, fermant la marche d'une petite colonne, il s'apprêtait à traverser un marécage, un indigène, brusquement surgi des broussailles, lui planta un poignard entre les côtes.

Ramené par ses camarades, il demanda qu'on ne prévînt pas sa mère. Justement, il lui avait écrit la veille et elle ne s'étonnerait pas de rester sans nouvelles, même pendant une quinzaine.

Cette circonstance fit que nous ne fûmes prévenues de ces faits que lorsque Georges fut complètement hors de danger. Et maintenant, il nous annonce sa prochaine arrivée pour deux mois de convalescence.

J'ignore si je dois maudire l'homme qui l'a blessé ou bénir son geste homicide. Ce que je sais, c'est que je vais revoir celui que j'aime et que mon coeur est empli de bonheur.

•

Mars s'achève. Il est là depuis douze jours. Il est arrivé bronzé, amaigri, virilisé. Ce n'est plus tout à fait l'homme que j'ai connu. Il me semble que son sourire a plus de douceur, que ses yeux clairs sont plus lumineux. On dirait qu'ils sont imprégnés de soleil ; à certains moments, ils s'obscurcissent d'un léger voile et deviennent pour moi comme des mondes inconnus.

Nous sommes devenus de vrais amis. Maintenant, sa chaude affection m'entoure. Pourquoi l'ai-je gagnée ? Cette séparation dont j'ai tant souffert m'a-t-elle donc été favorable ? Georges a-t-il extrait de mes griffonnages le secret de l'attachement que je lui porte ? A moins que les lettres de marraine n'aient véritablement atteint leur but ?

Quoi qu'il en soit, je suis heureuse. Sa blessure est cicatrisée mais, lorsqu'il nous a raconté la scène, je n'ai pu retenir mes larmes :

— Eh bien, Yane, c'est passé ... Il n'y a plus lieu d'avoir peur ! a-t-il souri.

Maintenant, nous vivons très près les uns des autres. Marraine et Georges sont souvent chez nous et nous aussi souvent chez eux. Mon coeur s'épanouit. Un seul point douloureux : Georges a-t-il oublié Laure ?

•

Nous prenions le thé tous les quatre, cet après-midi, réunis dans le grand salon de maman lorsque ma soeur est arrivée, magnifique, souriante, divinement habillée et tout enveloppée d'un parfum de printemps.

Machinalement, mes yeux se portèrent vers Georges et je le vis pâlir sous son hâle. Très à l'aise, elle venait à lui, la main tendue :

— Bonjour, vous. Puisque vous n'avez pas encore trouvé le temps de me faire une visite, je me suis décidée à accomplir le premier pas. D'ailleurs, je vous le devais. Un convalescent a besoin de se ménager. Vous avez l'air de vous porter à ravir ?

— En effet, fit Georges, et je vous remercie de votre sollicitude.

— Mon mari serait également très heureux de vous féliciter. Lorsqu'il a appris votre accident, il a été bouleversé. Il a toujours eu beaucoup d'affection pour vous.

Elle resta là vingt minutes à peine puis s'envola, non sans avoir rappelé à Georges qu'elle recevait le mercredi. Après son départ, il demeura muet, taciturne. Sa tranquillité semblait l'avoir fui. Pourquoi toutes les blessures ne guérissent-elles pas avec la même rapidité ? Je me suis réjouie trop vite. Georges est revenu avant que le temps n'ait complètement engourdi sa peine.

•

J'ai prié maman de m'accompagner chez Laure, ce premier mercredi qui suit sa visite rue Jouffroy. Nous sommes arrivées les premières, mais Georges n'a pas tardé à se montrer. En nous voyant, il a eu l'air gêné. Mais je me suis efforcée d'être naturelle, si bien











Quelques heureuses réalisations de nos ébénistes et ensembliers canadiens, dans le goût moderne. Le petit meuble d'angle où loger l'appareil de télévision est de la Dominion Electrohome, de Kitchener, et la chambre à coucher est signée Peppler's. Quant au meuble du Québec, il rivalise maintenant avec celui de l'Ontario et il a pris, depuis la fondation de l'Ecole du Meuble de Montréal, une expansion considérable. On trouve des fabriques de toutes sortes, grandes et petites, dans de nombreux centres de la province.



qu'il s'est vite repris. Tient-il donc à ce que je l'approuve et redoute-t-il de moi « qui sais » un jugement peu favorable concernant son énergie morale ?

En tout cas, il est libre de répondre à une invitation de ma soeur. L'essentiel, c'est qu'il ne souffre pas trop de la voir mariée à un autre.

Tous deux ont eu un aparté assez prolongé. Elle semblait lui expliquer des tas de choses et son joli visage révélait une joie intense. Peut-être, afin de tranquilliser son coeur inquiet, lui a-t-il demandé si elle était heureuse ? Orgueilleusement, elle a dû lui faire de sa vie un tableau merveilleux.

Je ne m'étais pas trompée.

— Laure semble comblée ! me confia Georges un peu plus tard. Elle possède vraiment tout ce qu'une femme peut rêver. Pourtant...

— Pourtant ? répétai-je, le coeur battant, car ce simple mot m'ouvrait un horizon couleur de cendre.

— Sous son entrain, j'ai cru deviner quelque tristesse. Savez-vous si Levallier s'est bien efforcé de la comprendre ?

— Se serait-elle plainte de lui près de vous ?

— Non, mais il y a longtemps que je le connais. Ce n'est pas un garçon précisément tendre. Il est capable de sacrifier beaucoup de choses à son ambition.

— Laure ne l'a-t-elle pas choisi ? répliquai-je, fronçant le sourcil. Et n'est-ce pas aussi son ambition personnelle qui l'a poussée à faire ce mariage ?

Jamais encore je n'avais formulé cette pensée ; mais ces mots m'étaient venus aux lèvres sans que j'y prisse garde. Georges me contempla un instant, stupéfait de cette révolte, la première que j'eusse jamais laissée éclater.

— Vous avez raison, murmura-t-il enfin. Elle a agi en toute connaissance de cause. En même temps que l'amour, elle a cru gagner une place enviée dans le monde. C'était beaucoup demander.

— N'a-t-elle pas les deux ?

— En toute sincérité, je ne le crois pas.

— Alors, tant pis pour elle !

J'étais hors de moi. Sous l'indifférence dont il voulait se cuirasser, je devinais de la pitié. Avec cette perspicacité commune à tous ceux qui aiment, il avait tiré des propos en apparence insignifiants de Laure la vérité sur son cas. A présent, il savait comme moi qu'elle avait été déçue, que le beau rêve doré qu'elle avait fait avait révélé des imperfections, des lacunes qu'elle ne pourrait jamais combler. Et il s'intéressait à elle, cherchait les raisons qu'elle avait de se plaindre !

Oubliait-il donc combien elle l'avait fait souffrir ? N'était-il donc pas capable de se défendre contre l'amour insensé qui avait brisé son coeur, l'avait poussé à l'exil ?

J'ai pleuré longtemps, enfermée dans ma chambre. Tant qu'il l'aimera, je ne pourrai rien espérer de l'avenir !

•

Ils se sont revus à plusieurs reprises, tantôt chez elle, tantôt chez nous et même chez marraine où Laure s'est rendue sous divers prétextes. Elle semble prise d'un regain d'affection pour lui. Cherche-t-elle à lui faire oublier sa déception amoureuse en devenant pour lui une amie sincère ou s'amuse-t-elle à trouver dans ses actes, dans ses paroles, la preuve qu'il se souvient de son ancien amour ?

Elle a volontairement accentué son attitude de belle délaissée. Nulle ne sait mieux qu'elle s'arrêter au milieu d'une phrase, comme si une pensée mélancolique venait soudain l'assaillir, ni songer, le regard perdu au loin, à des choses qu'un mot dit en temps voulu laisse deviner.

Je commence à comprendre Laure. Elle n'est pas méchante, mais a besoin qu'on l'admire. Elle aime les hommages et ne peut s'en passer. Sachant ce que valent ceux de Georges, elle les provoque sans calcul, parce que, pense-t-elle sans doute, ils lui sont dus.

Que conclut-il de tout cela ? Quelles sont ses réactions secrètes ? S'il l'aime toujours, a-t-il compris que, désormais, aucune solution ne peut intervenir pour régler l'avenir ?

Dimanche dernier, nous étions allés faire un tour de promenade au Parc Monceau, si proche de notre demeure. Devançant maman et marraine, Georges et moi échangions de menus propos. Il me dit brusquement, comme nous atteignions l'angle d'un massif :

— N'avez-vous pas l'impression que Laure regrette de s'être mariée ?

Je cachai mon ennui sous un sourire de commande :

— Non, dis-je vaguement. Je la crois fort satisfaite.

— En tout cas, Levallier ne la gâte pas de sa présence.

— Qui vous a dit qu'elle ne préfère pas qu'il en soit ainsi ?

— Tout de même, je crois que la solitude lui pèse. Depuis quelque temps, elle semble vouloir se rapprocher de vous, de ma mère...

— Ce ne sont pourtant pas les amis qui lui manquent. Vous avez dû vous en apercevoir lors de ses dernières réceptions !

Mon ton lui révéla-t-il que ce genre de conversation lui déplaisait ? Quoi qu'il en soit, il murmura :

— J'aurais préféré la voir plus simplement heureuse ; mais nul ne peut modifier la situation en laquelle elle s'est jetée.

— Ah ! Georges, m'exclamai-je, je m'étonne que vous puissiez réfléchir si calmement sur son cas. Même si elle s'est trompée, vous, vous ne devez pas la plaindre.

J'appuyai sur le pronom, comme si j'avais craint qu'il ne comprît pas le fond de ma pensée. Mais il l'avait parfaitement saisi et baissa la tête ainsi qu'un coupable. Il eut ensuite un léger haussement d'épaules, puis resta silencieux. Je me gardai bien de troubler sa rêverie. S'il méditait sur mes paroles, il ne pouvait en résulter qu'un bien pour lui. Son orgueil d'homme n'avait-il donc pas encore trouvé la force de se révolter contre les manoeuvres perfides d'une femme ?

Je n'oublie point que cette femme est ma soeur, mais je ne puis oublier non plus que celui qu'elle fit souffrir se nomme Georges Hébert et qu'il est l'être auquel j'ai voué secrètement ma vie !

•

Hier soir, nous étions invitées à dîner chez Laure. Georges et sa mère avaient été également priés. M. et Mme Levallier se trouvaient là, ainsi que deux ou trois couples amis et Jean Berliz. En tout une quinzaine de personnes.

La table d'acajou verni recouverte d'une glace étincelait de cristaux. Chaque convive avait devant lui un napperon de dentelle sur lequel était disposé son couvert. Des guirlandes d'oeillets pourpres dessinaient leurs arabesques parfumées autour des coupes où les plus beaux fruits s'entassaient en pyramides. Au centre de la table, des roses splendides s'épanouissaient dans une corbeille d'osier argenté.

— Ces fleurs viennent de chez L..., murmura Laure, nommant un fleuriste en vogue.

En même temps, son regard cherchait celui de Georges, assis presque en face d'elle. Evidemment, c'était lui qui avait fait envoyer ces roses. Mon coeur se serra et je dis assez haut pour être entendue de lui :

— C'est une véritable folie...

Le dîner se déroula dans une atmosphère de gaîté, mais les convives étaient par trop disparates pour que le ton devînt plus intime. J'avais heureusement à ma droite mon ami Jean et nous pûmes nous isoler dans une conversation moins banale.

Maman semblait avoir oublié son éternelle lassitude pour s'extasier sur la façon dont Laure remplissait son rôle de maîtresse de maison. Marraine mangeait du bout des dents, me donnant l'impression qu'elle eût voulu être ailleurs.

Georges, lui, s'absorbait en ses méditations. Ses regards avaient retrouvé leur expression de jadis, lorsqu'il admirait ma soeur en concevant l'espoir fou qu'elle l'aimerait peut-être un jour. A quel abîme courait-il donc ? Je me le demandais avec angoisse.

Nous passâmes au salon où le café était servi. Un instant encore, la conversation fut générale, puis des groupes se formèrent au hasard des sympathies. Jean me quitta pour rejoindre marraine et je m'approchai de Georges qui, accoudé à la cheminée, venait d'allumer une cigarette.

— Triste ? demandai-je.

Je ne sais quel démon me poussait à sortir de mon habituelle réserve ; et le signe de dénégation qu'il me fit n'eut pour résultat que d'accroître ma hardiesse.

— Regretteriez-vous d'être venu ? Pourtant, cette fois, vous avez pu constater que Laure a réussi parfaitement sa vie. Elle a toujours aimé passionnément le luxe. Or, elle en est entourée, saturée...

— Peut-être, fit-il rêveusement. Mais ce n'est pas le bonheur !

— Je comprends que vous le conceviez différemment, mais pour elle, je vous assure que tout est merveilleux. Sa robe lui va à ravir, ses invités l'admirent à l'envie... Que peut-elle demander de plus ?

— Insinueriez-vous que Laure ne s'attache qu'aux choses purement matérielles ?

— Non, mais elles jouent un grand rôle dans son existence. D'ailleurs, elle n'est pas moins favorisée pour le reste. Regardez son mari. N'a-t-il pas le visage d'un homme orgueilleux de sa femme et sûr d'être envié ?

— La vanité n'est pas l'amour. Et il est dommage que Laure ne lui inspire que cela.

— Mais il l'aime. Allons, Georges, calmez vos inquiétudes. Le passé n'a plus d'intérêt. Seul, le présent compte et je vous atteste que celui de ma soeur comble tous ses voeux.

Je me tus brusquement, car, se faufilant entre les groupes, elle s'avançait vers nous.

— Mon cher Georges, ma petite Yane, fit-elle vivement en nous tendant les mains, enfin, je puis vous avoir un peu à moi. Je suis rompue... Excusez-moi de vous avoir si longtemps délaissés !

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et nous attira de chaque côté d'elle :

— Oh ! j'ai hâte que cette soirée finisse... Où sont nos tranquilles réunions de la rue Jouffroy ? Et maintenant, Georges, que je vous remercie... Cette corbeille est une pure merveille. Pourtant, je dois vous faire un aveu. Je lui préfère les petits bouquets que vous m'apportiez l'an dernier, à Fontainebleau, tandis que je me remettais de ma chute. Vous rappelez-vous Fanfaron et nos promenades en forêt ? Vous ne pouvez savoir combien je regrette ce moment de mon existence. Un an à peine s'est écoulé depuis cette époque... Mais que de changements !

Elle continuait, battant le rappel de ses souvenirs et Georges l'écoutait, tout attendri.

Voilà donc quels étaient les sujets de leurs entretiens et pourquoi il ne pouvait se détacher d'elle ! Elle l'avait repris par ces procédés sentimentaux, ces souvenirs communs. Elle y joignait de mélancoliques regrets et laissait croire que sa vie actuelle ne répondait pas à ses désirs. A l'entendre, elle n'avait pas désiré tout ce qui était... Elle y avait été poussée par les circonstances, par un enchaînement de faits qui l'avait entraînée, elle, jeune fille ignorante de la vie, vers des destinées non souhaitées !

Stupéfaite, et presque indignée, je l'écoutais exprimer en touches légères ses déceptions de femme mariée.

— Mais voilà, j'ai compris trop tard ! achevait-elle avec un soupir. Si l'on m'avait un peu conseillée...

Je soupçonnais que, prise par son jeu, elle avait oublié ma présence. Je la vis en effet tressaillir lorsque ma voix, toute changée, lui parvint :

— Permets... C'est que tu n'as demandé de conseils à personne. Je doute fort qu'à l'époque de ton mariage, tu les eusses acceptés... Je me souviens très bien de la façon dont un soir, tu nous fis part de ta décision. Elle était nettement arrêtée et il n'y avait plus rien à ajouter !

— Oh ! toi, tu ne m'as jamais comprise, répliqua-t-elle, sèchement. N'empêche que, si c'était à refaire, j'orienterais ma vie tout autrement.

Elle allait poursuivre, mais Jacques arrivait. Certains de leurs invités désiraient se retirer et il venait la chercher pour les adieux.

— A bientôt, n'est-ce pas ? fit-elle en s'adressant à moi, mais plus particulièrement à Georges.

Durant un instant, lui et moi restâmes silencieux, puis je déclarai :

— Je vais vous dire bonsoir... Je me sens très lasse.

Ma main se tendait vers lui. Il la retint un moment dans la sienne, tandis que son regard s'appuyait sur le mien. Puis il déclara — mais j'étais sûre que cette phrase n'était pas celle qu'il aurait voulu dire :

— Je pars aussi, Yane. Demain matin, je dois me lever de bonne heure pour aller au Val-de-Grâce me faire examiner.

— Mettons-nous donc à la recherche de nos mères, répliquai-je tranquillement.

Peut-être éprouvait-il quelque honte d'avoir été devant moi victime de ce chantage sentimental. En tout cas, il n'en laissait rien paraître et ce n'était guère dans mes intentions de l'accabler.

•

Ce soir, je lisais dans ma chambre lorsque marraine est arrivée. Tout de suite, je compris qu'un événement inattendu était survenu. Elle était animée, presque nerveuse. Elle parlait sans laisser à maman le temps de placer un mot.

— Ah ! ma chère Hélène, si vous saviez ce qui nous arrive ! Enfin !... Que je suis heureuse !... Il y a si longtemps que j'attendais cela ! Ah ! te voilà, ma chère petite Yane ! Viens m'embrasser et assieds-toi là, tout près de moi... Et ne montre pas un visage aussi inquiet ! C'est une bonne nouvelle que je viens t'apprendre. Oui, oui, à toi personnellement...

Maman et moi restions bouche bée. De ma vie, je n'avais vu marraine dans un tel état de surexcitation. Elle s'interrompit une seconde, puis, se tournant vers maman, elle articula en affectant une extraordinaire dignité :

— Ma chère Hélène, j'ai l'honneur de vous demander pour Georges la main de votre fille Marianne.

Ces paroles tombèrent dans un silence absolu. Stupéfaite, maman ne parvenait pas à répondre. Quant à moi, c'était bien pis : je n'avais réellement pas compris.

— Eh bien ! c'est tout ce que vous trouvez à dire ? Moi qui pensais vous causer quelque joie ; aurais-je été trop brutale ou bien ne seriez-vous pas disposée, ma chère amie, à accueillir mon fils comme gendre ?

Ainsi, j'avais bien entendu : Georges faisait demander ma main ! J'en restais frappée de stupeur. Mais maman, se remettant de son émoi, répondait avec un sourire :

— Détrompez-vous, Marianne, cette union réalisera un de mes voeux les plus chers.

— Ah ! vous m'avez fait peur ! soupira marraine qui, se tournant vers moi, questionna : Eh bien ! chérie, qu'en dis-tu ?

J'aurais dû sauter à son cou, la remercier d'avoir si bien aidée ma cause, je devinais en cet instant tout ce qu'elle taisait. J'aurais dû éclater en sanglots et crier de bonheur ! Mais je ne fis rien de tout cela. La pensée que Georges ne m'aimait pas vraiment serrait mon coeur comme dans un étau.

Pourquoi, cependant, avait-il envoyé marraine faire cette demande inattendue ? Avait-il eu pitié de moi ? Cette raison ne me satisfaisait pas, car il devait ignorer combien je l'aimais. De toutes façons, je ne pouvais accepter sans connaître les sentiments qui le poussaient :

— Chère marraine, murmurai-je sans oser la regarder, car je savais quelle déception j'allais lui causer, ne m'en veuillez pas de ce que je vais vous dire... mais je voudrais réfléchir, sonder mon coeur. Si Georges tient à son idée, il patientera sans doute quelques jours :

— Autant que tu le voudras, ma chère enfant, répliqua-t-elle, surprise. Mais je voudrais bien savoir quelle absurde pensée t'empêche de me répondre immédiatement. Enfin, je ne puis te blâmer.

Et elle ajouta à mon oreille, car elle se penchait pour m'embrasser :

— Georges a attendu assez longtemps pour se déclarer. Tu peux bien, à ton tour, le faire languir un peu... Dès que tu auras pris une décision, fais-la moi savoir. Ah ! j'oubliais de te dire : si tu acceptes, Georges enverra sa démission et cherchera une situation à Paris. Ainsi, nous ne serions plus séparés et je gage que cela ferait le bonheur de tout le monde.

Après son départ, maman épilogua longtemps sur la demande de Georges. Celle-ci l'avait étonnée, attendu, me dit-elle, qu'un bon moment, elle avait cru que c'était de Laure que Georges était amoureux. Elle m'exposa longuement tous les avantages que comporterait cette union et se laissa même aller à faire des projets concernant notre future installation. Si je partais habiter ailleurs, cet appartement serait bien trop grand pour elle et puis, elle serait seule. Dans ces conditions, pourquoi ne demeurerions-nous pas chez elle ? Il y avait de la place pour un jeune ménage et pour une vieille femme peu encombrante.

— Enfin, vous réfléchirez, conclut-elle, comme si mon mariage était déjà une chose accomplie.

Pour moi, j'étais éperdue, bouleversée. Une sorte d'ivresse s'était emparée de mon être. Je ne savais même plus si j'existais et si je n'avais pas rêvé toutes ces folies.

•

J'ai réfléchi une grande partie de la nuit. Pourquoi veut-il m'épouser ? Mon trouble, mon émoi sont à leur comble et pourtant, je suis lucide. J'analyse, je déduis, j'essaie de comprendre ce coeur mystérieux qui refuse de s'ouvrir.

Voici à quelle conclusion je suis arrivée : cette demande en mariage est un appel au secours. Il cherche un appui, une aide, sans doute sans se l'avouer à lui-même. Oui, il veut se délivrer de Laure, se sauver d'elle comme d'un danger. Seul, il n'est pas sûr de lui. Lié à moi par le mariage, il espère que sa dignité d'homme, sinon la présence d'une femme près de lui, le retiendra sur la pente où il se sent glisser. Il est semblable à un homme qui, précipité au fond d'un abîme, tend les bras vers la liane à laquelle il pourra s'accrocher et qui, peut-être, le sauvera malgré sa fragilité.

Il sait qu'en m'épousant, il détruira l'entente tacite existant entre Laure et lui et qu'il n'aura plus alors à redouter ses manèges de coquetterie, car elle lui gardera rancune.

En face de son amour, il est lâche, mais, de bonne foi, cherche à y échapper.

Sa fuite n'avait pas d'autre but. Loin de ma soeur, il s'est repris, a pu réfléchir. En revenant, il se croyait libéré. Il avait compté sans le sourire, la voix, les regards de Laure. Le jour où il l'a revue, toute l'ancienne tendresse lui est remontée au coeur et il n'a pas eu le courage de la chasser.

Je serai le second moyen dont il usera pour échapper à cette emprise, moyen moral duquel il attend plus que du premier.

Je sais qu'il a pour moi une solide et profonde affection, de l'estime aussi puisqu'en somme, je fus sa confidente. De son côté, il est sûr de mon amitié. Près de qui pourrait-il bien se réfugier, si ce n'est près de moi qui le comprends si bien ?

Oui, il a dû raisonner ainsi. La question que je me pose détruit, hélas, tout ce beau plan : que pourra mon humble tendresse en face de celle, impérieuse et tenace, qu'il porte en lui ? Sans doute ne s'est-il pas interrogé sur ce point ?

Moi qui rêvais de faire un mariage d'amour, que me voilà loin de mes désirs ! Au lieu d'une épouse aimante et aimée, c'est une amie que Georges



DEMANGEAISON ARRÊTÉE EN UN CLIN D'OEIL OU ARGENT REMIS

Dès la première application, la **Prescription D.D.D.**—liquide adoucissant et rafraîchissant—soulage les démangeaisons aigues causées par l'eczéma, l'irritation du cuir chevelu, les éruptions et autres genres de démangeaison. Non graisseuse et ne tache pas. Flacon d'essai, 39¢, doit satisfaire, ou l'argent sera remis. Demandez la **Prescription D.D.D.** à votre pharmacien.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 **1250, rue Villeray, Montréal**

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Avant de prendre un laxatif lisez ceci!

Ex-Lax est très efficace—mais son action est douce. Il agit sans affaiblir et sans créer de malaise. Après l'avoir employé, vous ne serez aucunement incommodé.

— il n'est pas trop fort!

Ex-Lax peut être pris en toute confiance. Il goûte le chocolat fin et produit invariablement l'effet désiré.

— il n'est pas trop doux!

Ex-Lax ignore les extrêmes. Il agit sans violence—mais avec efficacité. En d'autres mots, Ex-Lax tient

— le juste milieu!

EX-LAX

Le laxatif chocolaté

Seulement 15¢ et 35¢

veut acquérir. S'est-il seulement demandé ce que je pense ?

Mon bonheur n'est-il pas dans cette union : je dirai à marraine que je ne me sens pas mûre pour le mariage... je lui expliquerai...

Mais à quoi bon poursuivre ? Déjà, je me refuse à écouter plus longtemps la voix de ma raison... Déjà, mon coeur s'affole à la pensée qu'en refusant, je perdrai définitivement celui que j'aime. Mon amour parle plus haut... J'accepte toutes les humiliations, toutes les peines. Georges ne m'aime pas, mais moi, je l'adore. En dépit de tout, je serai sa femme. Il ne me quittera plus et c'est déjà quelque chose.

Oui, j'accepte le rôle qu'il m'impose. Je ne serai pas la seule à me contenter de vivre sans jamais réaliser mon rêve !

•

Ce matin, il était plus de onze heures quand maman m'a rejointe dans le bureau-bibliothèque qui fut la pièce de prédilection de mon père. J'étais en train de faire le compte de nos dépenses, besogne dont je me suis toujours occupée.

Elle avait dû penser beaucoup à mon mariage. Sa première question fut pour me demander ce que j'avais résolu.

— J'accepte. Si tu veux, après déjeuner, nous irons chez marraine.

— Entendu. Ah ! je suis bien contente !

Elle allait poursuivre lorsque Laure arriva, nous apportant une invitation pour une présentation de film à laquelle elle ne pouvait se rendre. Celle-ci devant avoir lieu à trois heures, elle s'était précipitée rue Jouffroy pour nous remettre le carton.

— Tu es très gentille et nous te remercions ! déclara maman avec un entrain inaccoutumé. Et maintenant que je t'annonce une grande nouvelle : Georges a fait demander la main de Yane.

Le sol manquant devant ses pas ne lui eût pas causé une surprise plus vive. Ses yeux s'ouvrirent tout grands et elle me regarda comme si elle ne m'avait jamais vue.

— Non ? s'exclama-t-elle. Et qu'as-tu répondu ?

— Que je voulais réfléchir.

— Tu as eu parfaitement raison.

— Mais j'ai pris la décision d'accepter, achevai-je.

Laure frémit imperceptiblement et sa bouche se pinça. Le mécontentement qu'elle s'efforçait de dissimuler pointait malgré elle.

— Je ne veux nullement t'influencer, ma petite Yane, dit-elle vivement, et Dieu m'est témoin que mon seul désir est de te voir heureuse. Mais... as-tu vraiment examiné la situation ?

— Je sais à quoi je m'engage ! dis-je posément. Mais mon coeur bondissait dans ma poitrine et ma gorge se serrait.

— Vois-tu, reprenait-elle, tu es jeune, très jeune... Tu ne connais rien de la vie. Comme je suis un peu plus expérimentée que toi, je voudrais te présenter quelques objections.

— Va, je t'écoute.

— Georges est, je crois, un excellent garçon, loyal, intelligent, sérieux. Mais je le trouve, comment dirai-je, un peu dur, un peu autoritaire... Je sais bien que ces défauts ne vont pas mal à un jeune homme qui se destine à faire sa carrière dans l'armée, mais je crains qu'il ne se montre pas plus tendre envers une femme. De plus, son caractère me semble s'être assombri depuis quelque temps. Il est renfermé, taciturne. Il me fait l'effet d'être vieux avant l'âge.

— Tu m'as assez reproché mes idées arriérées. Si Georges les partage, nous serons donc parfaitement ensemble.

J'avais lancé ces phrases avec une violence dont, sur le moment, je ne me rendis pas compte. Vexée, stupéfaite, Laure hocha la tête et répliqua sèchement :

— Si vous êtes d'accord, je n'ai plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

— Je te remercie. Nous serons certainement très heureux.

— Eh bien, Yane ? fit maman qui ne comprenait rien à cet échange d'amabilités glacées.

— Que veux-tu ? répliquai-je en m'efforçant de sourire, je défends mon... fiancé.

— Je vois qu'il trouvera près de toi un sérieux appui, dit Laure.

— Je ferai mon possible pour qu'il en soit ainsi. Je ne connais pas les hommes, certes, mais j'ai souvent entendu dire qu'ils n'étaient que de grands enfants, en dépit des apparences. J'espère exercer sur lui une influence salutaire.

— Bon, bon, j'ai eu tort de l'attaquer. Crois bien que la chose ne m'arrivera plus !

Laure se leva sans attendre une nouvelle parade de ma part. Ses adieux furent brefs et sans chaleur. A peine avait-elle disparu que Jean Berliz se présentait, une gerbe d'oeillets dans les bras, et brusquement, je me souvins que nous l'avions invité à déjeuner pour ce jour-là.

Fort heureusement, notre vieille bonne, prévenue depuis vingt-quatre heures, avait fait le nécessaire et je l'entendais mettre le couvert.

Son extrême sensibilité avait déjà permis à Jean de deviner que l'atmosphère de notre maison n'était pas tout à fait la même que lors de sa dernière visite. Il s'en étonna à haute voix, s'informant si quelque chose de fâcheux ne nous était point survenu.

— Au contraire, mon cher Jean ! s'exclama maman. Et sans désemparer, elle lui apprit mes fiançailles, ajoutant que je venais de me quereller avec ma soeur à ce sujet.

— Il ne fera pas bon venir attaquer Georges devant Yane, conclut-elle en riant. Si vous l'aviez vue... une vraie petite tigresse.

Il me regarda longuement et son sourire fut plus affectueux que jamais.

— Marianne a tout à fait raison, murmura-t-il. Hébert est le meilleur garçon qui soit au monde. Je suis heureux qu'il ait choisi une femme digne de lui et si bien faite pour le comprendre.

— N'est-ce pas, Jean, que nous pouvons être heureux ?

J'avais formulé cette question comme malgré moi. Je sentais que, s'il n'avait pas tout deviné de mon chagrin, celui-ci ne lui était pas tout à fait étranger. Sans doute avait-je, au cours de nos longues conversations, laissé percer un bout de ma peine et trahi l'amour que je voulais si bien cacher.

— J'en suis convaincu, Yane, répondit-il avec une force qui me fit du bien. Et vous le méritez tellement, tous les deux !

Ces paroles imprégnées d'une chaude affection, effacèrent instantanément les sentiments de révolte que j'avais éprouvés en face de Laure. Je me sentis plus rassurée et l'avenir m'apparut moins sombre.

Je déjeunai gaiement et de fort bon appétit. Une heureuse fiancée ! Voilà ce que je paraissais être. Au fond, je l'étais réellement, car, pour un moment, j'avais oublié les véritables raisons de mon mariage.

Je devrais m'en souvenir assez tôt ! Il ne m'était point interdit de croire, pendant une heure, que mon rêve était devenu la plus belle, la plus radieuse des réalités !

•

Mon consentement n'a pas eu l'air de surprendre Georges. Me tendant les mains, il a murmuré :

— Je vous remercie, Yane, je n'en attendais pas moins de votre coeur.

Puis, tandis que maman rentrait chez elle, que mon fiancé courait à un rendez-vous pris depuis quelques jours avec des camarades, nous sommes allées, marraine et moi, à ce cinéma des Champs-Elysées où l'on projetait le nouveau film. Tout s'était arrangé le plus naturellement du monde et personne n'avait, pour autant, renoncé à ses petites affaires. Pourtant, deux existences venaient de s'engager. Deux vies s'étaient liées pour toujours.

•

Le repas de nos fiançailles a eu lieu chez marraine.

Laure et son mari y assistaient, ainsi que Jean. Après le dîner, le salon nous accueillit dans son intimité douillette.

Je n'avais guère été brillante au cours de la soirée. Mal à l'aise dans mon nouveau rôle, je devais avoir l'air plus « chrysalide » que jamais. Je portais une robe neuve en laquelle je me sentais gauche. Et puis, j'avais froid entre les épaules. J'aurais aimé le contact d'une fourrure douce, chaude et légère. Le coiffeur avait bouclé mes cheveux ainsi que ceux d'une petite fille qui va aux prix. Une mèche s'obstinait à tourner dans l'autre sens et me frôlait la nuque. En essayant de l'arranger, j'avais failli éborgner mon beau-frère dont l'air ennuyé m'agaçait. Enfin, rien n'allait !

Ce qui mit le comble à mon désarroi, ce fut de voir Laure se diriger vers le divan où Georges venait de prendre place. Les autres, installés dans des fauteuils, formaient un petit cercle. Ma soeur et mon fiancé allaient donc se trouver un moment à l'écart des autres.

Elle souriait de ce sourire un peu ambigu qui est le sien lorsqu'elle médite quelque chose. Georges avait l'air indifférent, mais, sachant trop bien ce qui se passe en lui lorsque Laure semble s'intéresser à lui, je ne pouvais trop m'y fier.

Brusquement, je fus assaillie par le désir d'entendre ce qu'ils allaient se dire. Oui, ce fut subit, impérieux. Avant d'avoir pu envisager les conséquences de l'acte que j'allais commettre, ma décision était prise.

Depuis le temps que je viens chez marraine, je connais parfaitement la disposition des lieux. Mon esprit, travaillant avec rapidité, avait déjà compris l'excellence des points stratégiques. Une tenture de soie brochée courait le long du mur, sur lequel s'accote le divan. Mais je savais que cette tenture dissimulait une porte condamnée qui s'ouvrait jadis sur la galerie. Si je pouvais aller me placer contre le mince battant, j'entendrais certainement la conversation des deux causeurs.

Me levant sans bruit, je quittai le salon comme pour retourner dans la salle à manger. Seule, marraine m'aperçut mais, très occupée à bavarder, elle eut le bon esprit de ne pas me demander ce que je désirais. Je passai rapidement dans la galerie et, tournant à droite, je vins, le coeur battant, m'arrêter contre la porte interdite.

Je me trouvais dans une obscurité relative. Si la bonne passait, elle ne prendrait sans doute pas garde à moi. Au reste, je me sentais prête à trouver un prétexte pour justifier ma présence en cet endroit. Je jouais le tout pour le tout.

Je prêtai l'oreille. Le silence régnait encore entre elle et lui. Laure devait considérer Georges en souriant, comme pour le préparer à accepter ce qu'elle avait à lui dire. Enfin, sa voix s'éleva, cette voix musicale dont j'avais si souvent admiré la fraîcheur, la netteté d'expression :

— Eh bien, vous êtes content, Georges ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ? répliqua-t-il. Je suppose que vous l'avez été aussi, le jour de vos fiançailles.

Elle ne jugea pas à propos de le renseigner sur ce sujet.

— Ah ! murmura-t-elle avec un soupir, je ne pensais jamais que les choses tourneraient ainsi. Vous ! Epouser Marianne !

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

— Personne, non, personne, ne pouvait s'y attendre... Car, enfin, vous ne l'aimez pas !

— Qu'en savez-vous ?

— Georges, à quoi bon jouer au plus fin avec moi ? Je sais pertinemment que vous ne pouvez l'aimer.

— J'ai pu changer.

— Une semblable volte-face n'est pas votre fait. La chose vous ressemble si peu que je ne puis l'admettre. Non, si vous vous êtes décidé à conclure ce mariage, c'est uniquement par dépit. Allez, je lis très bien dans votre jeu.

— N'ai-je pas le droit d'agir comme bon me semble ?

— Bien sûr ? Mais puis-je vous donner mon avis ?

— Si vous y tenez...

— Eh bien, ce que vous faites là n'est ni honnête ni loyal. C'est indigne de vous. En somme, vous abusez de la naïveté de Marianne pour masquer à tous les regards une déception que vous avez ressentie. Oui, vous spéculez sur son ignorance pour montrer que vous n'êtes pas embarrassé pour diriger votre vie.

— Même si cela était, déclara la voix étranglée de Georges, ce n'est pas vous qui pourriez me le reprocher. C'est vous qui m'avez conduit vers cette solution...

— Qui n'en est pas une...

— En tout cas, je puis vous déclarer que j'agis franchement avec Yane. J'ai pour elle beaucoup d'amitié, d'estime et de respect. C'est une vraie femme, simple et droite, dont la douceur de caractère, l'intelligence et la bonté m'aideront à redevenir moi-même.

— Mais vous ne l'aimez pas ! répéta Laure, insistant froidement sur ce point douloureux.

Georges eut une courte hésitation, puis répondit :

— Je ressens pour elle une véritable tendresse. Elle l'a bien compris puisqu'elle a accepté d'être ma femme.

— Cela prouve qu'elle saura se contenter de peu, ricana ma soeur. Heureusement pour vous, c'est une jeune fille à l'ancienne mode et, telle nos aïeules, elle vivra dans l'admiration aveugle de son mari. Plus tard, si elle a des enfants, elle se consacrera à leur éducation, leur apprendra le respect qu'ils doivent à leur père, son cher époux. Je la vois très bien en mère Cigogne. Elle est petite bourgeoise dans le sang. Sa devise doit être : « Servir ».

— Ce n'est déjà pas si mal, fit Georges pensif.

Il y eut un dernier silence. Laure devait préparer sa dernière flèche :

— Mais, dites-moi, Georges, je vous croyais assez difficile sur le physique féminin... Vous auriez tout de même pu choisir une femme moins... laide !

Et elle éclatait d'un rire aigu qui me fit mal aux nerfs.

Cette fois, il parut se fâcher :

— Seriez-vous méchante ? Marianne n'est pas laide et vous le savez bien.

— Mettons qu'elle n'est pas repoussante...

— Je la trouve infiniment plaisante, avec un charme sûr et discret qui n'appartient qu'à elle, coupa-t-il, visiblement agacé. Elle fera une femme délicieuse et, si j'ai sollicité sa main, c'est que je l'ai jugée ainsi.

— En tout cas, vous y avez mis le temps. Donc, mon cher, vous serez mon beau-frère et cela demeurera pour moi la plus grande surprise de ma vie. Mais excusez-moi, je crois que maman a besoin de moi... Pourtant, encore un mot : je souhaite que notre nouvelle parenté ne fasse que resserrer les liens d'amitié qui nous unissent. Eprouvez-vous le même désir ?

Sa voix redevenait douce, câline. La conclusion à laquelle elle était arrivée semblait maintenant être le seul but de ses remarques inopportunes. Si elle avait parlé ainsi, c'est qu'elle était pour Georges une amie sincère, uniquement préoccupée de son bonheur !

Je compris mieux que jamais le pouvoir qu'elle avait conservé sur lui en l'entendant répondre :

— Certainement, Laure. L'affection que je vous porte n'a rien à voir avec mon mariage.

Adresse ou inconscience ? Que révélait cette phrase ? Peut-être les deux. C'est que Georges ne me semblait pas lui-même... Je n'éprouvais nulle colère à son endroit mais seulement une pitié immense qui, mêlée à mon amour, me le rendait plus cher.

Comprenant que Laure l'avait quitté, je m'éloignai et gagnai la chambre de marraine. M'accoudant à la cheminée, je me contemplai longuement dans la haute glace qui la surmonte. Je vis un visage pâle, à l'ovale allongé, des yeux noirs brouillés de larmes, une bouche marquée d'un pli douloureux. Laure avait raison, je n'étais pas jolie !

Pourtant, Georges m'avait défendue. Il avait tout de même eu ce courage d'affirmer que, physiquement, je lui plaisais. Au milieu de mon désarroi, cette pensée me fit sourire et amena à mon front une rougeur qui, peu à peu, gagna mes joues. Je me regardai encore, étonnée par la transformation qu'avaient subie mes traits.

Sourire ! C'était donc là le secret qui rend les femmes plus jolies, plus attirantes... Je résolus d'en user plus souvent et, apaisée, je revins au salon.

Maintenant, Georges était assis près de maman et Laure bavardait avec Jean. Marraine et Jacques Levallier échangeaient des lieux communs.

— Où étais-tu donc, petite ? me demanda-t-elle en m'apercevant.

— J'étais allée me reposer chez vous... J'avais besoin d'un peu de solitude.

Georges s'approcha, plein de sollicitude :

— Seriez-vous fatiguée, Yane ?

— Ne vous inquiétez pas, c'est passé.

Après le départ de nos invités, maman parla de se retirer et Georges proposa de nous reconduire. Marraine acquiesça et prit le bras de maman, évidemment pour nous laisser seuls, mon fiancé et moi. Soudain, sa main s'appuya sur mon épaule :

— Je dois vous paraître un piètre fiancé, Yane. Pourtant, je vous assure que je suis très heureux.

— Tant mieux, Georges ! fis-je en souriant faiblement.

— Et vous ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je ne voulais pas mentir mais ne pouvais dire quels sentiments exacts je ressentais. A la fin, je trouvai cette phrase qui me parut tout concilier :

— J'accepte avec bonheur ma destinée car tel que vous êtes, Georges, je vous aime bien.

Nous arrivions rue Jouffroy. Il me serra longuement la main et je suivis maman qui avait hâte de regagner son lit.

•

La vie a poursuivi son cours comme si rien d'important ne s'était passé, comme si Georges et moi étions seulement demeurés les amis de jadis. Quand je pense que nous nous marions demain !...

Complètement guéri, mon fiancé a envoyé sa démission et s'est mis en quête d'une situation. Il multiplie les démarches, use des relations de sa mère, cela sans beaucoup de résultat. Mais il ne désespère pas et me conte ses espoirs. Il est entendu que nous partagerons avec maman l'appartement de la rue Jouffroy. Non seulement elle ne restera pas seule mais encore notre début dans la vie s'en trouvera facilité. Georges n'a pas de fortune et ma dot assez mince ne nous permettrait pas de nous installer aussi confortablement : nous disposerons du salon, du bureau-bibliothèque, de la salle à manger, de la chambre que Laure et moi partagions jadis et que flanque une seconde salle de bains que papa avait fait installer pour nous.

Maman m'a permis d'apporter à notre futur logis toutes les améliorations qui pouvaient me sembler désirables. Georges s'est montré satisfait et m'a indiqué les quelques objets personnels qu'il comptait apporter. Naturellement, je leur ai réservé des pièces de choix. Je veux que, dès le premier jour, il se sente chez lui.

Nous sommes allés dîner chez Laure à plusieurs reprises. A nouveau, elle se montre très gentille, mais il me semble qu'elle évite de se trouver seule avec Georges.

Une seule fois, elle a exercé son esprit caustique à mes dépens. Nous parlions de Jean Berliz qui venait de partir pour une quinzaine de jours dans le Jura :

— Figurez-vous, Georges, prononça-t-elle en riant, qu'un moment, je m'étais imaginée que Marianne finirait par l'épouser. C'est qu'ils sont de grands amis, tous les deux...

— Je ne l'ignore pas, murmura mon fiancé. Mais tout le monde sait que, malheureusement, Jean ne peut songer à fonder un foyer.

— Bah ! quand on possède, comme Marianne, l'esprit de sacrifice... coupa Laure en hochant la tête, rien ne semble impossible. Qui nous dit que Jean n'a pas éprouvé une déception en apprenant vos fiançailles ?

— Ne crois rien de pareil, répondis-je gravement. Dès qu'il les connut, il se montra très heureux et je t'assure que les souhaits qu'il formula pour notre bonheur étaient sincères.

— Tant mieux ! Les malades se forgent parfois de telles chimères !

Cette fois, je ne répliquai pas. En effet, qu'aurais-je pu dire, sinon que je partageais complètement cette opinion ? Mais si Jean avait éprouvé une déception, elle n'était pas venue de moi. Au fond, j'en voulais un peu à Laure d'avoir abordé un tel sujet. Georges aurait pu se passer d'entendre ces compliments à rebours !

Maintenant, je ne songe plus qu'à la journée qui approche à grands pas. Demain, c'est au bras de mon mari que je rentrerai ici... Cette pensée me bouleverse, fait fuir tout mon calme. Mais je me demande avec angoisse : où allons-nous, tous deux ?

•

Au bout de quinze jours de mariage, je me retrouve si pareille à moi-même que j'en suis stupéfaite. Je croyais que cette journée bénie marquerait la fin d'une période de mon existence et surtout le commencement d'une autre dont, sans vouloir me l'avouer, j'espérais tant de douceur ! Mais les heures ont passé, semblables à celles que j'ai toujours connues...

Notre vie s'est organisée le plus simplement du monde. Gentiment, affectueusement, nous avons pris nos dispositions pour nous gêner le moins possible.

Georges déjeune et dîne avec moi, travaille dans le bureau de papa et dort dans le lit qui fut celui de Laure. J'ai conservé le mien et ainsi, je puis croire que j'ai seulement rêvé tout ce qui est arrivé. Parfois, lorsque, très tôt, je m'éveille, la pensée que c'est ma soeur qui sommeille là, près de moi, s'impose à mon esprit encore engourdi. J'oublie l'existence d'un Jacques Levallier et songe à Georges comme s'il était encore en Indochine.

Puis, tout à coup, la réalité m'apparaît et j'enfonce mon visage dans mon oreiller pour que mon mari, en ouvrant les yeux, puisse croire que je dors encore.

Il se lève doucement et passe dans la salle de bains. Sa toilette faite, il s'approche de mon lit et, déposant un baiser sur mon front, m'annonce qu'il part à ses affaires.

— Ne vous dérangez pas. Je demanderai une tasse de café à Victorine. Avez-vous bien dormi ?

— Oui. Et vous ?

— Moi aussi. Peut-être rentrerai-je un peu tard, aujourd'hui. Il me faut aller à Juvisy puis à Vanves où j'ai rendez-vous avec des directeurs d'usine.

— Faites pour le mieux. Je vous attendrai.

Il m'accorde un nouveau baiser et sort de la chambre. Après son rapide déjeuner, il quitte l'appartement qui devient silencieux. Je me retrouve seule, comme avant.

De menues besognes m'attendent, toujours les mêmes car, depuis longtemps, maman me laisse maîtresse absolue du logis. Je sais qu'elle ne me rejoindra pas avant midi. Elle apparaît en robe d'intérieur et se plaint d'avoir passé une mauvaise nuit. Elle a des douleurs ou bien mal à la tête et m'annonce qu'il lui tarde de déjeuner pour aller ensuite se reposer. Mais j'ai promis à Georges de l'attendre et elle soupire en regardant la pendule.

Enfin, mon mari revient. Son air soucieux me révèle aussitôt qu'il n'a pas réussi dans ses démarches, et nous prenons place autour de la grande table. Georges se montre prévenant, affectueux, parle avec maman des nouvelles contenues dans les journaux puis, lorsqu'elle a disparu, passe dans la bibliothèque où il se met à lire en fumant une cigarette.

Je m'assieds dans un fauteuil en face de lui. Les préoccupations inscrites sur son visage me désolent. Que pourrais-je faire pour les chasser ?

Enfin, il pose son livre et me sourit :

NOS MOTS CROISÉS

25 JEUX DE CARTES PAR MOIS

De nombreux lecteurs et lectrices nous ont rappelé que nous accordions autrefois de nombreux jeux de cartes aux heureux gagnants de notre concours de mots croisés. Nous avons donc décidé d'en décerner 25 par mois. Envoyez-nous vos solutions d'ici le 15 janvier et si elles sont bonnes, vous gagnerez peut-être un de ces jolis jeux de cartes. Adressez : Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

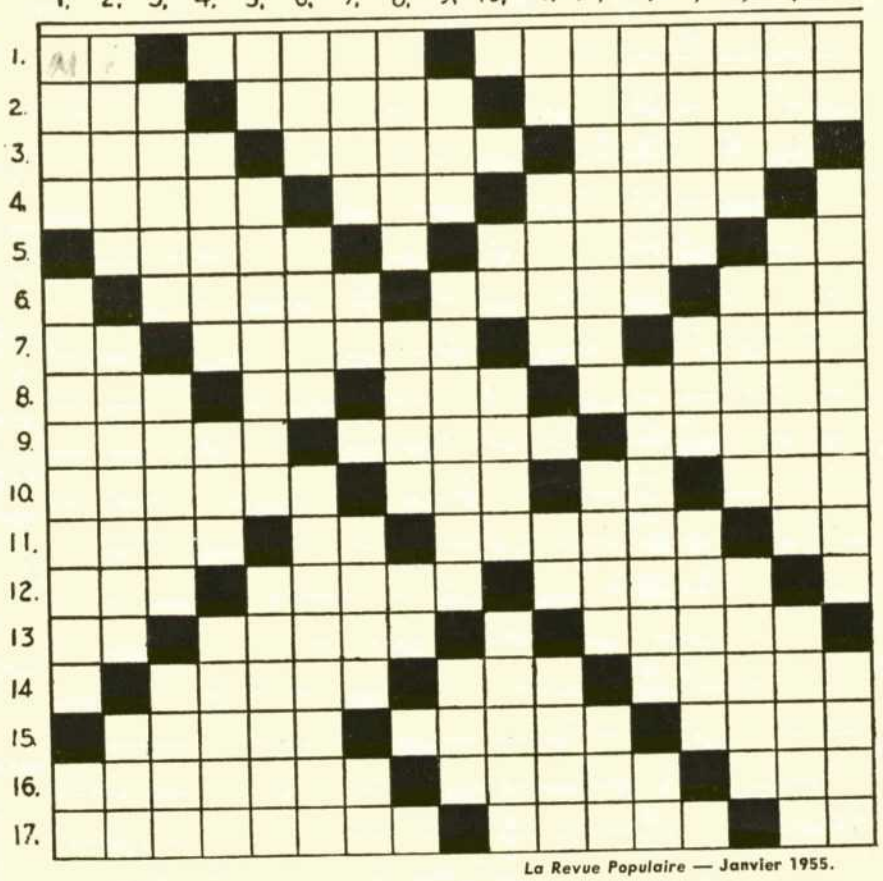
HORIZONTALEMENT

1—Milieu. — Branche de palmier. — Cerisier sauvage.
2—Epoux de Fatime. — Assaisonnement liquide. — Qui n'est pas apparente.
3—Enceinte d'un match de boxe. — Marbrure qui se forme autour d'une plaie. — Grand panier à deux anses.
4—Qui contient de la soude. — Petite enclume portative. — Moment d'arrêt pendant une marche.
5—Dresse les cordelettes sur le dos d'un livre. — Contrée de l'Europe ancienne, correspondant aujourd'hui à la Yougoslavie. — Coup de baguette.
6—Au tennis, coup rabattant violemment la balle. — Instrument d'agriculture. — Signal de détresse radiotélégraphique.
7—Préposition latine. — Ouvrage de fils de laine enlacés. — Pronom. — Ville d'Espagne, prov. de Terragone.
8—Pronom personnel. — Se suivent dans *muet*. — Hideux. (Vx.) — Essentiellement pure.
9—Acier au nickel, que l'on utilise en horlogerie. — Genre d'ombelliféracées cultivées pour les graines aromatiques. — Faire cuire à sec.
10—Faire connaître par un récit. — Art de lancer. — Préposition latine. — Fille de Cadmus et d'Harmonie.
11—Patrie du chimiste J.-B. Dumas. — Conjonction. — Dresser les nerfs. — En les.
12—Article simple. — Lieu de refuge. — Toque ronde des Basques.
13—Du verbe être. — Excroissance dure et pointue des végétaux. — Taillis de un à deux ans.
14—Drap plié placé sous le corps d'un malade. — Qui sont à toi. — Le plus précieux des biens.
15—Action de s'écarter de son chemin. — Terminer. — Qui est à lui.
16—Faire renvoyer par intrigue. — Garni de cils. — Etat physiologique des animaux.
17—Rendre stable. — Archéologue et épigraphiste italien, né à Rome. — Dans la gamme.

VERTICALEMENT

1—Mois. — Propres au matin. — Première conjugaison.
2—Un des noms de Troie. — Qui ont rapport à la voix. — Prénom féminin.
3—Péninsule d'Asie. — Troublés par les fumées du vin. — Berger sicilien aimé de Galatée.
4—Origine de quelque chose. — Commune de l'Ain, arr. de Bourg. — Mammifères ruminants.
5—Carte à jouer. — Ouverture plus ou moins grande d'un orifice. — Première vue d'un objet.
6—Petite étendue d'eau. — Intente en justice. — Ne pas céder au choc d'un autre corps.
7—Qu'un sentiment quelconque empêche de parler. — Interjection. — Espèce de tonneau. — Ile de l'Atlantique.
8—Tableau blanc pour recevoir des images fixes ou animées. — Vin doux qui n'a pas encore fermenté. — Chemin de halage.
9—Ville d'Autriche. — Petit quadrupède du genre martre. — Contraction convulsive des nerfs.
10—Moi. — Réciter. — Avoir à la main.
11—Article espagnol. — Petit affluent de l'Ariège. — Symbole chimique du *rubidium*. — Fosse souterraine où l'on dépose les grains.
12—Recueillis. — En même temps que. — Thymus du veau.
13—République de l'Europe méridionale. — Grandes voies de communication. — En les.
14—Sentier. — *Rivière*, en espagnol. — Nourriture que l'on prend à certaines heures.
15—Que nous apportons en naissant. — Fortement conçu et exprimé. — Garder.
16—Saison. — Habitude irréfléchie. — Balle pour jouer à la paume.
17—Dans la gamme. — Nom vulgaire de la *rose trémière*. — Greffa.

SOLUTION ET GAGNANTS DE DECEMBRE EN PAGE 44.



La Revue Populaire — Janvier 1955.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

Adressez :
Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal, 18, Qué.

LA CULTURE PHYSIQUE

secret de la femme vraiment chic

par Réjane Robert

Monitrice diplômée

Nous recevons maintenant un courrier abondant relatif à notre chronique féminine de Culture Physique (comme à la chronique masculine publiée dans *Le Samedi*, d'ailleurs). Et, cet intérêt manifesté par nos lecteurs est un bon encouragement. Nous nous proposons de répondre à ces lettres en les groupant. Mais que cela ne vous décourage pas d'écrire, bien au contraire, nous répondons, faute de place, aux questions qui nous seront le plus souvent posées.

Ainsi donc, nous a-t-on beaucoup demandé quoi faire pour maigrir des cuisses. Ceci est d'autant plus compréhensible que chez la femme qui ne fait pas de culture physique ou peu d'exercice, en somme chez la femme d'intérieur, la graisse a tendance à s'accumuler dans les cuisses inactives. Et le moins qu'on puisse dire est qu'elles deviennent rapidement disgracieuses, lourdes à porter... de sorte qu'on a peine à marcher et que le mal ne peut qu'empirer en un cercle vicieux.

Pour faire maigrir les cuisses, il faut suivre un programme général de culture physique, mais on peut insister sur les mouvements faisant principalement travailler les muscles abdominaux et les jambes. Ainsi, après la mise en train normale (mouvements respiratoires, moulinets des bras, marche et pas de course sur place) après avoir fait la bicyclette couchée sur un tapis, pourriez-vous faire régulièrement les trois mouvements que nous vous indiquons ici. Ils sont très simples, vous pouvez les pratiquer chez vous à n'importe quel moment de la journée, même dans votre cuisine en attendant que le repas soit cuit. Vous aurez certainement toujours une chaise à votre disposition ou quelque point d'appui.



1 — Le mouvement ci-dessus peut se faire n'importe quand, même dans l'autobus, très discrètement, en prenant appui sur la barre. Il est excellent pour les mollets. Prenez appui sur une chaise, comme illustré. Ayez les pieds joints, expirez profondément et, tout en respirant bien à fond, hissez-vous sur la pointe des pieds. Les mains ne doivent pas vous porter mais simplement vous servir à maintenir l'équilibre. — Sans prendre trop de repos, en restant sur la pointe des pieds, faites des flexions comme illustré, mais bien à fond, en forçant sur les jointures des genoux. Voilà justement un mouvement amaigrissant.





(Photos mises à notre disposition par Ben Weider, Montréal)

2 — L'exercice ci-contre est lui aussi amaigrissant et assouplissant tout en faisant travailler les muscles abdominaux. Prenez la position illustrée et, en restant sur la pointe des pieds, levez alternativement les jambes le plus haut possible, sans les plier, surtout...

Faites chaque mouvement 15 fois.

— Chère petite Yane, murmure-t-il, comme votre présence m'est douce.

Il me sait gré de ma patience et des attentions dont je l'entoure sans bruit. Je me fais aussi peu embarrassante que possible, il est vrai. Alors, je l'interroge :

— Avez-vous reçu quelque promesse ?

Il me résume ses visites. Le premier directeur qu'il a vu lui offrait une place de dessinateur industriel. L'autre était absent et Georges doit retourner le voir à cinq heures. Je ne m'en étonne pas car, tous les après-midi, il ressort ainsi jusqu'à l'heure du dîner. Souvent, marraine vient me chercher, comme autrefois et nous sortons ensemble.

— Heureuse, Yane ? s'informe-t-elle gentiment.

— Toujours, chère marraine.

Pourquoi répondrais-je autre chose ? Je n'ai pas envie de lui créer des soucis. Et puis, elle ne me comprendrait pas... Elle est si convaincue de notre bonheur !

Le lendemain, c'est Jean qui vient me rendre visite. Nous bavardons longuement et, lorsqu'il s'en va, mon coeur est plus calme. Nous avons puisé dans notre affection réciproque le courage dont nous avons également besoin.

Puis, Georges rentre à nouveau. Après le dîner, nous faisons ensemble une courte promenade à moins que nous n'allions dans quelque cinéma de quartier. Maman ne nous accompagne presque jamais et nous revenons appuyés l'un sur l'autre, comme des amoureux. Mais nous nous entretenons uniquement de ce que nous avons vu et discutons gravement du cas de psychologie que nous a proposé le spectacle. Le nôtre, si poignant, ne semble pas nous intéresser.

Nous rentrons et la nuit qui règne bientôt dans notre chambre gagne mon coeur et l'étreint. Je ne veux pas pleurer. A quoi bon ? Georges ne m'aime pas... mais je ne l'ignorais point !

•

Laure qui semblait bouder un peu depuis notre mariage, a recommencé à nous bombarder d'invitations. Elle a grondé Georges de n'avoir pas eu recours à son mari pour l'aider à trouver une situation. Jacques et son père ont énormément de relations dans tous les mondes et se feraient un plaisir de mettre leur influence à son service.

Elle nous a demandé où nous comptions aller en vacances car juillet approche. Comme Georges m'interrogeait du regard—cette question n'ayant point encore été abordée entre nous—j'ai répondu que, très probablement, nous resterions à Paris.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous à Deauville ? a suggéré Laure. Nous avons loué une villa et pourrions mettre une chambre à votre disposition.

— Nous en reparlerons, ai-je répliqué évasivement.

Le soir même, Georges m'a dit :

— L'invitation de votre soeur m'a causé un certain plaisir. Comme tout le monde, Yane, vous avez besoin de changer d'air et un séjour à la mer vous ferait beaucoup de bien.

— Tenez-vous tant que cela à être l'hôte des Levallier ? Nous n'avons presque rien de commun et leur façon de vivre ne ressemble guère à la nôtre.

— Oh ! ils nous laisseraient libres...

— Croyez-vous que Laure le permettrait ?

— En somme, ce déplacement ne vous dit rien ?

— Je préfère notre solitude.

Il n'a rien répondu mais j'ai compris qu'il était déçu. A nouveau, il semble éprouver une grande satisfaction à se rendre chez Laure. Il multiplie les prétextes de nous rencontrer et supporte Jacques qu'il n'aime guère pour le seul plaisir de revoir ma soeur.

Maintenant, tout cela m'apparaît nettement mais, chose bizarre, je n'en souffre plus comme avant. Je plains seulement mon mari de sa faiblesse et souhaite qu'un événement imprévu l'aide à arracher de son coeur l'amour contre lequel je n'ai rien pu.

Le miracle que j'espère se réalisera-t-il ? Hélas ! j'en doute !

•

Ce soir Georges est rentré plus tard que de coutume. Son visage animé, ses yeux brillants me disaient que quelque chose d'heureux lui était arrivé. Je pensai qu'il avait conclu un engagement intéressant et allai le questionner lorsqu'il m'expliqua ce qui s'était passé. Comme il s'apprêtait à prendre le métro, il avait rencontré Laure et Jacques. Tous deux partaient prendre le thé à Saint-Germain dans le roadster que ma soeur pilote avec tant de maîtrise. Elle avait engagé Georges à monter près d'eux. Il s'était défendu... puis avait cédé.

— Si je n'avais su que vous deviez sortir avec ma mère, nous serions venus vous chercher, Yane !

Et il poursuivit en me contant leur randonnée. A Saint-Germain, ils avaient retrouvé des amis et c'était une vraie caravane qui avait pénétré dans les salons de thé de l'Hostellerie de la Chalandière.

— Et voilà comment un homme plein de courage peut se laisser entraîner ! conclut-il en riant. J'espère que vous n'allez pas trop me gronder ?

— Pourquoi le ferais-je ? Vous avez bien le droit de vous distraire un peu ! dis-je calmement.

Pourtant, je devinais tout ce qu'il me taisait. Il n'avait pu résister à la prière de Laure, avait oublié mon existence et les promesses qu'il n'avait pas manqué de se faire, j'en étais bien certaine. Et là-bas, à Saint-Germain, au milieu de cette assemblée joyeuse, ils s'étaient trouvés isolés par la puissance de leurs souvenirs communs.

Comment ne s'était-il pas mieux gardé d'une semblable rechute ? A vrai dire, elle ne me surprenait pas. Je l'attendais, la prévoyais depuis longtemps.

— Avec cela, j'ai manqué Bertin, le directeur de la *Spéciale Electrique* de Garches. J'en serai quitte pour lui demander un nouveau rendez-vous, reprenait mon mari.

Si j'avais été décidée à le gronder, comme il disait, il m'eût ainsi bénévolement fourni un nouveau grief. Dieu, qu'un homme amoureux peut donc se montrer maladroit !

Comme je gardais le silence, il murmura encore, comme pour s'excuser :

— J'avoue que cette promenade m'a fait du bien... Nous devrions sortir davantage, Yane.

— Ce serait très volontiers, répondis-je. Vous n'avez qu'à choisir des buts qui vous plaisent.

— Oh ! pour cela Laure s'en chargerait. Elle a toujours des idée extraordinaires. C'est elle qui avait découvert la Chalandière... c'est un endroit charmant.

Il avait allumé une cigarette et je sentais sa pensée tendue vers le décor qu'il évoquait.

— Georges, puis-je me permettre de vous poser une question ? fis-je tout à coup.

J'avais formulé ces mots sans la moindre préméditation et surtout sans intention d'être désagréable à mon mari. Je ne ressentais ni colère ni rancune mais il me semblait qu'une explication ne s'était jamais tant imposée entre nous. Je désirais simplement avoir avec lui un entretien amical au cours duquel nous ferions le point de nos situations. Après tout, j'étais « Madame Georges Hébert » et cela me conférait quelques droits.

— Je vous en prie... murmurait Georges en me regardant plus attentivement.

— Est-ce réellement pour vous distraire ou pour retrouver Laure que vous méditez ces promenades ?

La netteté de ma question le déconcerta tout d'abord. Je savais que je touchais juste mais je voulais qu'il me l'avouât. Il ne manqua pas de me donner satisfaction :

— Ne trouvez-vous pas que ce serait plus amusant de sortir en bande ?

— Peut-être. Pourtant, dans ces conditions, ne vous étonnez pas

vous laisse seul. Je reconnais que vous avez le droit de fréquenter qui bon vous semble, mais ne m'en demandez pas davantage.

— Si vous ne venez pas, je n'irai pas non plus.

— Pourquoi ? Vous venez de me dire que la chose vous amuserait. Vous en avez fait l'expérience cet après-midi même.

Son front se rembrunit :

— Auriez-vous quelque chose à reprocher à Laure ? Depuis quelque temps, elle est très gentille avec nous. Ne s'efforce-t-elle pas toujours de nous faire plaisir ?

— Ne prenez pas sa défense, Georges. Elle n'en a pas besoin. Au reste, je ne la mettais pas en cause.

— Alors, c'est moi que vous visez ? fit mon mari en s'efforçant de sourire. Je vous assure que mes intentions sont excellentes.

— Elles cachent une arrière-pensée et c'est cela que je vous reproche.

— Laquelle ? sursauta-t-il.

— Votre désir de voir Laure le plus souvent possible. A ce point de vue, vous n'avez guère changé. Un moment, j'estimais votre résolution plus solide. Répondez-moi, Georges, vous l'aimez donc toujours autant ?

Il allait de surprise en surprise. Pourtant, je devais fatalement lui poser cette question un jour. Peut-être l'occasion s'était-elle présentée plus tôt que je ne l'aurais voulu, mais la phrase était prononcée et je n'y pouvais plus rien.

Il baissa la tête et parut réfléchir. Il n'était pas ennuyé mais seulement déconcerté. En face de lui, je n'étais pas une femme jalouse, mais une amie se penchant sur sa peine secrète. Je lui sus gré d'avoir, de lui-même, fait cette différence.

Enfin, il releva le front et, me fixant d'un regard plein de franchise :

— Vous avez bien fait, Yane, de m'obliger à regarder en moi-même, commença-t-il. Je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Cela peut vous sembler étrange, mais c'est la vérité. Pendant des années, Laure a représenté à mes yeux la seule femme que je puisse aimer... J'avais concentré sur elle tous mes rêves de jeunesse. Lorsqu'elle épousa Jacques Levallier, je crus que tout était fini pour moi. Il me semblait que je ne me consolerais jamais. Aujourd'hui, la pensée de l'avoir perdue m'est encore douloureuse, mais je l'ai acceptée comme un fait accompli sur lequel il n'y a pas à revenir. Comprenez-vous ce que cela signifie ?

— Non. Dites-le moi.

— Eh bien, je n'aime plus Laure comme avant.

— Bien, mais votre sentiment est encore assez fort pour vous pousser vers elle. Vous n'êtes jamais si heureux que lorsque vous l'avez vue.

— J'aime les souvenirs qu'elle m'a laissés.

— La sagesse serait de vous délester de ce passé comme d'un fardeau non seulement inutile mais dangereux.

— Je ne puis me désintéresser de Laure. Si j'osais une comparaison...

— Employez-la, je vous en prie...

— Mon amour est comme un enfant ingrat, méchant, cause d'innombrables peines et qu'on chérit quand même. Comprenez-moi, Yane, je n'aime plus Laure au propre sens du terme, mais je ne puis oublier la tendresse qu'elle m'avait inspirée.

— Puisqu'elle est maintenant sans objet...

— Je devrais m'en défaire, j'en suis d'accord. Mais mon coeur est comme ligoté par mille liens invisibles. Je ne puis m'empêcher de retrouver en elle la jeune fille en laquelle s'étaient cristallisés tous mes espoirs.

— Après l'avoir aimée pour elle, vous l'aimez égoïstement. Son mariage l'a retirée de vous, mais votre bonheur est de poursuivre seul le rêve commencé à deux. C'est un marché de dupe, un chemin qui ne vous mènera à rien, Un jour, vous serez tout étonné de vous sentir las et le coeur plein d'amertume. Voyons, Georges, vous êtes un homme. Il faut réagir... Regardez en arrière. N'avez-vous pas la sensation que vous avez gâché des mois, des années de paix, de bonheur ?

— Peut-être !

— Et vous êtes prêt à continuer. Vous ai-je donc déçu ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'étais flattée d'être pour vous la compagne nécessaire, celle dont tout homme a besoin à un moment quelconque de sa vie. J'avais cru être capable de vous aider à surmonter votre déception, votre chagrin...

— Ne croyez pas que votre affection m'ait été inutile, Yane. Depuis que j'ai compris quelle femme vous êtes, je me sens au coeur moins de crainte... Vous tenez une très grande place dans ma vie.

— C'était l'avenir que vous redoutiez ?

— Oui, instinctivement.

— Je vois. Quoi qu'il arrive, vous ne serez pas seul. Vous êtes sûr de toujours trouver quelqu'un pour vous consoler, vous réconforter. Vous avez confiance en mon amitié.

— Elle est la plus belle chose que je connaisse. Peu de femmes, à votre place, eussent accepté d'être l'infirmière du malade moral que je suis et de cela, Yane, je vous garde une grande reconnaissance.

— Je regrette de n'avoir pu faire davantage.

— Ce que vous avez déjà accompli est immense.

— Je n'ose y croire.

— Yane, votre raison, votre bonté, les efforts que vous faites pour me comprendre me sont infiniment précieux. Parfois, je crois être entraîné doucement vers une vie nouvelle.

— Mais vous résistez. Comme la femme de Loth, vous ne pouvez vous empêcher de regarder en arrière. Et si, comme à elle, il vous arrivait malheur ?

— Voulez-vous dire qu'un jour, votre affection me fera défaut ?

Il se penchait vers moi, brusquement inquiet. L'expression de son regard me causa la première joie que j'eusse ressentie depuis notre mariage. Georges tenait donc tant que cela à mon amitié. Devais-je le rassurer ou jeter dans son coeur le ferment du doute ? Je me souvins que j'étais femme et, hochant la tête, je répondis :

— Personne ne peut répondre de l'avenir...

A ce moment, on frappa à la porte. Victorine venait nous annoncer que le dîner était servi et que maman nous attendait avec quelque impatience. Je me levai et prenant la main de Georges :

— Venez, fis-je avec calme.

Mais il m'attira tout près de lui et, son regard cherchant le mien, il questionna avidement :

— Avant, répondez-moi, Yane.

Je haussai les épaules :

— Ne recommençons pas à discuter. Nous n'avons que trop bavardé ce soir. Il n'est pas bon de se disséquer ainsi et j'ai eu le tort de vouloir trop en apprendre.

Il me suivit ; mais toute la soirée, je le sentis inquiet, préoccupé. Seulement, cette fois, ses pensées avaient changé d'objet et mon coeur, qui le devinait, se gonflait d'espoir.

•

Hier dimanche, prosternée devant l'autel, j'ai remercié Dieu et l'ai supplié de poursuivre son oeuvre salvatrice. A mon côté, Georges priait aussi, plein de ferveur. Quand nous avons quitté l'église, son visage reflétait un calme, une sérénité que je ne lui avais pas vus depuis longtemps. Gaiement, il passa son bras sous le mien :

— Si nous allions quelque part prendre un verre de porto ? Depuis que nous sommes mariés, nous ne l'avons jamais fait. Nous avons l'air de vieilles gens.

— Je ne demande pas mieux que d'être jeune, Georges. Seulement, lorsque je vous sens soucieux, j'ai du mal à être gaie.

— C'est assez naturel. Eh bien ! aujourd'hui, je me sens heureux, léger. Marchons un peu... Il y a de très jolis

[*Lire la suite page 35*]

D'une Cuisinière à une Autre



par Mary Blake

Service d'Economie Ménagère Carnation



REGALS TROPICAUX POUR LES TABLES DES "PAYS DU NORD"

IL Y A UN JE NE SAIS QUOI DE FASCINANT dans la cuisine du Sud, ne trouvez-vous pas? Dites à votre famille que vous avez du Poulet Frit à la Mode du Sud pour le dîner de dimanche ou un plat hawaiien ou sud-américain . . . et voyez les yeux s'allumer ! C'est pourquoi j'aime vous donner, de temps à autre, des recettes qui ont un air du Sud. Prenez, par exemple, ma Tarte Hawaiienne à la Cossetarde : elle tire cette note exotique du fait qu'on la recouvre d'ananas écrasé au moment de servir. Quant à la garniture elle-même, eh ! bien, elle est lisse comme un satin et savoureuse au-delà de toute description . . . car elle est confectionnée avec du Lait Evaporé Carnation. Vous serez étonnée des merveilles que Carnation, doublement riche et soumis à un traitement calorique, peut accomplir pour les cossetardes.

TARTE HAWAIIENNE A LA COSSETARDE
(Donne une tarte de 9 pouces)

4 oeufs
1 cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à thé de vanille
1 grosse boîte de Lait Evaporé Carnation non dilué
1 tasse d'eau
½ de tasse de sucre
Croûte de tarte de 9 pouces, non cuite
1 petite boîte d'ananas écrasé, égoutté



Mêlez les six premiers ingrédients; battez avec un batteur rotatif jusqu'à consistance homogène. Versez dans la croûte de tarte non cuite. Faites cuire 15 minutes dans un four chaud (425 deg. F.) Baissez le feu jusqu'à chaleur moyenne (350 deg. F.); faites cuire jusqu'à ce que le mélange prenne, de sorte qu'un couteau inséré dans le centre en sorte propre (environ 30 minutes de plus). Faites refroidir. Juste avant de servir, recouvrez de l'ananas bien égoutté.

LORSQUE J'AI MENTIONNÉ Le Poulet Frit à la Mode du Sud, c'est que j'avais l'intention, évidemment, de vous faire part de ma recette favorite pour ce genre de plat. Ma préparation demande des échalotes et du piment rouge doux pour lui donner cet air de "fiesta"; vous *pouvez* omettre ces ingrédients, si vous le désirez. Mais il est une chose dont vous *ne pouvez vous passer*, si vous aimez une délicieuse croûte dorée sur votre poulet ainsi qu'une sauce satinée et riche, à la couleur appétissante. *Il s'agit* du Lait Carnation, utilisé pour tremper les parties de poulet et pour la sauce.



Voici ma recette de

POULET FRIT A LA MODE DU SUD
(4 portions)

Coupez en portions un poulet pour frire. Trempez dans ½ tasse de Lait Evaporé Carnation non dilué, puis dans ½ tasse de farine de maïs assaisonnée. Faites brunir dans une poêle dans ½ tasse de shortening. Recouvrez de ¼ tasse (chacun) d'échalotes hachées et de piment rouge doux. Faites cuire dans un four modéré (350 deg. F.) de 30 à 40 minutes, jusqu'à ce que le poulet soit tendre. Retirez et placez sur un plat chaud.

SAUCE A LA CRÈME

3 cuil. à table d'égouttures du poulet
3 cuil. à table de farine assaisonnée
1 tasse de Lait Evaporé Carnation non dilué
1 tasse d'eau

Mêlez les égouttures de poulet et la farine au-dessus d'un feu bas. Mêlez le Carnation et l'eau et remuez lentement pour incorporer au mélange à la farine. Remuez et cuisez jusqu'à ce que le mélange atteigne le point d'ébullition.

ÉCOUTEZ le "Quart d'Heure de Détente". Vos chansons favorites interprétées par vos chanteurs préférés du Québec. Les mardis et jeudis après-midi à 1 h. 45. Consultez votre journal pour les postes.

GRATUITE : Ma NOUVELLE brochure "Desserts Simples et Fantaisistes". Une foule de desserts que vous aimerez. Pour obtenir votre exemplaire gratuit, écrivez à Département 37, Carnation Company Limited, Toronto, Ontario.

SI VOUS AIMEZ UNE CUISINE PRATIQUE, le Lait Evaporé Carnation est le lait qu'il vous faut. *Aucune* autre forme de lait n'offre une utilité aussi variée. Aucun autre lait n'offre une teinte et une consistance si délicieusement riches, et ne communique une telle saveur aux aliments. Carnation est concentré pour être doublement riche et il a subi un traitement calorique spécial. Il est assez épais pour être *fouetté*. Vous pouvez donc l'employer *non dilué* dans le café . . . sur les céréales, les fruits et les desserts . . . dans les recettes qui exigent de la crème. Ou encore, vous pouvez mêler Carnation non dilué avec une égale quantité d'eau pour le servir comme breuvage ou l'utiliser dans presque toutes les recettes qui requièrent du lait. Essayez Carnation pour votre cuisson. Vous serez ravie des résultats. Et vous épargnerez aussi de l'argent!

Pour obtenir une couleur plus appétissante, une saveur plus délicieuse, pour plus d'économie, "crémez" votre café avec du lait Carnation non dilué. Constatez par vous-même pourquoi les gens, de par le monde, disent: "Le café a meilleur goût avec Carnation".



"de Vaches Contentes"

Une Canadienne au pays des Pharaons

[*Suite de la page* 5]

le quai des gares où nous nous arrêtons, c'est l'éternel travesti qui reprend.

A notre arrivée au Caire, nous sommes accueillis par une véritable délégation. D'abord M. Volopoulos, d'origine grecque, représentant de l'agence Jolley ; puis « Ali-Baba », notre guide ; enfin le constable Azmy, de la police touristique : cet homme de belle stature et de conversation agréable nous accompagnera partout pendant notre visite de quatre jours au Caire.

Nous roulons sur de grands boulevards envahis par l'armée, qui semble avoir le contrôle absolu de la ville. A première vue la vie semble normale dans la grande capitale, et les gens vaquent tranquillement à leurs affaires ; ici encore la plupart sont vêtus à l'européenne, car nous sommes dans le quartier élégant de Kasr-El-Doubara ; mais le traditionnel tarbouche est de rigueur.

L'hôtel Sémiramis où nous descendons ne le cède en rien en luxe et en confort aux meilleurs hôtels d'Amérique. Mais en Orient, comme du reste en Europe, les ascenseurs sont demeurés archaïques : ce sont plutôt des cages où les « voyageurs » s'entassent après que le liftier, d'un geste noble, les ait invités à y prendre place ; la montée est d'une lenteur prodigieuse et le même rituel se répète à chaque étage. En Orient, le tempo accéléré de la vie moderne n'est pas de mise, et la courtoisie de ces employés non syndiqués ne manque pas de charme.

Nous parlerons souvent le français en Egypte, à notre grande joie. Le service de l'hôtel Sémiramis se fait presque exclusivement dans cette langue. Dans tout l'Orient, des hommes et non des femmes comme en Occident s'occuperont désormais de notre confort.

Notre chambre d'hôtel a un balcon qui donne sur le Nil, et je suis saisie d'émotion en contemplant le fleuve qui joue un si grand rôle dans la vie de l'Egyptien depuis les temps les plus reculés de l'Antiquité. Des felouques glissent lentement vers la mer, portées par leurs amples voiles déployées sur d'immenses mâts. Le Nil perd les trois quarts de son eau en traversant le désert égyptien, mais conserve quand même toute sa majesté.

La banlieue d'Héliopolis, que nous visitons cet après-midi, est bâtie en style néo-arabe et séduisante par son aspect de cité modèle. Elle a de larges boulevards et des parcs magnifiques ; elle est le symbole même de la conquête de la vie sur le désert. Le baron Empain, philanthrope belge de renommée mondiale, a rendu possible, en constituant la « Société d'Héliopolis », la réalisation de ce projet. Notre destination est l'Heliopolis Palace, hôtel de grand luxe dont le vaste foyer est du plus pur style arabe, avec son large balcon aux « mouch arabiehs » de bois richement sculpté.

L'après-midi, nous nous perdons pendant des heures dans le fameux quartier de Khan Khalil, vaste bazar de tapis, soieries, étoffes brodées et autres opulences orientales. Le bazar fourmille d'acheteurs mais l'intérieur des boutiques garde un cachet de mystère. La bigarrure des costumes européens, asiatiques et africains a l'allure d'un vrai carnaval. L'Egypte a subi de nombreuses invasions, ce qui explique la variété des types ethniques qui la peuplent.

A un tournant, j'aperçois un homme assis près d'une pile de cannes à sucre, qu'il vend comme friandises. Plus loin, nous rencontrons un vendeur de sorbets avec son outre en peau de chèvre et son gobelet de cuivre. Au seuil d'une boutique, des indigènes fument le « narguilé », sorte de pipe arabe à condenseur d'eau. Parfois nous rencontrons des femmes voilées entièrement vêtues de noir, portant leur bébé à califourchon sur leurs épaules ; le voile léger qui leur couvre le visage est tenu à distance de leur bouche par un cylindre de bois doré. Les femmes arabes, comme leurs soeurs hindoues, aiment beaucoup les bijoux, elles se parent de bracelets, de boucles, de porte-bonheur et souvent d'un pendentif dans la coiffure.

Pour conclure un marché avec un vendeur oriental, il faut une patience infinie. Le marchandage est de rigueur et constitue une vraie partie d'échecs ; plus encore que de triompher sur le prix, il s'agit de ne pas perdre la face. Le marchand jure invariablement qu'il vend à perte et qu'il vous fait une faveur toute spéciale. Dans les petites boutiques ou avec les marchands ambulants, l'acheteur habile pourra, en feignant l'indifférence, faire baisser le prix des trois quarts...

Une autre journée radieuse commence pour nous, avec la visite de Memphis et de Sakkarah. Nous roulons sur la magnifique Route des Pyramides, droite comme une flèche, puis obliquons sur un chemin de terre. Des enfants déguenillés entourent notre voiture, criant « bakchiche » (pourboire) ; mon mari leur distribue quelques piastres (monnaie valant la centième partie de la livre). Nous passons par Matarieh, où les Pères Jésuites ont construit un sanctuaire près de l'« Arbre de la Vierge », énorme sycomore à l'ombre duquel Marie se serait reposée lors de sa fuite en Egypte avec Joseph et l'Enfant Jésus.

Memphis fut jadis l'une des plus importante cités d'Egypte. Des ruines qui en demeurent, la plus remarquable est la statue colossale de Ramsès II, gisant sur le sol mais toujours imposante.

Sakkarah, en plein désert, est célèbre par ses pyramides à gradins et par ses tombeaux ou « mastabas », comme les ont surnommés les Arabes. Celui de Ti, haut dignitaire de la Cour vers la fin de la Ve Dynastie, est très bien conservé. Ses parois sont couvertes d'hiéroglyphes et l'on peut presque suivre, comme dans un livre d'images, les péripéties de la vie du défunt : l'écriture hiéroglyphique en effet, surtout à ses débuts, était faite de symboles.

Nous visitons encore le Sérapeum ou sépulture du boeuf Apis, divinisé par les anciens Egyptiens. En cours de route, nous causons avec nos éternels compagnons, le guide Ali-Baba et le constable Azmy. Le premier est musulman, comme la grande majorité de ses compatriotes ; le second est Copte (un des sept ou huit rites chrétiens, catholiques ou schismatiques, qui sont professés en Egypte ; il y a très peu de Protestants). Nous comprenons indirectement que les Chrétiens, comme les Juifs, ne sont que tolérés dans ce pays.

Nos montures nous attendent tout près de la plus haute Pyramide : « Canada Dry » et « Canadian Whisky », deux chameaux intelligents et aussi gracieux qu'ils peuvent l'être, recouverts d'une selle arabe flamboyante, nous conduiront des Pyramides au Sphinx, pendant qu'Ali-Baba montera un âne et le constable Azmy un superbe cheval arabe. Je suis affolée à l'idée de monter « Canada Dry », mais devant le flegme de mon mari je réussis à faire bonne contenance ; mon chamelier m'aide d'ailleurs galamment à enfourcher ma monture, et nous voilà en route.

Nous contournons la grande Pyramide, grandiose monument qui semble proclamer la puissance des Pharaons et qui a été rangé à juste titre parmi les sept merveilles du monde ; Chéops, qui l'a fait élever à sa gloire, demeurera à jamais dans l'Histoire et son oeuvre restera l'emblème vivant du génie constructeur des anciens Egyptiens. Bien que les Pyramides de Sakkarah soient plus anciennes (près de 6,000 ans d'existence), elles ne sont pas aussi imposantes que celles de Gizèh.

Le Sphinx, autre monument colossal du passé, mesure 190 pieds de longueur ; ce monstre de pierre strié par l'érosion a une tête humaine et un corps de lion ; son regard éternellement vigilant semble vouloir garder les secrets du désert et des pyramides dressées sur le ciel bleu.

A Montréal nous avions fait la connaissance d'une gentille Egyptienne qui nous avait priés de rendre visite à ses parents lors de notre passage au Caire. C'est ce que nous faisons aujourd'hui et nous sommes accueillis à bras ouverts par ces braves gens, qui nous retiennent à déjeuner et nous font goûter aux raffinements de la cuisine orientale. Ce sont d'abord, en guise de trompe-la-faim, des dattes confites et des loucoums (pâte d'amandes) ; puis les plats de résistance : « molokhiya » (sorte de bouillabaisse) et « kobeba » (viande de mouton pilée et blé concassé) ; comme fromage du « labné » blanc délicieux et comme dessert des « atayef » (crêpes farcies de noix) baignant dans un sirop épais ; et pour finir du café turc et des cigarettes égyptiennes capiteuses.

La diffusion de la langue française en Egypte date de Bonaparte qui, après la conquête du pays, fonda l'Institut d'Egypte, société de savants illustres dont les travaux se poursuivent encore de nos jours. Les établissements scolaires français, surtout religieux, se répandirent grâce à la protection éclairée des différents souverains égyptiens. Et deux noms français resteront pour toujours la gloire de l'égyptologie : Champollion et Mariette. Le premier déchiffra le secret des hiéroglyphes ; le second fonda le célèbre musée d'antiquités de Boulac, que nous visitons en cette dernière journée de notre séjour au Caire. Il faudrait en réalité des semaines pour admirer tous ses trésors : sarcophages en or massif ou en argent ciselé, momies royales parfaitement conservées, coffrets précieux, statues de bois étonnamment vivantes, faïences, bijoux, mobilier de toute sorte. A elle seule, la salle de Tut-Ank-Ammon (14e siècle avant Jésus-Christ) renferme de l'or pour plusieurs millions, compte non tenu de ses perfections artistiques.

Hélas, le temps passe et nous devons dire adieu au Caire, ou au revoir comme nous le souhaitons de tout coeur. A l'aérogare d'Almazah, notre avion doit nous emmener à Port-Saïd, où nous attend le « Corfu » qui nous emportera vers les Indes...

Voyage aux Baléares

par MARIE PANET-RAYMOND

LES BALEARES

A Palma de Majorque
Tout le monde est heureux ;
On mange dans la rue
Des sorbets au citron.
Des fiacres, plus jolis
Que des violoncelles,
Vous attendent au port
Pour vous mettre à l'hôtel.

J'ai vécu à Palma de Mallorca deux semaines exquises de paix, deux semaines précieuses en souvenirs. Nous avons fait plusieurs excursions en dehors de Palma ; je vous entretiendrai d'une de ces excursions à Valldemosa.

Le trajet, en autocar, nous fait traverser des campagnes adorablement belles. Quel pays pour des peintres !

Nous arrivons à Valldemosa vers midi. Aussitôt nous nous dirigeons vers la Cartuja Valldemosa, qui fut, autrefois, la Chartreuse jusqu'au moment où, abandonnée par les Chartreux, elle devint un endroit idéal de paix, de repos et de silence, propice au travail littéraire et artistique des grandes figures qui lui donnèrent son renom ; j'ai nommé Frédéric Chopin et Georges Sand. Les écrits de Georges Sand sont conservés dans une vitrine. Son écriture fine, serrée, semble de multiples pattes de mouches. Son portrait peu sympathique comme sa triste personnalité me laissent indifférente.

J'avais tellement hâte d'arriver aux « Celdas » (cellules) de Chopin. Il y en a deux. Dans la 1ère on aperçoit un piano à queue Pleyel qui n'appartint pas à Chopin, mais qui sert aux grands artistes de concert, à qui on demande de jouer dans les lieux où Chopin a écrit beaucoup de ses oeuvres. Sur un tableau sont écrits les noms, et sur le mur sont appendus les portraits de ces grands artistes tels que : Cortot, Rubinstein, Vincent d'Indy, Horowitz, Rachmaninoff, Manuel de Falla, etc... Dans la « Celda » 2 est vraiment le piano de travail de Chopin. Un tout petit piano sur lequel il me semblait impossible de jouer le Scherzo en si mineur. Je m'imaginais manquer de notes. Pourtant c'est bien là qu'il composa beaucoup de ses chefs-d'oeuvre. Je n'ai pu résister au plaisir de poser silencieusement mes mains sur les notes du commencement d'un nocturne composé là.

Hélas ! un écriteau en espagnol dit : « Por favor, no tocar ». S'il vous plaît ne pas jouer. Je comprends très bien que des mains profanes comme les miennes ne sont pas dignes d'un tel honneur. Pourtant, en cachette, j'en ai volé une parcelle, non de l'honneur que je ne mérite pas, mais d'un précieux souvenir pour ma vie. Pour être sûr qu'aucun n'enfreindrait l'ordre, on dépose tous les jours, sur le milieu du clavier, une superbe rose naturelle, hommage sans cesse renouvelé à la mémore du grand génie. Tout autour de son piano de travail sur les murs, sont des cadres remplis d'ébauches, de fragments de phrases musicales, raturées, effacées ; mesures dans lesquelles je cherchais un thème comme d'un nocturne, d'une ballade, d'un concerto, d'une polonaise, mais hélas ! Il m'eût fallu laisser mon groupe et le guide et demeurer en arrière pour avoir le temps de déchiffrer ces hiéroglyphes musicaux. Dans l'autre partie de cette cellule se trouve un autre piano, petit aussi, mais bon, un Pleyel d'apparence plus riche, de meilleur bois, avec bougeoirs de cuivre ciselés aux côtés du lutrin. C'est le piano des « soirées musicales ». Ce piano repose sur un tapis de velours rouge, encerclé d'un gros cordon de velours rouge également, afin d'empêcher les gens d'approcher. Une belle grosse rose s'étale au centre du clavier. Je suis sortie tout impressionnée et rêveuse de cette visite : pendant quelques instants j'avais senti flotter autour de moi, les mânes de ce grand Chopin pour qui je conserve tant d'admiration. Ce souvenir est encore vivace, et quand je joue Chopin, d'instinct je me reporte à Valldemosa que j'ai eu l'honneur de connaître, et qui m'a fait aimer plus encore mon piano, si c'est possible !

[*Suite de la page 33*]

cafés, place des Ternes. Aimez-vous le porto ?

— Bien sûr, dis-je en riant.

Lorsque nous fûmes installés, il me prit la main :

— Ah ! Yane , chère petite amie (c'est ainsi qu'il m'appelait souvent mais, cette fois, sa voix contenait une douceur nouvelle), combien je souhaiterais que toutes les femmes vous ressemblent ! La vie en deviendrait meilleure, plus facile... Quand je pense à la façon dont vous comprenez les choses...

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que, sans doute, notre conversation d'hier a bouleversé en moi certains préjugés... Ah ! Yane, vous m'avez touché, ému plus que je ne saurais dire.

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire. Ayant beaucoup d'affection pour vous, je cherche à vous le prouver d'une façon intelligente.

— Mais c'est cela qui est admirable ! Je ne supposais pas qu'une telle chose fût possible... Il faut vraiment que votre affection soit d'essence supérieure, pure comme un pur diamant...

Ses doigts se crispèrent imperceptiblement sur les miens tandis qu'il continuait, soudain plus grave :

— Après avoir connu un tel sentiment, je ne pourrais plus m'en passer. Dites-moi, Yane, pensez-vous qu'il puisse disparaître un jour de votre coeur ? Pour moi, je ne le pense pas. Il est trop beau, trop vrai...

Il revenait ainsi à son inquiétude de la veille ; tout bas, je me félicitai de la réponse que je lui avais faite et qui servait si bien mes intérêts sentimentaux... Mais il insistait, se penchant vers moi.

— Pourquoi ces essais d'incursion vers un avenir que nous ne pouvons prévoir ni l'un ni l'autre ? murmurai-je en détournant la tête. Le présent doit vous suffire, Georges. Seriez-vous un éternel inquiet ? Et me serais-je trompée sur vos qualités d'équilibre, de bon sens ?

— Vous devez avoir raison, fit-il, penaud. Excusez-moi de vous importuner ainsi. Les hommes ne sont jamais satisfaits.

Nous bûmes notre porto en nous examinant mutuellement. Je me souviendrai toujours des regards pathétiques de Georges. Bien qu'il m'en coûtât, je demeurai sur mes positions. Dieu sait pourtant combien il m'eût été doux de le rassurer, de lui affirmer que mon coeur était bien à lui et cela... pour toujours !

Nous revînmes tranquillement rue Jouffroy. C'était maintenant le spectacle de la rue qui fournissait un thème à nos propos faciles. Mais je comprenais que l'esprit de Georges était plus loin, dans l'absolu où il voulait trouver la vérité. Quant à moi, je me disais que ce beau dimanche tiendrait une grande place dans mes souvenirs.

•

J'ai revu Laure à plusieurs reprises, durant les trois semaines qui viennent de s'écouler. Elle est montée trois fois rue Jouffroy sans y rencontrer mon mari, parti à ses affaires. Lorsque, le soir, je lui apprenais sa visite, il ne paraissait pas trop regretter de n'avoir point été là. Mais quand j'ajoutais que Laure se plaignait de ne plus nous voir, il murmurait :

— C'est vrai... Il me semble que nous la délaissons un peu.

— Rassurez-vous, elle ne se laissera pas oublier. Elle voulait que nous allions dîner chez elle après-demain, mais j'ai répondu que nous étions pris. Mais oui, rappelez-vous... Vous m'avez promis votre soirée.

J'avoue qu'il m'est arrivé d'altérer la vérité. Mon mari en fut-il dupe ? Toujours est-il qu'il n'éleva jamais la moindre objection. Enfin, sur une invitation plus pressante de ma soeur, je dus promettre que nous irions à son thé du vendredi. Jacques et elle devaient partir bientôt pour Deauville et ce serait, en somme, une réunion d'adieu.

Elle m'avait reparlé de son projet, mais j'avais déclaré que, décidément, Georges et moi ne quitterions pas Paris. Maman avait approuvé et mon mari, questionné à ce sujet, avait répondu qu'il s'en remettait entièrement à moi.

Aujourd'hui encore, je suis stupéfaite de toutes ces victoires. Considérées avec du recul, mes initiatives m'effraient un peu. Je me fais l'effet d'un être qui, sans le savoir, a couru un grand danger et qui, le comprenant plus tard, en éprouve une peur rétrospective.

Vendredi donc, Laure nous reçut avec de grands témoignages d'affection, nous combla d'attentions, de prévenances. Douce, tendre et gaie, voilà telle qu'elle nous apparut à nous trois. Maman s'y laissa entièrement prendre.

Pour moi, je n'ai plus en Laure la confiance de jadis... Je sais qu'elle n'agit pas par calcul mais par instinct. Hélas ! elle n'en est pas moins dangereuse. A la dérobée, je considérais mon mari, me demandant quelles allaient être ses réactions devant un tel déploiement de charmes.

A vrai dire, son attitude fut la même que précédemment : il ne résista pas au plaisir de parler seul à seule avec elle dans un coin du salon, tandis que maman, marraine et moi conversions avec M. et Mme Levallier.

Puis mon beau-frère se montra, devançant de peu certains habitués des thés de Laure. Jean Berliz était parmi eux. Depuis son retour du Howald, ses visites rue Jouffroy s'étaient faites plus rares. Je le lui reprochai affectueusement, tout en remarquant sa pâleur, l'éclat plus fiévreux de ses yeux.

— Je ne me sens pas très en train, avoua-t-il. Bientôt, j'irai chercher près de vous la dose de courage dont j'ai besoin. Elle est à peu près épuisée, acheva-t-il en souriant tristement.

— Les vacances vont vous faire du bien.

— Peut-être... ensuite, je serai malade à nouveau, je devrai repartir et la vie continuera ainsi jusqu'à...

— Oh ! Jean, vous si vaillant d'ordinaire ! Eh bien, c'est entendu, je vous attends. A nous deux, nous chasserons ces vilaines idées noires...

Il me serra longuement la main, puis s'en alla s'incliner devant maman qui l'appelait. Je me tournai du côté de Georges ; il parlait toujours à Laure, mais je fut surprise de voir son regard fixé sur moi. Presque aussitôt, il détourna la tête, comme gêné.

Peu après, ma soeur le quitta et il se rapprocha. Je feignis de ne point m'apercevoir tout de suite de sa présence et poursuivis la conversation que je venais d'engager avec Fred et Ginette Langlois. Tous deux me disaient combien ils regretteraient de ne pas nous voir à Deauville, car Laure les avait décidés à la suivre.

— Toute notre petite bande se retrouvera là-bas... Il ne manquera que vous.

— Nous avons d'autres projets, dis-je d'un air détaché. Mon mari s'était engagé avant que Laure nous invitât.

Pour la première fois, je m'aperçus que je prononçais ces deux mots « mon mari » avec une certaine prétention. Sans le vouloir, j'appuyais sur le possessif et les syllabes suivantes sortaient de mes lèvres avec une espèce d'emphase dont, soudain j'eus honte.

— C'est vraiment dommage ! murmura Ginette dont le regard se tournait vers Georges.

— Marianne et moi n'aimons pas beaucoup Deauville, déclara-t-il, en posant sa main sur mon épaule.

Laure revenait vers nous ; elle vit ce geste et, durant l'espace d'une seconde, son visage se crispa bizarrement. Puis ses yeux cherchèrent ceux de mon mari :

— Vous avez là des manières bien petitement bourgeoises, semblait-elle dire.

Je lisais aussi sur ses traits un certain étonnement. Mais, je le répète, cela fut bref comme un éclair. Tout de suite, le sourire reparut sur ses lèvres roses et sa voix avait l'intonation qu'il fallait lorsqu'à son tour elle exprima ses regrets de n'avoir pu nous convaincre. Cette fois, Georges ne répondit pas. Tout à l'heure, durant leur aparté, ils devaient avoir épuisé ce sujet.

Jusqu'au moment de notre départ,

Pour le thé, Mesdames !



No 4960 — Robe d'une pièce pour demoiselle et dame. Tailles dans les demis : 12½ à 24½. Métrage requis pour grandeur 16½ : 4¼ v. en 35" ou 36", 4 v. en 39", 3⅜ v. en 44" ou 45", 2⅝ v. en 54". Entre-doublure : 1 v. en 25", ¾ v. en 35" ou 36". Prix 35¢

No 4961 — Robe d'une pièce pour demoiselle et dame. Tailles dans les demis : 12½ à 24½. Métrage requis pour grandeur 18½ : 4¾ v. en 35" ou 36", 3⅞ v. en 44" ou 45", 3⅛ v. en 54". Entre-doublure (filet ou marquisette) : ½ v. en 39", 44" ou 45". Prix 50¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

Pour les plus jeunes



No 4985 — Robe d'une pièce pour fillette. Tailles 7 à 14. Métrage requis pour grandeur 10 : 2¾ v. en 35" ou 36", 2⅝ v. en 39". Contraste : ½ v. en 35", 36" ou 39". Bordure de dentelle : 16½ v. en ⅝" de largeur. Prix 35¢

No 4988 — Robe d'une pièce pour enfant. Tailles 1 à 6. Métrage requis pour grandeur 4 : 1⅞ v. en 35" ou 36", 1⅝ v. en 39". Col contrastant : ⅜ v. en 35" ou 36". Rick Rack : 7¼ v. Prix 35¢

No 4989 — Robe pour enfant. Tailles 1 à 6. Métrage requis pour grandeur 6 : 2⅛ v. en 35" ou 36", 1¾ v. en 44" ou 45". Prix 35¢

No 4990 — Pantalon et chemise "Western" pour garçonnet. Applique comprise. Tailles 4 à 12. Métrage requis pour grandeur 8, garniture au pantalon, à l'empiècement et aux manches : 1⅞ v. en 35" ou 36", 1⅛ v. en 54". Chemise et poches du pantalon : 1¾ v. en 35" ou 36", 1¼ v. en 54". Biais : ⅜ v. en 35" ou 36". Cordon : 2¾ v. en ⅛" de largeur. Prix 35¢



TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

mon mari ne me quitta plus. Un instant, nous étant trouvés isolés, il me dit :

— Votre robe vous va à ravir. Ne trouvez-vous pas qu'un collier dans le genre de celui de votre soeur l'accompagnerait très bien ?

— La beauté de Laure s'accommode de bijoux un peu voyants qui n'iraient peut-être pas à la femme effacée que je suis !

— Vous avez tort de vous croire moins jolie qu'elle, Yane. Vous êtes différente, voilà, je l'ai souvent dit à ma mère. Pour en revenir à ce collier...

— Je préférerais que vous en choisissiez un selon votre goût personnel, dis-je en souriant. Je le porterais avec plaisir.

Au moment de notre départ, Laure m'embrassa distraitement. Par contre, elle garda la main de Georges dans les siennes un peu plus longtemps qu'il n'eût sans doute convenu. Elle continuait son jeu, l'exagérait même. Peut-être devinait-elle instinctivement que quelque chose était changé et que l'avenir ne ressemblerait pas au passé. En tout cas, moi, je le sentais et j'en éprouvais un pur bonheur que j'avais toutes les peines du monde à cacher.

Il était encore bien tôt pour me réjouir et je craignais à chaque instant de voir s'évanouir le ravissant mirage apparu à mes yeux.

•

Ce soir, Georges m'a offert le collier promis. C'est une simple fantaisie de jade dont je me suis parée.

— Vous ne me saviez pas coquette ! ai-je murmuré en quittant mon miroir.

— Mais vous devez l'être ! répliqua-t-il. Ainsi, j'aurai le plaisir de vous gâter un peu.

— Je vous sais gré de vos intentions, mais n'oubliez pas que nous devons être raisonnables. Quand vous aurez trouvé une situation, je vous demanderai des tas de choses.

— J'y compte bien. Au reste, j'espère que cela ne tardera plus. J'ai rencontré tout à l'heure un ancien camarade, Michel Froideau... Vous souvenez-vous de lui ?

— Très bien.

— Comme il m'interrogeait, je lui exposai ma situation et il m'affirma que c'était le ciel qui m'avait placé sur sa route. Son frère vient de monter une usine pour la construction de moteurs d'avions, à Courbevoie. Il recherche des collaborateurs sûrs et capables. Michel m'a donné un mot pour lui et je dois aller le voir dès demain matin.

Fut-ce le souvenir de la sympathie que M. Froideau et moi éprouvions l'un pour l'autre qui, cette fois, força mon espoir ? Je ne puis le dire, mais je m'écriai :

— Oh ! je sens que vous réussirez.

— Je n'ose encore y croire.

— Quelque chose m'affirme que vous êtes dans la bonne voie ! Surtout, ne manquez pas ce rendez-vous.

— Je n'aurai garde. Ah ! j'oubliais... Michel avait appris notre mariage en revenant d'un voyage qu'il fit en Espagne. Il m'en félicita avec une chaleur dont je fus tout surpris. Il vous avait beaucoup appréciée, je crois. Il me demanda de vos nouvelles, mais parut oublier complètement votre soeur.

— Cela n'a pas beaucoup d'importance, déclarai-je vivement. L'essentiel est que son aide soit efficace et que vous en terminiez avec toutes ces recherches épuisantes. Or, je vous le répète, j'ai beaucoup d'espoir en la recommandation de M. Froideau.

•

Je suis encore bouleversée de ce qui s'est passé hier, après le départ de Jean qui, selon sa promesse, était venu me rendre visite.

D'abord, pendant le déjeuner, Georges nous avait conté, à maman et à moi, son entrevue avec le directeur de l'usine de Courbevoie. M. Louis Froideau est un homme encore jeune qui, après s'être contenté de jouir des revenus d'une fortune respectable, vient de se décider à monter cette affaire pour laquelle il se passionne. Tout de suite, mon mari et lui ont sympathisé et, dès à présent, Georges peut se considérer comme agréé. Il nous dit quelle joie il a éprouvée de ce succès et, sans attendre, j'allai chercher marraine pour lui faire part de la bonne nouvelle.

Vers trois heures, Georges est reparti pour Courbevoie où M. Froideau réunissait ses futurs collaborateurs. Il voulait conférer avec eux, leur donner des directives générales, bref s'assurer que tout le monde était d'accord avec lui.

Marraine demeura encore un instant près de nous ; puis elle nous quitta à son tour, ayant à faire. Comme à son habitude, maman passa dans sa chambre.

A peine étais-je seule que Victorine vint m'annoncer la venue de Jean. Je le rejoignis au salon.

Il était encore plus pâle que lors de sa visite chez ma soeur. Ses yeux semblaient s'être agrandis et tout son visage révélait une intime souffrance dont je fus bouleversée.

— Eh bien, mon ami Jean, comment allez-vous ? fis-je en m'efforçant de cacher mon émoi.

— Mal, répondit-il tristement. Ah ! Marianne, Dieu n'a pas pitié de moi. Après m'avoir fait espérer la guérison, il me replonge dans mes misères. Je tousse à nouveau et la fièvre m'épuise.

— N'avez-vous pas fait quelque imprudence ?

— Je vous assure que non. Je suis même honteux de me soucier ainsi toujours de moi. Il ne se passe pas une heure où je ne me préoccupe d'un médicament à prendre, d'un vêtement à changer selon la température. Je ressemble à ces vieillards qui ne vivent plus que dans la crainte de la maladie.

— Allons Jean, ne désespérez pas ainsi. Je comprends qu'à la fin, cela vous lasse. Mais vous savez bien qu'en suivant les prescriptions des docteurs, vous obtenez toujours du mieux. Vous réagissez merveilleusement aux traitements. C'est pour cela qu'il vous faut reprendre courage.

— Hélas ! je suis jeune, Yane, et c'est la vie que je porte en moi qui dépasse mes possibilités. J'ai besoin de me remuer, de me distraire et je ne le puis. J'ai essayé de me créer des occupations calmes, paisibles. Je lis, j'écris... Mais ce sont là des plaisirs négatifs qui ne m'apportent pas le complet oubli auquel j'aspire. Vous voyez, je ne parle même plus de bonheur... acheva-t-il... et pourtant... je pense parfois à la femme que j'aurais pu épouser...

Comme je le regardais, n'osant l'interroger, il dut lire ma question dans mes yeux car il murmura après une courte hésitation :

— Non, Marianne, je n'ai pu oublier Laure.

— Mon pauvre Jean ! Ceci ajoute encore à vos souffrances...

— Peut-être pas. Quand je la vois, il me semble être plus heureux. Si elle ne paraît guère faire attention à moi, j'ai le souvenir d'une conversation que nous avons eue tous les deux et au cours de laquelle elle se montra si bonne... C'est toujours de là que partent mes rêves. Même si elle ne pensait pas ce qu'elle m'a affirmé, elle a bien fait de me le dire. C'est à peu près le seul moment d'enthousiasme de ma vie et je le dois à la femme que j'aime. Ce sont de pauvres consolations, n'est-ce pas ? Mais il faut bien que je m'en contente.

— Ah ! Jean, comme vous avez dû souffrir ! m'exclamai-je comme malgré moi.

— Je possède au moins ce souvenir... répéta-t-il.

Mais sa voix sombrait, sa pâleur s'accentuait. Je ne sais comment cela se fit mais soudain, sa tête fut sur mon épaule et il se prit à sangloter.

Tout d'abord, je le laissai faire, comprenant de quel poids les larmes pouvaient soulager son pauvre coeur. Puis je me mis à parler doucement, lui prodiguant les consolations que m'inspiraient également l'affection et la pitié.

Il pleurait toujours, mais ma voix berçait sa peine et il demeurait là, blotti contre moi, ainsi qu'un tout-petit qui se plaint et cherche un abri.

Ce fut à ce moment que, sans frapper, Georges ouvrit la porte.

Interdit, Jean se redressa. Quant à moi, tournant la tête, je fixai sur mon

mari un regard surpris. Il eut une légère hésitation, puis entra et fit quelques pas vers nous. Déjà, Jean, refoulant ses larmes, lui tendait la main.

— Bonjour, fit Georges en l'effleurant. Eh bien, que se passe-t-il ?

— Oh ! une chose très simple, répondit Jean. Je racontais mes misères à Marianne et elle me consolait, comme cela lui arrive souvent.

Il me sembla qu'il n'éprouvait aucune gêne ; en tout cas, celle-ci était très légère et il s'efforçait de la dissimuler. Georges était mon mari, Jean l'associait sans doute à moi dans sa pensée et jugeait qu'il pouvait lui faire partager ses douloureux secrets.

— Et... elle y a réussi ? questionna Georges d'un ton que je trouvais plein de sécheresse.

— Mais... à peu près, hésita Jean qui, sans doute, avait senti la nuance. Au reste, il poursuivit après une seconde de silence : vous trouvez peut-être que je ne suis guère courageux et que me plaindre manque un peu d'allure. Vous avez raison, mais je vous avoue qu'il est des jours où j'ai vraiment besoin d'un appui moral. Ma grand-mère est vieille et je m'en voudrais de la tourmenter. D'autre part beaucoup ne me comprendraient pas. Je suis donc seul, vraiment seul. Voilà pourquoi je viens quelquefois conter mes peines à Marianne. Mieux que personne, Georges, vous connaissez son coeur et savez combien elle peut être consolante. Lorsque je la quitte, il me semble avoir fait une provision de soleil.

Il se tut ; à nouveau, son menton tremblait, ses lèvres se crispaient, des larmes montaient à ses yeux soudain cernés de mauve.

Georges, qui s'était laissé aller dans un fauteuil, alluma une cigarette :

— Toutes ces explications sont superflues, mon cher Jean, répliqua-t-il en jetant le tison au fond d'un cendrier. Marianne est libre de recevoir vos confidences... Je m'excuse de vous avoir interrompus mais, en descendant tout à l'heure, j'ai trouvé un pneumatique de M. Louis Froideau, poursuivait-il, s'adressant à moi cette fois. Il décommandait le rendez-vous qu'il m'avait fixé ce matin. Cette réunion n'aura lieu que demain, à la même heure.

« Mais j'avais besoin de cigarettes ; je suis allé en chercher et, comme je revenais, j'ai rencontré maman qui sortait d'ici. Je l'ai accompagnée jusque chez elle, nous avons un peu bavardé et me voilà. Il fait une journée superbe et, me trouvant libre, j'allais vous proposer de venir faire une promenade. »

Il parlait d'une façon nerveuse, saccadée. J'avais tout d'abord supposé qu'il avait été ennuyé par ce pneumatique mais, rapidement, j'avais compris que je faisais fausse route. Quelque chose d'autre avait déplu à Georges.

Jean se retira bientôt en me remerciant encore une fois. Puis il serra la main de mon mari qui le reconduisait. Je restai seule une minute ; sans savoir pourquoi, je ne me sentais pas aussi calme que d'habitude. L'arrivée de mon mari, ses propos, son attitude avaient créé une ambiance qui m'oppressait. Il rentra enfin et je m'informai :

— Alors, je vais m'habiller ? J'en ai pour cinq minutes.

— J'ai changé d'avis, Marianne, coupa-t-il. Si cela ne vous ennuie pas, nous resterons ici. J'en profiterai pour finir une étude commencée hier soir et dont je pourrai avoir besoin dans mes nouvelles fonctions.

— Très bien ! dis-je docilement.

Peu après, nous nous retrouvions dans le bureau-bibliothèque, Georges assis devant la table de travail où il avait étalé ses documents, moi penchée sur une broderie, près de la fenêtre ensoleillée.

A nous voir ainsi, on eût dit un couple parfaitement uni. Combien de fois, au cours de mes rêveries de jeune fille, avais-je imaginé ce tableau paisible...

Il écrivait d'une plume active, puis je l'entendais tourner la page d'un livre. Il fumait encore et cela me surprenait un peu car, d'ordinaire, il ne faisait pas si grand usage de cigarettes. A la fin, il jeta son stylo et cela si brusquement que le petit objet roula à terre. J'allai me lever pour le ramasser mais Georges me devança :

— Merci, ne vous dérangez pas.

Sa voix était brève, nerveuse. De l'entendre me replongea instantanément dans l'atmosphère bizarre qui, après le départ de Jean, m'avait enveloppée un instant. Oui, quelque chose n'allait pas ! Inquiète, mal à l'aise, je tournai la tête vers mon mari. Son regard pesait sur moi, lourd, profond.

— Eh bien, Georges ? balbutiai-je, surprise.

Sa bouche se contracta légèrement, puis il déclara :

— Je crois que je suis revenu un peu tôt, tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai bien mal à propos interrompu votre petite scène. Je ne savais pas que vous étiez devenue la consolatrice de Berliz ! Il est vrai que vous avez toujours été de grands amis. Laure ne s'était-elle pas imaginée que vous finiriez par vous marier, tous les deux ! Maintenant, je comprends pourquoi elle parlait ainsi. L'amitié que vous témoignez à Jean permettait de faire cette supposition.

— Nous avons toujours eu beaucoup d'affection l'un pour l'autre, répliquai-je, déconcertée. Voyons, Georges, vous ne l'ignorez pas !

— Bien entendu, il y a longtemps que j'ai constaté combien vous sembliez heureux de vous retrouver. Tenez, vendredi dernier, je vous ai observés... Tandis que vous le regardiez, votre sourire se faisait si tendre... Quant à lui, il semblait boire vos paroles... Lorsqu'il a dû se séparer de vous, il l'a fait avec peine. Aujourd'hui, il est parti plus désolé encore, ayant sans doute espéré un long moment de tête-à-tête. A l'heure qu'il est, il doit terriblement m'en vouloir.

— Vous parlez comme si vous ne connaissiez pas Jean, murmurai-je, n'osant encore comprendre où il voulait en venir. Il serait resté davantage si vous n'aviez pas annoncé que vous vouliez sortir.

— Mais je ne tenais pas du tout à ce qu'il s'incruste ici, déclara-t-il en se levant.

Jamais je ne l'avais vu ainsi. Il semblait hors de lui. Son visage crispé révélait que des sentiments l'agitaient. Ses claires prunelles semblaient lancer des éclairs. Les mains au fond des poches, il commença une longue et silencieuse promenade à travers la pièce.

J'étais mal préparée à une semblable scène. Immobile, j'étais sans voix et presque sans pensées. Enfin, il s'arrêta devant moi :

— Pourquoi ne me diriez-vous pas la vérité ? lança-t-il. Vous l'aimez ?

— Qui, Jean ? Mais naturellement, balbutiai-je.

— Alors, pourquoi m'avez-vous épousé ? cria Georges en se remettant en marche. Vous auriez dû suivre le conseil de votre soeur !

— Je n'ai jamais pensé à devenir la femme de Jean, protestai-je. Nous avons l'un pour l'autre une affection fraternelle, infiniment pure. Elle le console de bien des choses. Quant à moi, j'avoue que, souvent, elle m'a également réconfortée, achevai-je dans un souffle.

— La mienne ne vous suffisait pas ? fit Georges, sardonique.

— Pourquoi l'une exclurait-elle l'autre ?

— Vous me mettez donc au même rang que lui ? N'avez-vous qu'une qualité d'affection à offrir à votre mari et à vos amis ?

— Mon mari m'a-t-il demandé davantage ? répondis-je en me mettant debout à mon tour. Voyons, Georges, avez-vous vu en moi autre chose qu'une amie, qu'une confidente ? Jamais vous ne vous êtes occupé de ce que je pouvais penser !

— Je reconnais que j'ai eu tort. Si je vous l'avais demandé, vous m'auriez sans doute répondu que j'étais pour vous un ami comme d'autres peuvent l'être, comme Jean, par exemple !

Son ton, encore plus que ses paroles, me blessa jusqu'au plus profond de moi-même. Peu à peu, une révolte, une indignation inconnues montaient en moi. Je répliquai, sans prendre le temps de contrôler mes phrases :

— Certainement, car tous deux, vous avez sollicité de moi le même service. Comme vous, Jean aimait Laure de tout son coeur, de toutes ses forces. Comme vous, le mariage de ma soeur l'affligea cruellement. Comme lui, vous avez cherché refuge auprès de moi. Oh ! je l'ai bien compris, allez... Dans votre esprit, je n'étais bonne qu'à apaiser les souffrances qu'une autre vous avait causées. Mais tandis que vous agissiez sans prendre la peine de deviner mes véritables sentiments, Jean s'efforçait de me comprendre. En devenant votre femme, je savais que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'aimeriez jamais. Mais j'estimais que je pouvais remplir près de vous un rôle plein de grandeur, vous être utile en un mot et c'est Jean, Jean lui-même qui, approuvant ma conduite, m'engagea à accepter. Au contraire, Laure me fit entrevoir tous les risques d'une pareille union... Mieux que personne, elle savait que je ne serais guère heureuse, dans le sens où toute femme a le droit de l'être. Si je vous épousais, ce serait tant pis pour moi car notre mariage ne l'empêcherait pas de cultiver l'amour qu'elle vous a inspiré. Y a-t-il quelque chose dans tout ceci qui ne soit pas la vérité ? Vous ai-je jamais reproché de ne songer qu'à Laure, tout en étant mon mari ?

Je me tus, hors d'haleine. Georges me considérait avec stupeur. Sa colère brusquement tombée, je le voyais frémir à chacune de mes paroles.

— Jean vous comprend donc mieux que moi !

— Je le crois. Son amour pour Laure égalait le vôtre, mais il a su parfois s'en évader pour regarder autour de lui. Voilà pourquoi, tout à l'heure, je vous disais que son affection m'a parfois réconfortée.

— Vous en aviez donc besoin ? demanda-t-il, amer.

— Certainement. Le rôle que j'assume auprès de vous est singulièrement ingrat, décevant. Vos progrès vers l'oubli sont insignifiants.

— Vous vous êtes plainte à Jean ?

— Ne craignez rien de pareil. Mais il a deviné bien des choses.

— Lesquelles, par exemple ?

Il se penchait vers moi et son regard s'appuyait sur le mien qui ne se détournait pas. Pourtant, j'avais envie de fuir, de me retrouver seule pour pleurer à mon aise. Comme il insistait, je murmurai :

— Qu'en vous épousant, j'espérais trouver plus rapidement le chemin de votre coeur ; mais celui-ci est encore plein du souvenir de Laure et je n'ai pu y tracer ma route.

Brusquement, Georges me prit les mains, et m'attirant à lui :

— Le vôtre, Yane, de quels sentiments est-il habité ?

— Des plus naturels. J'ai toujours désiré arriver au bonheur par les voies les plus simples.

— Expliquez-moi...

— Pas ce soir, Georges... Ayez pitié de moi, je suis brisée !

Il me regarda longuement puis, hochant la tête :

— Pardonnez cette scène ridicule. En vous voyant si bonne pour ce malheureux Jean, je me suis senti jaloux de l'affection que vous lui témoigniez. C'est stupide, mais j'ai eu la sensation que vous m'en retiriez un peu pour lui en donner davantage.

— N'ayez pas de ces inquiétudes, fis-je tristement. Vous en avez encore plus besoin que lui et je sais ce que je vous dois !

— Ah ! Marianne, gémit-il, je suis bien à plaindre !

— Le suis-je moins ? Moi qui pensais posséder votre estime, voilà qu'à présent, vous me soupçonnez de je ne sais quelle trahison ! Enfin, j'espère que vous m'avez comprise et que vous chasserez de votre esprit toutes ces pénibles choses.

— Je vous en donne ma parole.

— Merci. Maintenant, permettez que je vous laisse seul. Je veux réfléchir, me reprendre, tout cela était si inattendu...

Il me lâcha comme à regret et je



EXIGEZ CHAQUE FOIS

la marque 'Vaseline' !

Ne vous contentez pas d'un succédané. La gelée de pétrole pure qu'il vous faut porte toujours la marque de commerce 'Vaseline'. Exigez-la! Aucune imitation ne vaut l'original.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Dépt. 5, C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.**

Un cadeau tout trouvé

•

Inutile de se creuser la tête. Le cadeau d'un abonnement de deux années à *La Revue Populaire* fera la joie de tous vos parents et amis, non pas une fois, mais 24 fois en 2 ans. Remplissez le bulletin ci-dessous et la personne à qui vous voulez faire plaisir recevra sa « Revue Populaire » tous les mois.

OFFRE SPÉCIALE : $2.50 pour 2 ans

CANADA SEULEMENT

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

La Revue Populaire

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

gagnai notre chambre où je m'enfermai.

•

Paris s'est vidé d'un grand nombre de ses habitants. Laure et Jacques sont partis pour Deauville, entraînant à leur suite leur petite escorte. Maman se réjouit de vivre de longs jours de tranquillité, dans la pénombre de sa chambre close.

Georges a pris son service à l'usine de Courbevoie et se montre fort satisfait. Marraine vient nous voir souvent et me comble de gâteries. Elle pense que toutes les joies de mon mari viennent de moi et ne sait comment me prouver sa reconnaissance.

Jean est revenu me voir deux fois. A la première de ses visites, il me semblait quelque peu préoccupé. Sans paraître m'en apercevoir, je lui contai le plus naturellement du monde combien Georges avait été impatient de conclure le contrat qui le liait maintenant à la firme de Courbevoie. Je lui expliquai que, pendant quelques jours, mon mari n'avait pas été lui-même...

— Je comprends, a murmuré Jean.

Et son visage s'est éclairé.

Avant-hier, un mot de sa grand-mère nous a appris qu'il avait dû s'aliter. Pauvre Jean ! Quelles doivent être ses pensées à cette heure ! Si Georges y consent, nous irons le voir samedi après-midi, tous les deux.

Il n'a plus été question, entre mon mari et moi, de la scène qui nous a divisés. Mais il se montre plus tendre, plus affectueux, comme s'il voulait effacer de mon esprit tout souvenir pénible.

Un matin, tandis que nous déjeunions, je ne sais à quel sujet la conversation tomba sur Laure :

— Il y bien longtemps qu'elle ne m'a appelée « chrysalide », fis-je remarquer.

Ce mot parut impatienter mon mari. Secouant énergiquement la tête, il riposta nettement :

— Laissez donc Laure où elle est. Elle ne vous a jamais rendu justice, cela parce que vous ne lui ressemblez pas. Vous savez bien que pour elle, il n'existe qu'un seul genre de beauté, le sien !

Comme je le regardais, saisie, il poursuivit en riant :

— Je vous étonne ? Parce que je l'ai admirée longtemps, j'ai l'air de me renier moi-même ! Eh bien, je reconnais que je n'étais alors qu'un pauvre sot ; oui, je me suis conduit comme un collégien. Heureusement, j'ai vieilli.

— Tellement ?

— J'ai surtout évolué... rectifia-t-il, pensif. Lorsque je songe à ce que j'ai été, j'éprouve une stupeur... immense ! Comment ai-je pu m'abuser à ce point ?

— Auriez-vous écouté la voix de « ma » raison ?

— De votre affection, surtout, Yane !

Cette fois encore, je n'osais poursuivre mais je me sentais sur le bon chemin dont j'avais si longtemps cherché le début.

Hier, Georges m'a annoncé que M. Louis Froideau avait décidé qu'à tour de rôle, ses collaborateurs pourraient prendre une semaine de repos à partir de la mi-septembre.

— Où pourrions-nous passer ces huit jours ? Vous réfléchirez, n'est-ce pas, Yane ?

— C'est promis. Si vous le pouvez, choisissez octobre, ai-je ajouté.

— Vous avez déjà une idée ?

— Peut-être.

— Bien, je n'insiste pas.

Oui, j'ai une idée... Octobre est encore loin et tant de choses peuvent advenir d'ici là.

•

Qu'allais-je écrire, hier soir, lorsque Georges s'est montré ? Je ne m'en souviens plus !

Il était beaucoup plus tôt que de coutume et, après avoir donné à Victorine mes ordres pour le dîner, je m'étais assise devant mon secrétaire, ce cahier ouvert devant moi.

Mon mari ayant sa clef, je ne l'entendis pas pénétrer dans l'appartement. Pourquoi était-il ainsi en avance ? Je n'eus pas le temps de le lui demander.

Je l'aperçus, poussai un cri, me levant vivement, fermai mon cahier que je glissai dans mon tiroir. Plus tard, trop tard, je réalisai combien tous ces gestes avaient été maladroits, inopportuns.

Cependant, Georges s'avançait. Il tenait un léger carton qu'il m'offrit en me souhaitant le bonsoir.

— Encore une gâterie ! Vous allez vous ruiner pour moi ! plaisantai-je en ouvrant la boîte.

Elle contenait un bouquet de violettes de Parme d'un mauve atténué. Tout de suite, je fus enveloppée de leur parfum que décuplait la douceur de cette belle soirée.

— Elles remplaceront ces oeillets fanés, déclara-t-il en s'approchant de mon secrétaire.

— Non, non, je les garde encore ! m'exclamai-je vivement. Venez, je vais mettre les violettes sur votre table de travail.

Il me suivit, non sans avoir jeté un regard curieux dans le tiroir imparfaitement repoussé. Je ne pus m'empêcher de penser que les maris sont parfois bien indiscrets... Mais j'espérais qu'il oublierait vite ce cahier que je lui avais sottement signalé par ma maladresse.

Tandis que j'arrangeais les fleurs, il se mit à me considérer attentivement. Sous son regard, je me sentais perdre contenance ainsi qu'une coupable. Pourtant, ma conscience était parfaitement tranquille ; seule, la façon dont il m'examinait causait mon malaise. C'est qu'aussi, Georges ne semblait pas naturel et je finissais par me demander quelle bizarre pensée lui était passée par l'esprit.

— Eh bien, murmurai-je, vous ne dites rien ?

— Je cherche à comprendre quelque chose, me répondit-il en me fixant intensément encore. Si vous vouliez satisfaire ma curiosité je vous en serais très reconnaissant.

— Que voulez-vous savoir ? questionnai-je en emportant le vase que je venais de garnir vers la table de travail.

Ainsi je m'éloignais de lui et sans savoir pourquoi cela me fut un soulagement. Mais il me rejoignit et, me prenant la main :

— Yane, dit-il avec hésitation, quand je suis entré, tout à l'heure... vous écriviez ?

— En effet.

Je me sentais pâlir mais m'efforçais de faire bonne contenance. Une fois de plus, je me reprochais ma précipitation à cacher ce maudit cahier...

— Vous faisiez votre correspondance ?

— Non.

— Alors, c'était ?...

— J'inscrivais mes dépenses, affirmai-je, pensant avoir trouvé la bonne réponse.

— Sur ce registre à couverture bleue ?

— Mais oui.

— Je croyais que vous les portiez sur un agenda noir qui se trouve dans le tiroir de ce bureau... Tenez, le voici.

De sa main demeurée libre, il saisissait l'agenda en question et l'ouvrait à la page que marquait le buvard. Mes achats de la journée s'y trouvaient détaillés et Georges les parcourut d'un coup d'oeil.

— Ah ! Marianne, fit-il en souriant, vous voici prise en flagrant délit... de dissimulation ! Vous avez un secret pour votre mari. Que peut bien contenir ce cahier ? A vrai dire, il m'intrigue depuis longtemps.

— Vous connaissiez son existence ?

— Oui, je l'ai aperçu à plusieurs reprises... Oh ! sans le vouloir, croyez-le bien. Tenez, notamment un soir, pensant que je dormais, vous vous êtes levée et, sans bruit vous vous êtes installée devant votre secrétaire. Pendant dix minutes environ, vous avez écrit d'une plume diligente. Ayant risqué un regard, je vous vis ensuite ranger ce cahier. Vous aviez, pour ce faire, les gestes d'un avare qui cache son trésor. Cela me frappa mais à ce moment — c'était au tout début de notre mariage — je n'avais pas les mêmes curiosités que maintenant. Je ne vous affirmerai pas que je croyais vous connaître mais, pour une raison que vous n'ignorez pas et dont j'ai honte à présent, vous ne suscitiez pas chez moi l'intérêt que je vous porte aujourd'hui. Tout ceci pour vous expliquer pourquoi je ne vous posai aucune question concernant ce cahier.

Depuis, j'ai bien changé et j'attendais avec assez d'impatience l'occasion de vous en parler. Ce soir, je me hasarde...

— Mais il n'a aucune importance, m'exclamai-je.

— J'aimerais cependant le voir, déclara mon mari avec entêtement.

— Vous serez très déçu.

— La moindre de vos actions ne saurait me laisser indifférent.

— Et si je refusais de vous le montrer ?

Je renonçais brusquement à tergiverser car je sentais que Georges n'abandonnerait pas facilement son idée.

— Je suis votre mari, murmura-t-il sans élever la voix. A ce titre, j'ai le droit de savoir...

— Vous exigeriez ?

— Oui.

— Mais vous êtes terrible ! Dois-je vous rendre compte de tout ce que je fais ?

— Certainement. Allons, Marianne, ne faites pas l'enfant. Au fond, je crois deviner ce que contient ce cahier. Jadis, Laure m'a confié que vous taquiniez la muse... Si vous avez réuni vos productions sur ces pages, j'aimerais les connaître.

— Pour vous moquer de moi ?

— Non, Yane, répondit-il gravement. Votre personnalité m'attire étrangement depuis quelque temps. J'ai compris que vous n'étiez pas tout à fait la femme que j'imaginais. Vous avez une vie intérieure intense. Vos poèmes doivent en être le reflet.

— Encore une fois je ne puis vous montrer ce cahier !

Pourquoi ne voulait-il pas comprendre ? Non, je ne pouvais étaler sous ses yeux les secrets de ma jeunesse, cette histoire de mon coeur jetée sur le papier aux heures de découragement ou d'espoir. Et puis, il y avait des choses que je désirais lui laisser ignorer... toujours ! En se retrouvant tel qu'il avait été, que je l'avais vu, il pouvait en éprouver tant d'humiliation ! Parfois, il avait été si loin du Georges réel. Non, je ne voulais pas qu'il s'en souvînt !

Tandis que ces pensées traversaient mon esprit, il réfléchissait, le visage sérieux et ses yeux, ses yeux fascinants, ne me quittaient pas.

— Pourtant, il le faut, déclara-t-il enfin.

— Je vous en prie, n'insistez pas !

— Dois-je alors employer certains arguments que vous comprendrez facilement mais qui, peut-être, vous froisseront...

— Tout ce que vous direz ne me fera pas revenir sur ma décision.

— Ecoutez-moi bien, Marianne. Ce cahier est la seule chose qui nous sépare encore. Je vous donne ma parole que tout le passé est aboli, que mon souvenir est libéré, que mon coeur est guéri. C'est vous qui avez fait ce miracle. A votre contact, je suis devenu un autre homme. Nous sommes tous deux au seuil d'une vie nouvelle. Mais ce cahier, lui, fait encore partie du passé. Quand un être jeune comme vous traduit en vers ce qu'elle ressent, il commence fatalement par se raconter. On peut retrouver dans ses rimes les joies, les douleurs qu'il a connues. Tandis que je vivais ainsi qu'un égoïste, que pensiez-vous ? Quelles étaient vos réflexions ? Qu'attendiez-vous enfin ? Voilà ce que je serais curieux de savoir.

Tandis qu'il parlait, je m'étais laissée tomber dans le fauteuil de cuir placé devant la table ; enfin, j'avais pu détacher mon regard du sien. Mais je le sentais penché sur moi et continuant à me contempler avidement.

Je crus avoir trouvé le moyen de sortir de cette impasse :

— Ecoutez, Georges, vous avez dit une chose exacte en affirmant que ce cahier appartient au passé. Mais, comme d'autre part, vous jugez celui-ci effacé, je vais vous proposer la seule solution qui me paraisse raisonnable.

— Et c'est ?

— De détruire ce recueil qui, je ne le nie plus, contient ce que j'appellerai « mes divagations de petite fille ». Je vous assure qu'il est bien inutile que vous en preniez connaissance. Vous seriez très déçu.

Je me faisais suppliante, persuasive. Aussi ne puis-je réprimer un soupir de soulagement en entendant Georges répondre au bout de quelques secondes :

— Eh bien, soit, brûlons-le dès ce soir.

— Laissez-moi ce soin. Demain, ce sera fait.

— Pourquoi ne pas m'accorder cette satisfaction dès maintenant ? Tenez, nous allons allumer du feu dans la cheminée... Vous voulez bien ?

Comme tout à l'heure, je le sentais buté, animé d'une volonté encore plus forte que la mienne. Je cédai et déclarai en me levant :

— C'est entendu... Je vais le chercher...

Déjà, il jetait quelques papiers dans la grille ; lorsque je revins, une flamme claire s'élevait vers laquelle je marchai tout droit, Georges me regardait faire. Sans hésiter, je lançai mon cahier dans le brasier.

Mais brusquement, mon mari étendit la main :

— Oh ! que faites-vous ? Vous m'aviez promis...

— Rien, Marianne !

— Ne m'avez-vous donc pas comprise ? criai-je, éperdue.

— J'ai le droit de savoir.

— Non, non... Tout ce que j'ai écrit là date du temps où vous n'étiez pas mon mari. J'étais libre de faire ce que je voulais, de penser ce qui me

AIR FRANCE

166,467 milles de lignes aériennes sur lesquelles ont voyagé un million et demi de passagers, 205 escales réparties dans 73 pays et sur tous les continents : c'est le réseau de la Compagnie Air France.

Un parc comprenant 70 quadrimoteurs qui comptent parmi les plus modernes et les plus réussies des réalisations de la technique aéronautique internationale : *Super-Constellation, Constellation, Douglas* américains, *Viscount* à turbo-propulseurs anglais, *Bréguet-Provence* français : c'est la flotte d'Air France.

Des ateliers d'entretien et de révision, équipés des machines et des bancs d'essai les plus perfectionnés, dont la valeur a été officiellement reconnue par la Civil Aeronautic Administration américaine : plus de 4,000 ingénieurs et techniciens y travaillant et ayant pour devise « Tout appareil d'Air France qui s'envole est un appareil neuf » : ce sont les centres industriels d'Air France.

Une élite de navigants, dont beaucoup ont dépassé les 5,000, 10,000 et même 15,000 heures de vol, et qui, malgré leur valeur professionnelle, sont soumis régulièrement à des stages d'entraînement et de perfectionnement, à des épreuves et à des contrôles constants : ce sont les équipages d'Air France.

Des agences de vente réparties dans le monde entier, un personnel commercial renommé pour son amabilité et sa compétence, des services adaptés aux exigences de toutes les catégories de passagers, des centres hôteliers assurant la préparation d'une cuisine réputée, un personnel attentif et courtois : c'est l'organisation commerciale d'Air France.

Trente-cinq ans d'expérience, d'études méthodiques, de progrès commerciaux et techniques ont abouti à la création d'une organisation mondiale qui offre pour le transport des passagers et fret des possibilités uniques : Air France.

semblait bon. Ah! Georges, ce que vous faites est déloyal...

Je cherchai à lui ravir mon bien mais il me repoussa avec violence :

— Jugez-moi comme il vous plaira. Je veux savoir à « qui » vous consacriez vos pensées. Si j'avais pu prévoir votre obstination, il y a longtemps que j'aurais consulté ce cahier sans vous le dire. Cela nous aurait évité cette scène pénible.

— Mais enfin, pourquoi voulez-vous savoir ?

— Parce que je vous aime, Marianne, et que je suis jaloux, terriblement jaloux. Vous pouvez penser que je suis illogique et qu'il est anormal de ressentir de la jalousie envers vous que j'ai si longtemps méconnue. Mais c'est ainsi et rien ne peut changer à ce qui m'arrive. Voilà pourquoi je lirai ce cahier. J'en souffrirai sans doute mais je saurai.

Il posa mon journal sur le bureau et s'assit en l'ouvrant. Puis il se pencha et parcourut vivement les premières pages.

Je n'en pus voir davantage. Ainsi qu'une folle, je quittai la bibliothèque et courus me jeter sur mon lit. J'avais le cerveau vide mais mon coeur en révolte battait à tout rompre. Six heures sonnèrent.

En pensant à ce que mon mari était en train de faire, j'éprouvais une telle honte que j'aurais voulu mourir. Comment oserais-je me retrouver maintenant en présence de Georges ? Qu'allait-il penser de moi ? Comment avais-je eu l'imprudence, l'audace, d'écrire certaines choses ! Ah ! si j'avais pu prévoir...

Hélas ! A quoi servaient mes regrets ? En ce moment même, Georges lisait ces pages que j'avais tracées pour moi seule, qui contenaient mes pensées les plus intimes.

Brusquement, je me mis debout. L'idée de revoir mon mari me devenait insupportable, je venais de décider de sortir. Je m'habillai silencieusement et, quittant notre chambre, passai dans le salon. Traversant la galerie sans faire le moindre bruit, j'atteignis la porte d'entrée lorsque la voix de Georges me fit sursauter :

— Où allez-vous, Marianne ?

Me retournant, je le vis debout, au seuil de la bibliothèque. Qui donc l'avait averti de mon passage ?

Comme je ne répondais pas, il fit quelques pas vers moi en répétant sa question :

— Je sors, balbutiai-je... Un oubli à réparer...

— Demain il sera temps. Je voudrais vous parler.

Frissonnante je le vis s'approcher jusqu'à me toucher. Son visage était bouleversé et ses yeux illuminés de tendresse.

— Voulez-vous venir ? mumura-t-il encore.

Ma résistance était à bout. Je le suivis et la porte du bureau retomba derrière nous. Déjà il m'entourait de ses bras et m'attirait contre sa poitrine.

— Marianne... Yane... Ah ! comme je vous aime !

Je tressaillis en me rappelant brusquement que c'était la seconde fois qu'il me l'affirmait. Comment au milieu de mon désarroi avais-je pu oublier ?... Je ne pouvais me l'expliquer. Tout tournait autour de moi, sombrait dans un gouffre noir. Soudain, j'éclatai en sanglots.

— J'ai été odieux, murmura à mon oreille la voix de mon mari... Je ne mérite pas de posséder un tel trésor... Marianne, vous êtes la plus délicieuse petite femme qui soit au monde. Et dire que je n'avais rien vu, rien compris... Un insensé stupide et maladroit, voilà ce que je suis.

Au milieu de mes sanglots, je balbutiai :

— Avez-vous au moins brûlé ce cahier ?

— Ce cahier ! s'exclama-t-il. Mais je le garderai comme la plus belle preuve de votre amour et de ma folie ! C'est lui qui m'a révélé votre coeur et vous voudriez que je le détruise ? D'abord, je n'ai fait que le parcourir et, si vous vouliez me faire un grand plaisir...

— Eh bien ?

— Nous le lirions tous les deux.

— Non, non, j'aurais trop honte !

— Mais la tendresse que tu m'as vouée est ce qu'il y a de plus beau, de plus pur... Tu dois en être fière, au contraire, comme je suis fier de l'avoir inspirée... Allons, Yane, ne pleure plus... et dis-moi que tu me pardonnes !

— Comment pourrais-je vous en vouloir ? Vous êtes mon mari, vous me l'avez assez répété !

Je pleurais toujours et j'entendais ma voix, une voix de fillette, résonner faiblement dans le silence de la chambre close.

Les lèvres de Georges s'appuyèrent longuement sur mes paupières. Silencieusement, avec une sorte de ferveur qui me bouleversait, il buvait mes larmes.

— Et dire que, sans toi, j'aurais pu passer à côté de ce grand bonheur ! soupira-t-il enfin. Un homme digne de ce nom se serait-il laissé entraîner à la poursuite de telles chimères, alors que, si près de lui, un petit être charmant attendait patiemment qu'il daignât lui rendre justice ? Ah ! vraiment, nous pouvons être orgueilleux de notre sexe ! Le moindre petit bout de femme a plus de valeur dans son cinquième doigt que nous, dans toute notre personne ! Seulement, ajouta-t-il au bout d'un instant, je parle d'une vraie femme... comme toi.

Ces mots achevaient de dépouiller sa pensée de ce qu'elle avait encore de trouble, d'indécis. Il avait enfin compris de quelles forces de tendresse je l'avais entouré et combien il avait été imprudent en s'hypnotisant sur un vain passé. Mais tout cela était bien fini et je pouvais avoir confiance.

— Je t'aime, Marianne !

Mon béret était tombé à terre ; des mèches folles roulaient sur mon visage et je me sentais toute menue dans ses bras... Je devais être bien jolie pour une femme à qui l'on fait une première déclaration d'amour !

•

Mon mari a voulu que je relate cette dernière scène. J'ai obéi, car je n'ai plus d'autre volonté que la sienne...

Nous formons un ménage tendrement uni. Il me semble que nous commençons seulement à vivre... Que Dieu nous accorde encore de longues années... sinon nous n'épuiserions jamais la joie que nous avons de nous revoir !

Comme Georges a voulu détruire les souvenirs du passé, il a banni de notre vocabulaire le mot « chrysalide » dont Laure m'a gratifiée si souvent, jadis.

— Au soleil de notre amour, tu es devenue le plus joli des papillons, m'a-t-il dit tout bas. Si tu savais de quelle beauté tu resplendis !

Peut-être ne devrais-je point écrire ces choses... Mais je me complais à penser qu'elles lui sont inspirées par la tendresse infinie dont son coeur déborde. Une femme aimée est toujours belle pour son mari et je remercie Dieu d'avoir créé pour les amoureux des lunettes roses !

•

Je ne rouvrirai plus ce cahier. Georges veut l'enfermer dans un tiroir secret de son bureau où il vieillira doucement, comme nous. A moins que je n'utilise ses dernières pages pour inscrire les pesées journalières de notre premier bébé ?...

— Ah ! celui-là, qu'il est attendu avec impatience ! Notre ami Jean, qui nous écrit du Jura où il achève de se rétablir, demande quand il devra revenir pour tenir au-dessus des fonts baptismaux ce petit prodige que sera notre fils.

En attendant, nous allons partir pour Fontainebleau. C'est la vieille forêt que je désirais tant connaître, en automne... Georges peut y aller maintenant sans commettre d'imprudence. Le gracieux fantôme, dont je craignais pour lui le souvenir, a fui bien loin des bois majestueux. Désormais, la sylve majestueuse est à nous seuls. Notre amour pourra s'y épanouir et quelle joie sera la mienne lorsque je sentirai battre près du mien le coeur de celui que j'aime.

Huit jours de bonheur et puis... tant d'autres qui suivront, perpétuel enchantement pour mon coeur de femme, de maman !



Votre revenu peut expirer avant vous

Le nombre des personnes dépassant la soixantaine s'est accru de cinquante-deux pour cent depuis 1921 ! Ainsi vos chances d'atteindre et même de dépasser 60 ans augmentent chaque année les progrès de la science moderne vous assurant un niveau de vie plus élevé et de meilleurs soins médicaux.

Faites-vous en sorte de vivre vos années ADDITIONNELLES dans la sécurité, sans être à charge aux autres ? Vous en aurez l'assurance en achetant DÈS MAINTENANT une

RENTE SUR L'ÉTAT

CANADA
MINISTÈRE DU TRAVAIL

Informez-vous,—dès maintenant,—de la façon de procéder pour vous assurer durant vos années d'activité, un revenu de retraite garanti. Consultez votre REPRESENTANT RÉGIONAL DES RENTES (qui se rendra chez vous au moment qui vous conviendra), ou encore postez FRANCO le coupon ci-après.

POUR PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS
VEUILLEZ DEPOSER LE COUPON A LA POSTE

Au: Directeur, division des Rentes sur l'État, R.P. 3
Ministère du Travail, Ottawa. (FRANC DE PORT)
Veuillez m'expliquer comment une rente sur l'État peut m'assurer un revenu de retraite à peu de frais.
Mon Nom .....
(M./Mme/Mlle)
Je demeure à .....
Date de naissance .....
Age de début de la rente ..... Téléphone .....
Je compte que les renseignements fournis seront considérés comme strictement confidentiels.

VOTRE AVENIR EST ENTRE VOS MAINS !



Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL
améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....





LOUIS-HONORE FRECHETTE, 1839-1908, avocat, homme politique et homme de lettres, premier lauréat canadien de l'Académie française. On le voit ici à vingt ans (à droite), alors qu'il étudiait le droit à l'Université Laval de Québec et écrivait ses premiers vers. A gauche, LOUIS FRECHETTE adulte, poète couronné, député au Parlement fédéral d'Ottawa et figure nationale. Ses oeuvres principales s'intitulent : *Le Chant de la Huronne, La Voix de l'Exilé, Fleurs boréales, La Légende d'un Peuple, Originaux et Détraqués, La Noël au Canada* et *Epaves poétiques.*

UNE AUBAINE

[*Suite de la page 7*]

II

Et, tout en mêlant ses couleurs et en jouant ferme du pinceau, Maurice Flavigny repassait dans sa tête toutes les circonstances qui venaient de le favoriser d'une façon si exceptionnelle, et les événements qui les avaient fait naître.

Il se voyait, cinq années auparavant, à l'âge de dix-huit ans, disant adieu aux siens, et s'embarquant à l'aventure, pour aller demander à la patrie de l'art moderne, la science qui développe le talent, et sans laquelle le génie même reste impuissant et veule.

Il se rappelait ses journées d'ambition fiévreuse, ses longues veilles consacrées à un labeur ingrat, ses désappointements, ses froissements, ses découragements.

Il songeait à l'égoïsme des maîtres, aux jalousies des camarades, aux humiliations subies, aux mille révoltes de sa fierté blessée.

Il revivait, par l'imagination, ses angoisses, ses doutes, ses ennuis, sa nostalgie — sa nostalgie surtout, au sein de cette immense cité, où, cruelle ironie, tous les plaisirs semblent se donner rendez-vous pour venir tourbillonner autour de votre isolement.

Les deux premières années avaient été relativement heureuses.

Maurice Flavigny avait "pioché" avec conscience, vivant modestement de la petite pension que lui faisait son père — un notaire de la campagne, propriétaire de deux petites fermes aux revenus limités — et passant ses heures de loisirs dans les musées, étudiant les grands maîtres et demandant à leurs immortels chefs-d'oeuvre le secret des inspirations fécondes.

Ses progrès furent rapides ; et déjà des lueurs d'espérance de plus en plus vives commençaient à sourire à son ambition, lorsqu'une série de fatalités étaient venues renverser tous ses beaux rêves, et plonger le pauvre garçon dans l'accablement et la détresse.

Des malheurs impossibles à prévoir avaient fondu sur le toit paternel.

De fausses spéculations avaient entraîné le vieux notaire dans une ruine complète.

Et, le jour même où se vendait, par autorité de justice, la maison où Maurice était né, son père mourait d'apoplexie et de chagrin, ne laissant à ses héritiers qu'une police d'assurance sur la vie à peine suffisante pour empêcher sa pauvre femme, devenue aveugle, de tomber au crochet de la charité publique.

Elle avait été recueillie par une jeune institutrice, sa voisine — seul rejeton d'une ancienne famille seigneuriale tombée dans la pauvreté — qui avait spontanément offert à la mère de Maurice une des quatre chambres dont se composait le petit appartement réservé à l'institutrice, dans la maison d'école.

Tous les détails de ces cruels événements lui avaient été communiqués par cette jeune personne, qui naturellement avait dû servir de secrétaire à celle que la plus triste des infirmités empêchait de tenir la plume.

Privé de la pension paternelle, le jeune peintre avait été forcé de négliger l'étude, pour se livrer presque exclusivement au travail du mercenaire en quête du pain quotidien.

Il avait dû, comme bien d'autres, se soumettre à l'exploitation du mercantilisme sans entrailles, qui, à Paris comme ailleurs, spécule sur le talent pauvre pour arracher aux jeunes artistes le sang de leurs veines, en échange d'une bouchée de pain.

Durant deux longues années, il avait ainsi peiné et végété, sans pouvoir, au prix du travail le plus asservissant, amasser seulement la somme nécessaire pour son retour en Amérique.

Puis étaient venus la guerre franco-prussienne, le siège de Paris, les horreurs de la Commune.

Le jeune Canadien, dans le patriotisme de son coeur, n'avait pas hésité : il avait vaillamment payé sa dette de sang à la grande patrie, ayant été blessé, à la prise de Buzenval, à côté de son maître et ami, Henri Regneault, tombé lui-même, frappé par une balle allemande en pleine poitrine.

Puis ce furent les longs mois d'hôpital ; et enfin le harnais repris, le cou de nouveau dans la bricole, pour recommencer la désespérante corvée.

En repassant dans son esprit ces longues années de pauvreté, de douleur et d'abandon, le jeune peintre baissait la tête, et sa figure prenait une expression navrante.

Mais, tout à coup, elle s'éclairait d'un rayon de joie.

Un de ses tableaux reçu et admiré au Salon.

Un amateur riche.

Une vente avantageuse ; les dettes payées, et le retour dans la patrie, avec l'avenir devant lui, auprès de sa vieille mère !

Et Maurice Flavigny, comme s'il n'eût pu contenir son émotion, se levait, arpentait la chambre durant quelques instants, puis s'arrêtait devant sa table, regardait longuement la lettre de crédit bien palpable, qui était là, devant lui, et, se remettant à l'ouvrage, murmurait sur un ton de suprême reconnaissance à Dieu.

— Et maintenant riche !... je suis riche !...

« Et cela, après avoir vu disparaître ma dernière ressource, avec ce porte-monnaie perdu au moment même où je mettais le pied sur le sol natal ! N'y a-t-il pas là le doigt de la Providence aussi visible qu'il puisse être ?

Et le pinceau allait, venait, brossait toujours, fondant les ombres, assouplissant les contours, accentuant les jeux de lumières.

Et, sous l'effet de l'inspiration fébrile, une intensité de vie étonnante éclatait de plus en plus sur la toile, à mesure que l'oeuvre avançait et sortait radieuse de l'ébauche.

III

Mais laissons l'artiste à son travail, et racontons cette histoire de porte-monnaie perdu.

En arrivant à la gare Bonaventure par le train direct de New York, Maurice Flavigny avait fait transporter ses malles à un hôtel voisin, et avait payé le commissionnaire avec la menue monnaie qu'un Européen porte toujours dans son gousset pour les exigences du pourboire.

Or, conduit à sa chambre, le pauvre jeune homme avait constaté, avec un désespoir facile à imaginer, la disparition de son porte-monnaie contenant tout ce qui lui restait d'argent.

Les recherches furent inutiles.

Il fallut se rendre à la cruelle évidence : il était la victime d'un pick-pocket, et n'avait plus même en sa possession la somme qu'il lui fallait pour regagner le village où l'attendait sa mère, sans doute aussi pauvre que lui.

C'en était trop pour le courage d'un homme. Maurice Flavigny tomba à genoux, pleura silencieusement et pria...

Le lendemain matin, quelqu'un frappait à sa porte.

— Monsieur Flavigny ?

— C'est moi.

— Un paquet pour vous.

Notre ami, assez intrigué, prit le paquet, et l'ouvrit.

Un cri de joie lui échappa.

A côté d'un objet roulé, de la grosseur du bras, son porte-monnaie lui-même, bien reconnaissable, était là avec une lettre.

La main toute tremblante d'émotion, Maurice brisa le cachet, et lut l'étrange missive qui suit :

Monsieur, — Celui qui vous écrit est un étranger. Il a vu, hier au soir, tomber un porte-monnaie de votre poche, et l'a ramassé. S'il vous le rend intact, il n'a plus qu'à mourir de faim. Je prends donc la liberté, en vous le remettant, de retenir cinquante dollars sur la somme de cent dix qu'il contient. Mais, comme je ne suis pas un voleur

et que je viens d'apprendre, par les registres de l'hôtel, que vous êtes peintre, je vous laisse en échange un objet qui ne peut m'être d'aucune utilité dans ce pays, mais qui — vous pourrez en juger vous-même — vaut certainement, et plus, la somme soustraite. Je suis venu de Québec, il y a six semaines, à petites étapes et à pied. C'est un mode de locomotion auquel, je le sens, je ne me ferai jamais. Aussi je viens d'acheter un billet de chemin de fer pour Chicago avec votre argent. Que Dieu vous garde d'être jamais réduit à emprunter par ce procédé !

Point de signature.

Maurice Flavigny, tout abasourdi, défit le rouleau, et vit apparaître la toile dont nous avons parlé plus haut.

Il l'examina d'abord d'une façon assez indifférente, croyant avoir affaire à quelque vieille croûte comme il y en a tant.

Mais plus il lui donnait d'attention, plus il sentait s'éveiller son intérêt.

C'était quelque chose, en fin de compte.

Il n'y avait pas à dire, c'était quelque chose !

Une oeuvre ancienne ; un tableau de maître ; un chef-d'oeuvre peut-être !

— Voyons, voyons, disait-il, avec anxiété.

Et il étendait la toile, l'approchait de la fenêtre, la lorgnait à distance.

Tout à coup un éclair lui traversa le cerveau :

— Si c'était possible !... Un Enfant-Jésus de Murillo !... En effet, ces suavités de teintes, ces ombres aériennes si mobiles, ces chauds reflets de lumière, cette bouche et ces yeux humides, cette grâce de modelé, cette morbidesse des chairs, cet ensemble à la fois réaliste et idéal, ce sont bien là les caractéristiques du maître espagnol... Oui, c'est bien un Murillo. La signature se reconnaît à chaque coup de pinceau... Ici ! et par quel hasard ? Et je suis, moi, possesseur de ce trésor ! O ma bonne mère !

Et Maurice Flavigny essuya ses yeux pleins de larmes.

Il se rappelait qu'en passant à New York, il avait fait la connaissance de riches marchands de tableaux, qui lui avaient dit :

— Il doit y avoir de vieilles toiles de maîtres au Canada, dans les anciennes familles françaises. Si vous en rencontriez, et que les possesseurs voulussent s'en départir, songez à nous.

Et à cette pensée, Maurice avait eu un frisson de joie qui lui avait serré le coeur et lui avait mis comme un sanglot dans la gorge.

— Sainte Vierge, s'écria-t-il, en trois jours d'ici, c'est la fête de Noël ; si je vends ce tableau, je fais voeu d'en peindre une copie pour la crèche de mon village !

IV

Et plein de confiance — sa dépêche partie pour New York — le jeune peintre s'était mis à l'oeuvre.

Cette copie en deux jours, c'était une rude tâche, mais il y arriverait.

Deux jours de plus sans voir sa mère après cinq ans d'absence, c'était un grand sacrifice, mais il s'y soumettrait.

Le lecteur sait déjà que le Murillo avait victorieusement subi l'épreuve de l'expert, et que Maurice Flavigny n'attendait plus que d'avoir donné le dernier coup de pinceau à sa copie pour toucher le prix de l'original.

Qu'on nous permette d'abréger.

Vers trois heures de l'après-midi, après avoir soldé sa note d'hôtel, conclu ses derniers arrangements avec l'agent de la maison Cornhill & Granger, et fait emballer, avec toutes les précautions voulues, sa précieuse copie ornée d'un joli cadre en or fin commandé d'avance, le jeune voyageur avait traversé le fleuve à Longueuil, et là avait pris une voiture de louage pour se faire conduire à Contrecoeur.

On le retrouve frappant à la porte du presbytère de cette dernière paroisse, son « ex-voto » à la main.

Le curé — un brave coeur avec une âme d'artiste — enchanté de l'aubaine, naturellement, accueillit avec une extrême courtoisie son ancien paroissien qu'il connaissait seulement de nom, n'étant que depuis trois ans à la tête de la paroisse.

Il admira beaucoup le petit tableau — auquel il trouvait comme un air de « déjà vu », disait-il — et, une heure après, celui-ci, couronné de fleurs et de verdure, suspendu au fond du reposoir sacré, au-dessus de la châsse traditionnelle si chère aux petits enfants, n'attendait que la cloche de minuit pour resplendir dans toute sa grâce et sa fraîcheur virginale à la lueur des lampes et des cierges.

Et Maurice Flavigny avait quitté la cure de Contrecoeur avec une nouvelle commande, pour l'église, d'un grand tableau de la « Sainte-Trinité », patronne de la paroisse.

Jugez quel orchestre délirant, quel cantique attendri devait chanter au fond du coeur de ce jeune homme de vingt-trois ans, qui, dans cette nuit de Noël, si joyeuse, si solennelle, si impressionnante pour tous, apportait le bonheur et la richesse à ce qu'il avait de plus cher au monde — sa bonne vieille mère pauvre et aveugle, qu'il n'avait pas revue depuis cinq ans !

Maurice Flavigny la trouva seule au logis, avec une petite servante — la jeune institutrice, qui était en même temps l'organiste de la paroisse, ayant dû passer la journée au village chez son cousin —un jeune médecin récemment établi à Contrecoeur — afin d'être plus à portée de l'église pour les répétitions.

V

Passons sous silence l'entrevue de la mère et du fils.

Ces scènes débordantes de tendresse heureuse ne se décrivent pas.

Le coeur humain est ainsi fait, que l'intensité de la joie se traduit comme la douleur, par les larmes.

Longtemps ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis — ô mystérieuse impulsion de l'âme qui, dans le bonheur comme dans la détresse, sent le besoin de s'épancher au pied de Celui qui est la source de toute félicité comme de toute consolation ! — la pauvre aveugle prit son fils par la main :

— Viens, Maurice, dit-elle, en s'orientant de son mieux vers un pan de mur nu, mais où ses yeux éteints semblaient contempler quelque chose d'invisible, viens, mon Maurice, viens t'agenouiller avec moi devant l'Enfant-Jésus !

— Quel Enfant-Jésus ? demanda le jeune artiste, qui n'avait pas vu les signes multipliés que, depuis un instant, lui faisait la petite bonne en train de dresser le couvert.

— Mais l'Enfant-Jésus de Suzanne, qui est là sur le mur, la vieille peinture qu'elle aime tant.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, fit Maurice, dont les regards allant du mur à sa mère, n'avaient pu rencontrer ceux de la petite bonne.

— Comment, tu ne vois pas de tableau sur ce mur !

— Mais non, fit le jeune homme en regardant sa mère avec une surprise inquiète.

— L'enfant-Jésus n'est plus là !... L'Enfant-Jésus est parti !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur de comprendre.

Et la pauvre femme s'affaissa sur une chaise en s'écriant :

— Maurice ! Maurice ! jamais nous ne pourrons nous acquitter.

La petite bonne, que Maurice interrogea, après quelques instants d'hésitation, expliqua tout.

Pendant la dernière maladie de Mme Flavigny, Suzanne, à bout de ressources et ne sachant où prendre de l'argent pour acheter les médicaments ordonnés par le médecin d'une paroisse voisine — il n'y en avait pas dans le moment à Contrecoeur — avait vendu son vieux tableau à un étranger, un passant entré chez elle par hasard.

Elle en avait reçu un bon prix, par exemple : cinq piastres comptant !

Ce qui ne l'avait pas empêchée d'avoir les yeux rouges en s'en séparant, et en recommandant à la petite bonne de ne rien dire de tout cela à personne — surtout à Mme Flavigny, qui n'y voyant point, s'imaginait que l'Enfant-Jésus était toujours à sa place. Voilà !

— Maintenant, ajouta-t-elle, n'allez pas dire à Mlle Suzanne que j'ai trahi son secret ; elle ne me gronderait pas, elle est bien trop bonne ; mais cela lui ferait de la peine, n'est-ce pas, Madame ?

La mère de Maurice pleurait en silence, pendant que lui-même, en proie à quelque singulière préoccupation, réfléchissait profondément en arpentant la pièce de long en large.

Enfin il prit la parole :

— Comment était ce tableau ? demanda-t-il.

— Oh ! une vieillerie, répondit sa mère ; mais l'enfant y tenait. C'était un trésor pour elle : tout ce qui lui restait de sa famille — une ancienne famille de Québec. La dernière bribe de leur fortune d'autrefois, que sa grand'mère lui avait laissée en lui disant qu'elle lui porterait bonheur... Et dire que la chère petite s'en est séparée pour moi !... Oh ! Maurice, quel ange !... Et si belle... dit-on.

Maurice réfléchissait toujours.

— Etait-il grand, ce tableau ?

— A peu près trois pieds sur deux, répondit la petite bonne.

— Un Enfant-Jésus ?

— Oui, couché sur un oreiller de soie, avec de beaux petits cheveux dorés.

Maurice devenait hagard.

— Le fond noir ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Très noir, Monsieur !

VI

Depuis quelques instants, l'on entendait, par intervalles, des tintements de grelots et de clochettes se mêler au-dehors aux grincements des traîneaux sur la neige durcie.

C'étaient les paroissiens qui se rendaient à l'église, et prenaient le devant pour avoir le temps de faire leurs dévotions et se préparer à communier à la mystérieuse et poétique messe nocturne.

Tout à coup :

— Woh !... Woh !... Harrié donc !

Des voix à la porte.

Une voiture, deux voitures arrêtées.

— Qui est-ce ?

— Ce sont les Gendreau et les Benoît, Madame.

— Nos anciens fermiers, Maurice ; tu les as connus. De braves gens qui ne m'oublient point.

— Entrez, messieurs et dames, entrez !

— Bonsoir la compagnie.

— Comment ça va-t-y, ce soir, mame Flavigny.

— C'est vous, monsieur et madame Gendreau ? C'est toi, Julie ? Et ton mari, je suppose ?

— Marcel Benoît pour vous servir, mame Flavigny.

— Oui, Madame, interrompit Gendreau — qui était un peu orateur, ayant déjà été condidat aux honneurs municipaux — Marcel Benoît et Philippe Gendreau, vos anciens fermiers, qui se souviennent de leur bonne maîtresse, et qui viennent, avec leurs épouses ici présentes, vous souhaiter la Noël, avec



DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.

Ci-joint 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

tous les compliments de la saison, comme disent les gens instruits.

— Merci, merci, mes bons amis !

— Plusse que ça, mame Flavigny, je venons d'apprendre que vot'jeune monsieur, que vous attendiez, est arrivé à soir, et comme on sait que vous pouvez pas sortir, si vous voulez nous le permettre, on viendra réveillonner tous ensemble avec vous autres, après la messe de minuit.

— Vous êtes mille fois trop bons, fit en s'avançant Maurice Flavigny, qui, toujours absorbé dans ses réflexions, s'était un peu tenu à l'écart. Monsieur et madame Gendreau, monsieur et madame Benoît, je suis touché de votre démarche. Je sais que vous avez été d'excellents amis pour ma pauvre mère, et je suis heureux d'avoir l'occasion de vous en remercier. Quant au réveillon...

— Vous ne trouverez guère à vous régaler ici, interrompit Mme Flavigny.

— Ta ta ta ta !... C'est pas vous autres qui régalez, s'écria Philippe Gendreau. J'avons apporté tout ce qu'il faut. On sait ce que c'est quand on n'attend pas de visite.

— Voyons, Lisette ! voyons, Julie ! s'écrie à son tour Marcel Benoît, montrez vos provisions. Tenez, regardez voir ça ! Deux paniers pleins : des tourquières, des tartes, un soc, un dinde, des croquecignoles — des vrais croquecignoles de Noël — comme on sait que vous les aimez, mame Flavigny.

— Oui, oui, oui. Mais faut pas oublier de mentionner le reste, ajouta Philippe Gendreau avec un clin d'oeil significatif et en tapant légèrement sur une petite cruche de grès au ventre rebondi ; de la jamaïque du bon vieux temps, monsieur Maurice ; celle que votre père aimait. J'ai cru vous faire plaisir, et j'espère que vous la trouverez de votre goût. Pauvre M. le notaire, c'est le reste d'un petit baril qu'il m'avait donné le jour de mes noces !

Maurice Flavigny, le coeur tout remué par cette cordialité naïve, passait d'un groupe à l'autre, serrant silencieusement la main à tout le monde, trop ému pour remercier autrement.

— Eh bien, c'est entendu alors, s'écria Philippe Gendreau de son verbe retentissant.

— C'est entendu, répéta Marcel Benoît, son fidèle écho.

— La Louise va venir, continua Gendreau, pour aider à la petite créature à mettre tout ça sur la table. Nous autres, filons ! le dernier coup de la messe va sonner. A l'église d'abord, on réveillonnera ensuite. Monsieur Maurice, j'ai une place pour vous dans ma carriole, à côté de ma vieille. Seulement, vous prendrez garde : elle est un peu chatouilleuse !

Maurice, pour qui ces manières joviales et familières, n'étaient pas nouvelles, accepta de grand coeur, et, après avoir endossé les lourds vêtements d'hiver qu'il s'était procurés à Montréal, alla déposer un long baiser sur le front de sa mère.

— A bientôt, mon fils, dit celle-ci. Remercie l'Enfant-Jésus pour tout le bonheur qu'il nous donne ce soir. Tu vas voir Suzanne ; dis-lui que je l'attends sans faute après la messe, avec son cousin, le nouveau docteur, et sa femme, si elle peut sortir par ce froid-là.

— Ho ! ho ! Embarque !... Perdons pas de temps, nos gens !

C'était la voix tonitruante de Philippe Gendreau qui donnait le signal du départ.

— Embarquez, embarquez, les créatures !...

C'était Marcel Benoît qui, suivant son habitude, secondait l'initiative de son camarade.

VII

Et gling ! glang !... diriding !...

Voilà les deux équipages filant au grand trot sur la neige criarde, et sous un ciel criblé d'étoiles scintillant au fond de l'azur comme des pointes d'acier chauffé à blanc.

Gling ! glang ! glong ! diriding ! ding !

Ils vont les bons petits chevaux canadiens, s'ébrouant dans la buée, secouant leurs crinières où le givre brode des festons, et emportant, avec l'ardeur qu'on leur connaît, Maurice Flavigny et les fermières emmitouflées au fond des « carrioles », tandis que, debout sur le « devant », bien ceinturés dans leurs « capots » de chat sauvage, le « casque » sur les yeux, des glaçons dans les moustaches et les guides passées autour du cou, Philippe Gendreau et Marcel Benoît se battent vigoureusement les flancs pour se réchauffer les doigts, car l'air est vif et sec...

Et gling !... glang ! diriding !...

Ils vont toujours les braves petits chevaux canadiens, encouragés par des sons plus sourds et plus lointains, que bientôt la rafale leur apporte par volées intermittentes :

Dang ! dong !...

Ce sont les cloches, cette fois, les cloches de la paroisse qui chantent leurs noëls joyeux dans la nuit, au clocher à lanternes de la vieille église de Contrecoeur, dont on aperçoit bientôt les grandes fenêtres illuminées de rose faisant contraste avec les pâles clartés du dehors.

Au moment où Maurice Flavigny entrait dans l'église et se dirigeait vers le banc de Philippe Gendreau situé en avant, dans la chapelle de la Vierge, en face de la crèche de l'Enfant-Jésus, une voix sonore et douce, une voix de femme toute vibrante d'expression émue, et qu'accompagnaient les accords d'un harmonium habilement touché, entonnait le vieux noël de nos pères, ce cantique d'un sentiment si pénétrant dans sa naïveté rustique :

Ça bergers, assemblons-nous !

Fut-ce simplement l'impression que tout coeur un peu vivant éprouve en revoyant la vieille église du village où l'on a été baptisé, où l'on a fait sa première communion, où l'on a prié enfant, ou bien l'effet que produisit sur lui cette voix au timbre d'or qu'il entendait pour la première fois ? Toujours est-il que le jeune étranger s'agenouilla, ou plutôt se laissa tomber à genoux, la tête cachée dans ses deux mains et la poitrine secouée par mille sensations étranges et toutes nouvelles pour lui.

Quand il releva les yeux, son Enfant-Jésus était là, qui le regardait avec un sourire ineffable, au milieu de son encadrement de dorures, de fleurs et de lampions multicolores.

Alors deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Il rêvait.

Il rêvait à son passé, à son avenir.

Et, bercée par les chants naïfs et solennels de cette nuit toute remplie du mystère sacré, sa pensée entière se fondait en réminiscences douces, et dans on ne sait quels vagues espoirs qui lui montaient au coeur comme des bouffées d'attendrissement et de bonheur.

Peu à peu, la figure du divin « bambino », qu'il ne cessait de contempler avec les regards enthousiastes de l'artiste, se transforma en une délicieuse figure de jeune fille blonde, au front virginal, aux yeux caressants et veloutés, aux traits réguliers et sereins dans leur expression de suprême bonté et de suave mélancolie.

La scène entière se transforma aussi par degrés.

Il voyait cette jeune fille élevée dans l'opulence, et réduite à un travail ardu pour vivre, recueillir chez elle une pauvre femme aveugle et sans appui, se faire son ange gardien, sa fille, sa garde-malade.

Bien plus encore, il la voyait sacrifier à vil prix une relique de famille, un souvenir sacré, un chef-d'oeuvre choyé, vénéré, prié, pour secourir cette pauvre infirme, une étrangère pour elle, mais qui était sa mère à lui !

Car, il n'en doutait pas, cet Enfant-Jésus à la copie duquel le curé avait trouvé des airs de « déjà vu », ce tableau qui était tombé entre ses mains d'une façon si bizarre, ce Murillo qui l'avait enrichi, ce ne pouvait être que la vieille toile vendue en secret à un passant pour sauver sa mère...

Et cette voix qui lui remuait si profondément toutes les fibres du coeur, n'était-ce pas celle de cette jeune fille, de cette bienfaitrice obscure — celle de Suzanne ?

Et ce nom à moitié prononcé vint expirer sur ses lèvres, comme la plus radieuse en même temps que la plus troublante des musiques.

VIII

La communion approchait.

La voix, qui venait de moduler les dernières notes de la touchante pastorale empruntée par le talent de Lambillotte au génie de l'auteur de « Guillaume Tell », se tut.

Quelques lambeaux d'accord flottèrent encore un instant sous la profondeur sonore des voûtes.

Puis Maurice Flavigny vit passer à sa gauche, se dirigeant vers la table sainte, une grande jeune fille toute blonde, élégante et distinguée, modestement vêtue de noir, et dont la vue le fit tressaillir.

La jeune fille s'agenouilla, reçut la communion, puis vint se prosterner dévotement devant la crèche de l'Enfant-Jésus.

Quand elle releva la tête pour faire le signe de la croix, un léger cri lui échappa, et on la vit chanceler.

D'un bond, Maurice Flavigny fut près d'elle et la soutint dans ses bras.

Quelques minutes après, on frappait à la porte du médecin, qui accourait en toute hâte de son côté ; mais bien inutilement en ce qui regardait Suzanne — car c'était elle — la fraîcheur du dehors l'ayant complètement remise du choc soudain qu'elle avait éprouvé à la vue du tableau de Maurice.

Quand celui-ci et le cousin de Suzanne, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, leur surprise se traduisit par deux exclamations :

— Gustave !

— Maurice !

— Par quel hasard, grands dieux ?

— Moi ? j'habite Contrecoeur depuis un mois ; et toi, quand es-tu revenu d'Europe ?

— Mais j'arrive ce soir même...

— C'est incroyable ! Et qui t'attire ici ?

— Ma mère, parbleu, qui demeure avec... Mlle D'Aubray, n'est-ce pas ? fit Maurice en s'inclinant du côté de la jeune fille.

— Chez Suzanne ?

— Oui, cousin, intervint l'institutrice ; cette dame aveugle dont je t'ai parlé !... il paraît que c'est la mère de monsieur.

— Vraiment ? Comme ça tombe ! moi qui dois aller lui donner des soins.

— En effet, à Paris, tu étais oculiste.

— Sans doute.

— Ah ! mon cher, si jamais...

— Je te comprends, sois tranquille. On travaillera de son mieux.

— Mais comment se fait-il ?

— Qu'un spécialiste soit à Contrecoeur au lieu d'être à Montréal ? Des

★★★ ANECDOTES ET PENSEES

Nous ne publierons maintenant le nom des auteurs de nos « *pensées* » que quand ce sera nécessaire à l'intelligence du texte. Nous ne voulons pas, en effet, que le lecteur se laisse impressionner par la renommée d'un écrivain au point d'accepter d'emblée tout ce qu'il propose. Judicieusement choisies, ces pensées méritent que vous y attardiez votre réflexion, mais certaines aussi sont à rejeter par un esprit sain et loyal.

LA RÉDACTION.

•

Le peuple n'aime pas qu'on soit semblable à lui. Il méprise l'intempérance et hait ses vices dans les grands.

•

Les Français sont les hommes du monde les plus propres à être fols sans perdre la tête. Leur raison va toujours plus loin que leur raisonnement.

•

On n'aime fortement et pour ainsi parler on n'aime vraiment que ceux qu'on craint, parce que la crainte nous les rend fortement présents, fixe notre esprit sur leur compte, et qu'on leur sait gré tout à la fois de tout le bien qu'ils font et de tout le mal qu'ils ne font pas. D'ailleurs, s'ils ne sont pas méchants, ils subjuguent le coeur lui-même, et on n'ose pas les haïr.

•

Les hommes ne sont jamais justes si ce n'est quelquefois et seulement envers ceux qu'ils aiment.

•

Etre meilleurs ou être pires dépend de nous. Tout le reste dépend de Dieu comme la gloire, la vieillesse et tous les genres de succès.

•

Les bons mouvements ne sont rien s'ils ne deviennent de bonnes actions.

•

Ayons pour les morts cette piété de ne rien faire qui eût pu les affliger s'ils eussent pu le prévoir.

•

La plus grande immoralité c'est de faire un métier qu'on ne sait pas.

•

La démocratie peut être furieuse ; mais elle a des entrailles, on l'émeut ; pour l'aristocratie, elle demeure toujours froide, elle ne pardonne jamais.

NAPOLÉON.

•

Les grands orateurs qui dominent les assemblées par l'éclat de leur parole sont en général les hommes politiques les plus médiocres.

NAPOLÉON.

intérêts de famille, mon cher ; et puis la santé de ma femme à qui il faut l'air de la campagne, — car je suis marié, mon bon, marié depuis six mois. Mais nous nous raconterons tout cela en route, car j'ai donné ordre d'atteler. Je vais reconduire Suzanne, et il y a naturellement place pour toi dans la voiture. Avec ta permission, cousine ?

— C'est cela, en route ! interrompit Philippe Gendreau, qui, après s'être absenté un instant, venait de reparaître sur le seuil de la porte, son fouet à la main, et avec son fidèle Achate sur les talons.

— En route ! répéta Marcel Benoît ; nos petites femmes attendent.

— Vous savez que nous réveillonnons tous ensemble, docteur, n'est-ce pas ? ajouta Philippe Gendreau ; c'est entendu :

— C'est entendu, docteur ! répercuta Marcel Benoît.

— Ah ! dame, fit le médecin, écoutez, s'il y a réveillon, c'est autre chose. Il faut attendre une seconde, alors ; j'aurai mon mot à dire dans cette affaire-là.

Un instant après, on était en route.

IX

En entrant, la jeune institutrice courut embrasser la mère de Maurice.

C'était une habitude de tous les jours ; mais, soit grâce à la journée d'absence, soit pour autre cause, l'aveugle ne put s'empêcher de remarquer en elle-même, que « sa petite Suzanne » l'embrassait, ce soir-là, avec une effusion toute particulière.

— Oh ! la belle de Minuit que nous avons eue, mame Flavigny ! s'écrièrent fermiers et fermières — Philippe Gendreau, Marcel Benoît, Lisette et Julie — en s'approchant de la table qui croulait presque sous les mets robustes et succulents de nos campagnes, rangés avec art par « la Louise » et la petite bonne de Suzanne, à côté des pyramides monumentales de croquecignoles, saupoudrées de sucre blanc — le gâteau national sans lequel un réveillon de Noël serait incomplet sur les bords du Saint-Laurent !

Et bientôt, au milieu des rires et des éclats de voix joyeuses, la bombance commença, après le bénédicité prononcé dévotement par l'aveugle sur cette table autour de laquelle venait de s'asseoir tout ce qu'elle aimait au monde.

— Oui, une belle messe de Minuit ! fit le docteur. Avez-vous remarqué comme le curé paraissait de bonne humeur ?

— Et quel beau chant ! ajouta timidement Maurice.

Suzanne leva les yeux sur lui.

Le peintre était assis auprès de sa mère ; et à l'autre bout de la table, la jeune fille avait modestement pris place auprès de son cousin.

— Oui, oui, oui, oui, oui ! c'est parfait tout ça, s'écria Philippe Gendreau ; mais on prend rien pendant ce temps-là, nous autres. Dites donc, les messieurs et les petites dames — sauf vot'respect, mame Flavigny — si on prenait une petite santé entre nous autres, ne serait-ce que pour avoir un petit speech de M. Maurice !

— Ça, c'est une idée ! ne manqua pas d'appuyer Marcel Benoît, jamais en arrière lorsqu'il s'agissait de seconder les vues de son ami et candidat.

— Alors, intervint le docteur en se dirigeant du côté où il avait déposé son paquet en entrant, si c'est comme ça, en avant ma surprise !

Et il revint avec deux bouteilles cachetées, qui, quoi que le lecteur puisse en penser, n'eurent pas l'air trop dépaysées sur la table de cette pauvre maison d'école de Contrecoeur.

— C'est, ma foi, du champagne ! s'écria Maurice.

— Eh oui, du champagne, et du bon ! fit le docteur en clignant de l'oeil avec l'assurance d'un connaisseur.

— Un banquet alors ?

— Les restes de celui que mes confrères carabins m'ont donné la veille de mes noces, mon fiston ! C'est double fête.

Et le jeune médecin, après avoir fait sauter les bouchons et rempli les verres, leva le sien en s'écriant :

— Mes amis, à la santé, d'abord, de Mme Flavigny ; et puis, à celle de mon brave camarade Maurice, nouveau Messie, qui nous arrive, comme un Enfant-Jésus, en pleine nuit de Noël !

— Noël ! noël ! crièrent tous les convives, en se levant et en choquant leurs verres, d'un côté de la table à l'autre.

Suzanne avait disparu.

Celui à qui l'on venait de porter un toast si cordial se leva à son tour, pendant que tous les autres reprenaient leurs sièges, et, après avoir vidé son verre :

— Mes amis, commença-t-il, d'une voix émue...

Il s'interrompit.

Une voix délicieuse, la même qui avait tant surpris le jeune peintre à son entrée dans l'église, une de ces voix qui partent du coeur et qui vont au coeur, une voix dont le timbre laissait comme transparaître on ne sait quelle fraîcheur d'émotion sereine, venait de se faire entendre dans une pièce voisine, soutenue par un petit mélodion dont les sons tremblants et doux se mariaient avec elle d'une façon charmante.

La voix chantait :

Nouvelle agréable !

Aux dernières notes du joyeux couplet, les applaudissements éclatèrent de tous côtés.

— Noël ! Noël ! cria-t-on de nouveau.

Maurice embrassait sa mère qui pleurait.

Suzanne était revenue prendre sa place à table à côté de son cousin tout ému lui-même, et baissait la tête en rougissant un peu sous le regard profondément attendri dont le fils de Mme Flavigny l'enveloppait des pieds à la tête.

X

Un courant d'effluves mystérieux flottait dans l'air.

En une minute, deux coeurs venaient de s'échanger, dans cette entente muette et inconsciente de deux êtres intelligents et bons, pacte sacré que l'Ange des amours saintes va signer devant Dieu un sourire sur les lèvres.

UNE DATE À RETENIR

Mercredi, le 26 janvier prochain, vous pourrez vous procurer, chez tous les marchands de journaux et magazines du Québec et d'ailleurs, VOTRE numéro de FEVRIER de

LA REVUE POPULAIRE

Vous y trouverez, en plus de la chronique mensuelle de Lucette Robert : « Ce dont on parle », de nombreux articles illustrés et un roman d'amour qu'on vous recommande :

LA DAME DE MEYSERLING, *par CARIOLA*



PLAISIR DE LIRE DURE TOUTE L'ANNÉE

Lire n'est ni un travail, ni une corvée : c'est un agrément... et pour toute la famille, il ne saurait y avoir plus bel agrément que la lecture de nos trois magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Cela ne coûte que $5.50 et vous avez l'assurance que, toute l'année durant, la personne en question recevra avec la régularité du calendrier, sinon avec celle de l'horloge, soixante-seize magazines qui seront autant de preuves tangibles de l'amitié que vous entendez lui témoigner.

Il n'y a pas d'hésitation possible, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne sauraient manquer de plaire à tous, de quelque âge, ou de quelque condition sociale qu'ils soient. Ceci, croyons-nous, est un excellent tuyau.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Maurice voulut reprendre la parole :

— Mes amis, dit-il, vous venez de boire à la santé de ma mère et à la mienne...

Il fut interrompu de nouveau.

— Attendez, j'en suis ! s'écriait la voix joyeuse d'un nouvel arrivant.

Une exclamation générale de surprise répondit :

— Monsieur le curé !...

Et tout le monde se leva respectueusement devant le pasteur aimé et vénéré de la paroisse..

— Oui, fit celui-ci, qui tenait sous son bras un objet d'assez grandes dimensions ; oui, madame Flavigny, oui, mademoiselle Suzanne, c'est moi qui viens vous demander la permission de me mêler un instant à votre joie.

— Bravo ! bravo ! monsieur le curé ! Venez vous mettre à table avec nous.

— Certainement, mes enfants ; mais d'abord, permettez-moi d'apporter ma quote-part à la réjouissance générale.

Et le bon curé étala, aux yeux de tous, l'objet qu'il portait sous le bras, et qui n'était autre que la copie du Murillo peinte avec tant de soin par Maurice, et qui avait figuré le soir même à la crèche de Noël, dans l'église de la paroisse.

— Mon Enfant-Jésus ! s'écria Suzanne hors d'elle-même. Mon Enfant-Jésus !... Oui, c'est bien lui ; je n'avais pas rêvé... Et tout neuf !... tout rajeuni ! tout rayonnant !... Comment se fait-il donc ?

— Mademoiselle, dit le bon curé, on vient de m'apprendre qu'il y a pour vous un grand souvenir et une touchante histoire de dévouement attachés à cette charmante peinture ; vous méritez qu'elle vous revienne, et j'ai tenu à l'honneur de vous la présenter moi-même dès ce soir. La paroisse vous doit bien cela pour les services précieux et gratuits que vous rendez à notre église, d'un bout de l'année à l'autre, comme organiste et cantatrice.

— Noël ! Noël ! recommencèrent toutes les voix, pendant que Suzanne, les mains jointes, et encore sous le coup de la surprise, disait :

— Monsieur le curé, parlez ! ce n'est pas un rêve, c'est un miracle, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, un miracle de savoir-faire. Demandez à mon nouveau paroissien, M. Maurice Flavigny, qui va se charger, n'est-ce pas, de dissimuler la soustraction que je viens de commettre au détriment de ma fabrique, et à l'insu de mes marguilliers.

La jeune fille se tourna lentement et rendit au jeune homme le long regard dont il l'avait caressée un instant auparavant.

Après s'être devinés, ils se comprenaient.

La plus suave des émotions emplissait désormais leurs deux âmes.

— Voyons, à table ! à table ! s'écria Philippe Gendreau ; nous ne faisons que commencer.

Une autre voix répondit :

— A table !

Pas besoin de demander si c'était celle de Marcel Benoît.

XI

"Monsieur Flavigny, je bois à votre heureux retour parmi les vôtres ! fit le bon curé en vidant le verre que venait de lui offrir le jeune médecin ; Dieu vous bénisse dans vos voies, et vous garde toujours digne de la sainte mère qu'il vous a donnée !

— Merci, monsieur le curé, pour ces bons souhaits, dit Maurice Flavigny, en prenant la parole sur un ton tout particulièrement grave ; je vais essayer de m'en montrer digne, dès l'instant.

Et, quittant son siège, il alla déposer devant la jeune institutrice, une enveloppe blanche, en disant :

— Mademoiselle, cette enveloppe contient un mandat de crédit sur la Banque de Montréal pour dix mille dollars ; c'est une somme que je vous restitue.

— Hein !

— Quoi ?

— Comment ?

— Dix mille piastres !

— Voyons, ce n'est pas possible.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, mes amis, répondit Maurice, que l'original du tableau que vous venez de voir appartenait à Mademoiselle ; que c'était l'oeuvre d'un grand maître ; qu'il m'était tombé entre les mains d'une façon fortuite et pour ainsi dire providentielle ; que je l'ai vendu pour dix mille dollars ; et que j'en remets tout simplement le prix à qui de droit.

— Mais, Monsieur, fit Suzanne, que ces assauts multipliés avaient rendue toute pâle et toute nerveuse, vous ne me devez rien. Ce tableau ne m'appartenait plus ; je l'avais vendu.

— Oh ! non, Mademoiselle, vous ne l'aviez pas vendu ; comme un bon ange que vous êtes, vous aviez sacrifié cette relique de famille qui vous était chère, pour venir au secours de ma pauvre mère malade et délaissée.

— Qu'importe, monsieur ! Même en supposant un acte aussi charitable de ma part, je ne puis m'attribuer la propriété d'un objet sur lequel j'ai perdu tout droit de réclamation.

— Mademoiselle...

— Non, Monsieur, je ne puis prendre cet argent, fit Suzanne en remettant l'enveloppe au jeune homme. Il n'est pas à moi.

— Alors, tiens, mère ! fit Maurice en mettant la traite entre les mains de l'aveugle ; donne-lui cela toi-même... puisqu'elle ne veut rien accepter de moi...

— Maurice, tu es digne de ton père ! dit solennellement la pauvre aveugle.

Et s'adressant à Suzanne :

— Ma fille, dit-elle, Suzanne, mon enfant, accepte cette somme ; elle est à toi ; c'est la prédiction de ta grand-maman qui s'accomplit : tu te souviens, ce tableau devait te porter bonheur. Tu as pris soin de moi, tu m'as soulagée dans ma détresse, tu as veillé à mon chevet, tu m'as sauvé la vie ; Dieu t'en récompense par la main de mon fils, et par l'intermédiaire inconscient de l'objet même dont ta charité s'était servi. Prends cet argent.

— Non, Madame, inutile d'insister, fit Suzanne inébranlable. Cet argent n'est pas à moi !

— Mais il t'est dû.

— Madame Flavigny, si j'avais quelque titre à votre reconnaissance, ce ne serait pas une raison pour moi, n'est-ce pas, d'accepter le paiement d'un service rendu ?

— Et moi, Mademoiselle, intervint Maurice, je ne saurais garder cet argent qui vous appartient. M'enrichir au prix de votre sacrifice — à vous à qui je dois tant — ce serait une lâcheté qui me rendrait méprisable à mes propres yeux. Acceptez, je vous en prie... Suzanne ! dit-il.

Et il s'arrêta, tout bouleversé d'avoir osé prononcer ces deux syllabes qui n'avaient fait encore que monter de son coeur pour expirer sur ses lèvres.

— Acceptez, insista-t-il, pour votre bonheur et le nôtre.

— Impossible, monsieur Maurice, répondit la jeune fille, en se cachant la tête dans ses mains. Cet argent est à vous ; je ne l'accepterai jamais...

Maurice laissa tomber ses deux bras de découragement, et jeta les yeux autour de lui, comme pour demander conseil.

Que faire ?

— Voyons, monsieur le curé, parlez, supplia la pauvre aveugle.

XII

Les deux jeunes gens étaient debout, l'un en face de l'autre, les yeux baissés, confondus dans le même embarras, aussi perplexes qu'affligés devant cette fortune inespérée qui leur tombait du ciel, et qu'ils ne pouvaient toucher, ni l'un ni l'autre, sans capitulation de la conscience et du coeur.

— Monsieur le curé, voyons... firent ensemble tous les assistants.

— Dame, mes bons amis, dit le saint prêtre, le cas est bien embarrassant... Cependant, puisque Dieu leur envoie cette aubaine, il doit y avoir un moyen... mais...

— Monsieur le curé, je vous comprends, interrompit joyeusement le jeune médecin. Vous l'avez trouvé, le moyen ! Il n'y en a point d'autre... Et si Mme Flavigny avait par hasard la moindre velléité de me demander la main de ma cousine pour son fils, après ce que j'ai remarqué chez moi, le long de la route et ici, je lui donne ma parole d'honneur que j'irais « mettre les bans à l'église » avant la quinzaine.

— Et je vous garantis que cela ne vous coûterait pas cher, dit le curé.

— J'en accepte votre parole, monsieur l'abbé ; quant à moi, je n'aurai qu'une condition à imposer : c'est que, pour éviter tout nouveau conflit d'intérêt, les futurs époux soient en communauté de biens.

— Bravo ! Noël ! Noël !...

Les deux enfants étaient si confus qu'ils n'osaient pas lever les yeux l'un sur l'autre.

L'aveugle, toute tremblante, étendit les deux bras vers Suzanne, qui s'y précipita en sanglotant.

Lisette, Julie, « la Louise » et la petite bonne se passaient le tablier sur les yeux. Maurice mit un genou en terre, saisit la main de Suzanne et y déposa un long et ardent baiser.

— Bénissez-les, monsieur le curé, disait la bonne mère en essuyant elle aussi ses pauvres yeux éteints. Bénissez-les, vous qui pouvez les voir !

Et, pendant que le vieux curé levait ses longues mains blanches au-dessus des deux jeunes fronts inclinés, le médecin — qui, à la dérobée, avait plus d'une fois examiné les prunelles de la malade — s'approcha d'elle, et lui dit à l'oreille :

— Vous les verrez, vous aussi, dans quelques semaines, madame Flavigny, prenez-en ma parole !

Le petit tableau devait porter bonheur à tout le monde...

Et si quelqu'un eût, à ce moment-là, passé sur la route, en face de la vieille maison d'école de Contrecoeur, il eût sans doute entendu, mêlées à de bien joyeux éclats de rire, des voix jeunes et vieilles, claires et sonores, qui criaient :

— Noël ! Noël !

— Nous en ferons un conseiller ! disait Philippe Gendreau.

— Un maire ! s'écriait Marcel Benoît, qui pour la première fois, se permettait de différer d'opinion avec son ami.

Louis Fréchette.

LES 25 GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"La Revue Populaire" de Décembre 1954

Mlle Marie-Claire Arcand,
712, rue Commerciale,
La Tuque, Qué.

Mlle Yvette Laquerre Rochon,
2007 est, rue Dorchester,
Montréal, Qué.

Mme Anita Pariseau, Apt, 3,
1885 est, Blvd St-Joseph,
Montréal, Qué.

Mlle Noëlla Tremblay, Ch. 456,
Sanatorium St-Michel,
Roberval, Qué.

M. Rodolphe Boucher,
303 Blvd. St-Joseph,
Hull, Qué.

M. Fernand Poirier,
46a rue Phipps, Sorel, Qué.

Mlle Cécile Jarry,
Casier 287, Farnham, Qué.

Mme Octave Turcotte,
621f rue Scott,
Drummondville, Qué.

Mlle Anita Ross,
92 rue Cathédrale,
Rimouski, Qué.

M. Richard Hamel, 19 rue Fagot,
Lauzon, Qué.

Mme Hector Bolduc,
452 rue Joffre,
La Tuque, Qué.

M. Alain Levasseur,
849 rue Panneton,
Trois-Rivières, Qué.

Mme Léo Vachon,
62, Ave. St-Georges,
Giffard, Qué.

Mlle Pauline Boisvert,
12, rue Charlotte, Sorel, Qué.

Mme J. T. Doyon,
153 est, rue St-Alphonse,
Thetford-Mines, Qué.

M. Emile Desrochers,
187, Ave. Ste-Agnès,
Donnacona, Qué.

Mme Gilles Hébert,
122, rue Rocheleau,
Cap de la Madeleine, Qué.

Mme Cécile Renauld,
781, Des Frênes Est,
Québec, Qué.

Mlle Simonne Beaumont,
97, rue Aberdeen,
Québec, Qué.

Mlle Carmen Carl,
41, rue Claire Fontaine,
Québec, Qué.

Mme Jeanne Diment,
6400, rue des Ecores,
Montréal, Qué.

M. Léo Gibeault,
327 est, rue Beaubien,
Montréal, Qué.

Mlle Marguerite Beauchamp,
Apt. 16, 421 rue Viger,
Montréal, Qué.

Mme G. Marc-Aurèle,
3705, rue Adam,
Montréal, Qué.

Mme Agnès Paquin,
5890, rue Chateaubriand,
Montréal, Qué.

Solution du mois de décembre



LA PETITE HISTOIRE

La Reine Victoria et son petit-fils.

Au moment où il était encore étudiant, un petit-fils de la reine Victoria d'Angleterre écrivit à son auguste grand-mère de bien vouloir lui expédier quelque argent.

La Reine très sage répondit négativement expliquant, dans une longue missive, que même les princes doivent s'habituer à l'économie.

La réponse vint par retour du courrier, ainsi conçue : « Chère grand-maman, je vous remercie infiniment de votre précieuse lettre, je l'ai vendue pour six dollars cinquante ».

•

Diplomatie.

Benjamin Franklin, grand homme politique du siècle dernier, possédait le sens humoristique propre à l'esprit américain. Et cela le servit en maintes occasions.

Il se trouvait un jour à Paris et dînait en compagnie de l'Ambassadeur d'Angleterre et d'un important personnage français. Au dessert, l'ambassadeur anglais se leva et porta un toast de goût douteux en ces termes :

— Je bois à l'Angleterre, soleil autour duquel tourne le monde entier.

Le haut fonctionnaire français leva son verre et non sans quelque ironie dit à son tour :

— Je bois à la France, brillante lune dont les rayons dissipent les ténèbres de la nuit.

C'était à l'Américain Franklin de porter un toast. Imperturbable il se leva et :

— Je bois, dit-il, à la santé du Général George Washington, le Josué des temps modernes qui a ordonné au « Soleil » et à la « Lune » de s'arrêter !...

Prix du journal.

James Gordon Bennett, décédé en 1872, fut un brillant journaliste et le fondateur-éditeur du journal américain « New-York Herald ».

Une rumeur se répandit un jour voulant que Bennett, à ce moment-là en voyage à Paris, cherchât à vendre son journal. Randolph Hearst, sans vérifier la justesse de la rumeur, et désireux d'acquérir le journal, télégraphia à Bennett : « Dites prix du Herald ». Le voyageur qui ne connaissait pas la fausse nouvelle répandue sur son compte, répondit par morse : « Herald, prix : deux sous jours de semaine et cinq sous le dimanche ».

•

Vieille connaissance.

Le géographe et naturaliste Guillaume Humboldt traversait vers 1840 un désert d'Amérique. Rencontrant un Indien, il lui demanda :

— As-tu connu l'évêque de Lima ?

— Si je l'ai connu ? répond le cannibale, j'y ai même goûté ! ! !

•

Sur les femmes.

Arthur Schopenhauer, qu'on a surnommé le philosophe du pessimisme, aime à dire des malices sur les femmes. Un de ces mots favoris est ainsi rapporté : « Les femmes ressemblent à certains mets que l'on sait très indigestes mais qui n'en font pas moins venir l'eau à la bouche... »

***** ANECDOTES ET PENSEES**

L'éducation ne consiste pas seulement à orner la mémoire et à éclairer l'entendement : elle doit surtout s'occuper à éclairer la volonté.

•

L'amitié est une plante qui doit résister aux sécheresses.

•

Quand mes amis sont borgnes je les regarde de profil.

JOUBERT.

CE DONT ON PARLE

[*Suite de la page 9*]

ensuite une thèse à la Faculté de droit de la Sorbonne sur *L'assistance technique et financière aux pays insuffisamment développés.* Il obtient son doctorat en droit international et sa thèse est retenue pour l'un des prix de la Faculté de droit de Paris. Il est revenu au pays où il passait les examens du Ministère des Affaires extérieures et est présentement Attaché au Conseil privé à Ottawa. M. Michel Dupuy a deux essais en préparation : *Les lettres fictives* et *L'héritage perdu* • • • L'art religieux trouvait des fervents au Québec avant que l'Exposition française en montrât de si remarquables exemples. Nous avions les livres de Gérard Morisset (conservateur du Musée provincial) sur les sculptures et l'orfèvrerie anciennes de nos églises ; le séminaire de Joliette, ses autels dessinés et exécutés par M. Jean-Marie Gauvreau de l'Ecole du Meuble et ses vitraux de Marius Plamondon (ancien élève de Maurice Denis) ; et la revue *Arts et Pensée* qui nous signale chaque oeuvre d'art religieuse et met en garde contre la camelote et le clinquant. Ce manque de goût dans nos églises n'est pas exclusif à notre pays si j'en juge par le petit article suivant : Il existe à Louviers une très belle église du treizième siècle, aux boiseries et sculptures de la Renaissance, qui eut à souffrir des bombardements surtout dans sa toiture. Pour réparer celle-ci, le curé s'adressa à son paroissien le plus influent — qui est le président du Conseil. Ce dernier lui proposa un pacte : une subvention en échange des statues de plâtre coloriées, offense à l'art, qui enlaidissaient ce beau temple. On dit que la toiture est complètement réparée • • • Le vitrail transforme complètement une église en créant une pénombre traversée de rayons bleus, rouges, jaunes et verts, et en plaçant aux fenêtres ces sentinelles lumineuses qui sont les saints de vitraux. L'église en est comme un buisson ar-

MINIATURES DE MAÎTRES vous offrent une collection des chefs-d'oeuvre de la peinture des plus grands musées mondiaux (Vatican, Louvre, National Gallery etc.) présentée dans une riche gamme d'encadrements qui trouvera sa place dans n'importe quel foyer.

Dimension moyenne 4½" x 5½"



LA VIERGE



LA MADONE

PRIX : $1.50 chacune

plus 25¢ pour frais postaux.

Distribué exclusivement par
CONTINENTAL SUPPLY CO.,
C.P. 99 Station R Montréal, P.Q.

Veuillez m'expédier ..... Miniature (Vierge ou Madone). J'inclus $ ..... chèque ou mandat-poste. SATISFACTION GARANTIE OU ARGENT REMBOURSE PAR RETOUR DU COURRIER. Nous payons les frais de port pour les ordres dépassant $5.00. Demandez notre catalogue gratuit de 35 tableaux célèbres.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

LE SAMEDI publie toutes les semaines une tranche inédite du grand roman télévisé et radiodiffusé de Germaine Guèvremont

LE SURVENANT

Prenez la bonne habitude d'acheter votre *Samedi* toutes les semaines.

Aux nouveaux membres du Cercle du Livre Romanesque

Gratuits

LES DEUX DERNIERS Romans d'Amour de MAGALI



"LA VOYAGEUSE CLANDESTINE"

Le plus émouvant, le plus passionnant des romans de Magali. Une histoire d'amour unique qui débute par un mariage et se termine par . . . un mariage.

"RENDEZ-VOUS AU BORD DU FLEUVE"

Un jeune Canadien est venu en France pour accomplir un devoir sacré. Il rencontre une orgueilleuse jeune fille et c'est un extraordinaire roman d'amour.

Pour recevoir gratuitement ces deux livres, devenez membre du Cercle du Livre Romanesque et achetez notre roman d'amour du mois.

"BEAU COMME UN DIEU" de Simone Roger-Vercel—Quand on est beau comme un Dieu, on a toutes les femmes à ses pieds . . . enfin presque toutes. Or la seule qui intéresse Jean-Claude, c'est Monique, et Monique méprise les jolis garçons. Un adorable roman d'amour.

Comment devenir membre du Cercle du Livre Romanesque

N'envoyez pas d'argent. Vous paierez $1.00 seulement dans les dix jours de la réception de votre livre. Chacun de nos livres du mois est un ROMAN D'AMOUR entièrement nouveau, jamais encore publié, qui est une exclusivité mondiale du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. Dans les mois à venir, vous recevrez avant qu'ils paraissent en France et plus d'un an avant qu'ils ne soient publiés dans les magazines, les nouveaux romans d'amour de DELLY, MAX DU VEUZIT, MAGALI, CLAUDE JAUNIERE, etc. Chaque livre seulement $1.00 pour les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. (Ces livres se vendent beaucoup plus cher en librairie.) Les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE ne s'engagent qu'à acheter 4 livres par an.

RP-11

LE CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE LTÉE,
40, rue Molière — Montréal 10 — GR. 9378

Veuillez m'inscrire au Cercle du Livre Romanesque et m'envoyer ma prime gratuite, " LA VOYAGEUSE CLANDESTINE" et "RENDEZ-VOUS AU BORD DU FLEUVE" par Magali ainsi que votre roman d'amour du mois "BEAU COMME UN DIEU" par Simone Roger-Vercel. Vous m'enverrez l'annonce de vos romans d'amour du mois et je m'engage à en acheter au moins quatre par an, aussi longtemps que je resterai membre du Cercle du Livre Romanesque. Il est bien entendu que je peux quitter le Cercle du Livre Romanesque quand je veux.

NOM .....

ADRESSE ..... Age, si moins de 21 ans .....

VILLE .....

☐ Veuillez trouver ci-joint $1.00 en paiement de "BEAU COMME UN DIEU".
☐ Veuillez me facturer, je vous enverrai $1.00 dès réception de mes livres.
RAYEZ LA MENTION INUTILE.

dent avec ses cierges et ses lampadaires, et les tons vibrants qui jettent leurs reflets sur les murs blancs. Parmi quelques églises du Québec qui ont commandé des vitraux à l'illustre verrier français, Max Ingrand, signalons (pour que vous y arrêtiez au cours de vos voyages) celle de St-Etienne de la Malbaie et celle de Victoriaville qui en attend un Chemin de Croix sous forme de vitraux de chaque côté de la nef. Le même artiste a fait les vitraux de St-Pierre de Montmartre et restauré ceux de l'église des Jacobins à Toulouse • • • Les programmes du mercredi soir seront interrompus au Musée des Beaux-Arts de Montréal, les 29 décembre et 5 janvier, mais reprendront par la suite. Dans la Galerie XII, vous pourrez voir (du 29 décembre au 16 janvier) les peintures d'Henri Masson et de Paraskeva Clark ; le vernissage de l'Exposition rétrospective de F. H. Varley aura lieu le 7 janvier, et le 14e Salon international de Photographie et la 5e Exposition internationale de Diapositifs en couleurs se feront du 8 au 23 janvier. Pendant votre visite au Musée, allez voir les plus récentes acquisitions : une abstraction de Borduas *Les signes s'envolent* et un dessin à la craie *Femme au repos* du sculpteur Stanley Lewis • • • La Ligue de Sécurité de la Province de Québec a préparé une circulaire pour les Fêtes, afin d'éviter les accidents de la route. L'hôte ou l'hôtesse est moralement responsable de toute perte de vie découlant de l'abus des boissons alcooliques par un de ses invités. Servez une tasse de café noir plutôt que le dernier verre, souvent fatal à celui qui conduit une voiture. Dans l'intérêt public, voici une suggestion : Ne vous servez pas de votre voiture pour vous rendre aux réceptions de Noël et du Jour de l'An. Un chauffeur qui a bu est souvent imprudent • • • Après le Canada et la France, la basse chantante Yoland Guérard remporte des succès aux Etats-Unis où il est en tournée avec *South Pacific,* dans le rôle du planteur français que chantait Ezio Pinza. Il y a ceci de remarquable dans sa carrière qu'il est guidé et adopté par de grands artistes qui voient en lui ce qu'ils étaient sans doute dans leur jeunesse ; ainsi, son professeur de Paris, Vanni lui *donna* pour débuter à l'opéra de Lyon, dans *Mephisto* de Faust, son propre costume et Ninon Vallin fut la marraine de première communion de son fils. Né à Joliette, il y fit ses études classiques et des études musicales ayant choisi le basson comme instrument d'orchestre. Ce n'est que sur les instances de son entourage qu'il se mit à chanter et participa au concours *Les boursiers de C.K.A.C.* où il obtint le 1er Prix sur cent cinquante concurrents. Après quelques mois de leçons, il eut son lauréat de chant au Conservatoire, et débuta aux *Variétés Lyriques* dans le rôle de Wagner de l'opéra *Faust.* L'année suivante, il accompagne comme soliste les Disciples de Massenet qui participaient en France au concours international des choeurs de chant, et retourne dans ce pays quelques mois plus tard avec une bourse d'études. Il eut aussitôt des engagements : à la radio Paris-Inter, à l'opéra de Lyon (où il fut première basse pendant toute une saison), à Calais et à Boulogne dans *Chanson Gitane,* en concerts, et en tournée d'opéra à Pau, Grenoble, Marseille et St-Etienne. De retour au Canada, il chante dans *Roméo et Juliette* au Festival de Montréal, à l'Opera Guild de Montréal dans *Boris Godounov,* et revient aux Variétés Lyriques comme première basse et directeur de scène. Parmi ses nombreux engagements à la radio et télévision canadienne et américaine, signalons *L'heure espagnole* de Ravel qui fut au programme *Wednesday Night* de Radio-Canada • • • Le cinéaste Abel Gance (qui avait été le premier à tenter la formule du Cinéma-Scope, dans une scène de bataille de son film sur Napoléon) pourra désormais tourner sans décors extérieurs. En collant un petit morceau de lentille sur une partie de l'objectif de la caméra et en plaçant une photo ordinaire du décor exigé (que ce soient les Rocheuses ou les Pyramides) sur un support à quelques pouces de la lentille ajoutée, on obtient une image si réaliste que l'acteur a l'air de circuler en plein paysage • • • La dernière chanson de (à la manière de la chanson de Paul Fort : *Si tous les gens du monde*) Brassens après l'affaire Didès : *Si tous les flics du monde, voulaient s'donner les m'nottes. Ah ! quelle jolie ronde on ferait au violon...* » • • • La réalisatrice de Fémina, Louise Simard, a su rappeler d'une façon fort agréable les centenaires d'Alphonse Allais (sait-on qu'il avait fait un voyage au Canada où l'humoriste canadien Arthur Buies fut son guide et dont il a tiré quelques contes drôlatiques) et de Rimbaud par des lectures de leurs oeuvres enregistrées par Lucienne Letondal. Celle-ci a mis une intelligence et un talent remarquables dans son interprétation, et particulièrement dans *La chanson de la plus haute tour* du poète :

« *Oisive jeunesse*
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! que le temps vienne
Où les coeurs s'éprennent ».

Puis-je ajouter à cette complainte les derniers vers des *Corbeaux :*

« *Mais, saints du ciel, en haut du chêne,*
Mât perdu dans le sol charmé,
Laissez les fauvettes de mai
Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,
Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir,
La défaite sans avenir »

• • • Les livres, la radio et la télévision furent mes plus constantes distractions, ces deux derniers mois, et vous m'excuserez de m'y attarder. Des premiers, je recommande aux adultes comme étrennes : *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, *Les aristocrates* de Michel de Saint-Pierre, *La volupté d'être* de Druon (qui intéressera plutôt les femmes que les hommes) et ce petit chef-d'oeuvre d'humour que sont les *Carnets du Major Thompson,* où Pierre Daninos se moque si gentiment des Anglais et de ses compatriotes français : le livre le plus spirituel de l'année • • • A la tv, je me souviens de Lise Roy chantant *Escales ;* de Gisèle Schmidt, qui prend cette année le rang auquel elle avait droit depuis longtemps ; de Michèle Tisseyre, dans Motorama, promenant ses belles mains le long des parois d'une cuisine moderne pour en faire surgir, comme une fée, des tas de petits trucs qui feront votre travail, Mesdames ; le dynamique Jacques Normand ; le docteur Claire Gélinas-Mackay qui a le plus jori sourire et un pouvoir de déduction imbattable au *Nez de Cléopâtre ;* Nicole Germain que l'on a autant de plaisir à regarder qu'à entendre ; de tout ce qu'on apprend d'utile à Rêve et Réalité et de *La maison de la nuit* qui fut joué et dirigé (Fernand Quirion) à la perfection. Mes omissions ne sont pas volontaires car j'ai manqué une quantité de programmes ; d'autres en auront signalé les mérites • • • Et je termine en vous souhaitant, du fond du coeur, la réalisation de vos rêves.

LUCETTE ROBERT.

DEUX ILOTS RESIDENTIELS

OUTREMONT ET ROCKLIFFE

Dans notre livraison du mois dernier nous donnions l'historique d'Outremont, quartier de plaisance de Montréal, de sa fondation jusqu'aux environs de 1920. On trouvera ici quelques notes sur l'Outremont d'aujourd'hui et, en page 6, un excellent article de Raymond Robichaud, d'Ottawa, sur Rockliffe, le quartier de résidence le plus snob et le plus exclusif du Canada.

AINSI DONC, OUTREMONT, bénéficiant d'un phénomène historique, se trouve être aujourd'hui une enclave de 975 acres cernée de toutes parts par le Grand Montréal. Sur cette enclave vivent, à taxes réduites (1.5% seulement de foncière), des gens pour la plupart aisés. Pour ses 32,200 habitants, la municipalité compte 25,002 rues, 7,547 maisons d'habitation, 3,492 immeubles et 283 édifices commerciaux parmi lesquels quelques usines. Toutes les rues sont percées, il n'y a plus qu'à les entretenir. Outremont n'a pas à supporter de coûteux hôpitaux. Son seul souci est, dans un cadre acquis, maintenant à l'abri des tentatives d'annexion, de rendre la vie plus plaisante et plus pratique.

Aussi a-t-on établi des réglements de construction assez sévères. Les permis sont délivrés par un comité composé de conseillers municipaux et d'officiels. On n'a pas le droit d'édifier des immeubles de plus de quatre étages, encore que ces réglements sont susceptibles de modifications. Ainsi les ordures sont-elles ramassées en arrière des maisons : pas de poubelles déparant les rues ; les fils électriques ou de téléphone doivent être enfouis et ne pas être visibles sur les voies publiques ; chacun est tenu d'entretenir soigneusement son gazon de façade.

Pour l'agrément de ses citoyens et pour les jeux des enfants, la petite ville dispose de 9 parcs ou terrains de jeu, avec tennis, patinoires, etc. Elle plante sans cesse des arbres, on peut en voir le long de toutes les rues. Elle dispose de trois centres civiques, d'un centre d'hygiène avec médecins et infirmières et d'une bibliothèque pour enfants. Un seul cinéma, pas une taverne.

Le budget d'Outremont se réduit à $1,558,000. On comprend que les citoyens en soient satisfaits, mais on peut tout de même penser que la petite municipalité a parfois trop tendance à profiter des bienfaits de Montréal sans participer aux frais.

Outremont possède 3 églises catholiques, 4 églises protestantes et 3 synagogues. On y trouve 16 écoles ou collèges. Les uns sont indépendants, les autres rattachés aux commissions scolaires de Ste-Madeleine et de St-Viateur ou au Grand Montréal.

Outremont subvient à ses propres besoins dans tous les domaines, sauf pour le service des eaux qui est celui de Montréal. Il a son propre corps de pompiers (35), sa police distincte avec 55 policiers et 5 voitures-radio. Les grands travaux porteront cette année comme l'année passée sur la réfection de nombreuses rues et sur le prolongement de la rue Duchatel où se construisent une douzaine de maisons particulières.

Le Conseil Municipal est ainsi composé : maire, M. Romuald Bourque, député d'Outremont aux Communes ; échevins : MM. S. Acres, Philippe G. Beaubien, T. J. Beausoleil, W. J. Collins, Me Bernard Couvrette, avocat et négociant, Charles David, architecte, Eugène Ménard, Dr L. P. Nelligan. Le secrétaire-trésorier est M. E. T. Sampson ; l'ingénieur administrateur, M. Gagnon. L'administration englobe également plusieurs comités pour les finances, la police, les travaux publics, l'hygiène, les jeux et les récréations. Les services municipaux, outre la police et les pompiers, comptent une centaine d'employés.

En somme la vie est belle à Outremont. Avec les frais d'un village, on y vit comme dans la métropole du Canada. Le reproche capital qu'on pourrait toutefois faire à une municipalité aussi bien portante et aussi distinguée est de se désintéresser totalement des choses de l'esprit. Outremont est la *seule ville canadienne* de son importance sans bibliothèque municipale. Quant à la bibliothèque enfantine, c'est peu de chose et elle lui fut imposée dans des circonstances que nous préférons taire. De plus, Outremont n'a jamais fait la moindre contribution au Musée des Beaux-Arts de Montréal.

ROCKLIFFE, NOBLE BANLIEUE

[*Suite de la page* 6]

avait peut-être pas, au Canada, de municipalité groupant derrière ses remparts (c'est évidemment une façon de parler) un tel nombre de sommités des mondes politique, diplomatique ou militaire, pour ne parler que de ceux-là, et que de cette conjonction d'astres est née une collectivité humaine d'un caractère assez particulier et, de ce chef, particulièrement intéressant. S'il existait un annuaire téléphonique de Rockliffe, il se lirait certainement comme une espèce de *Who's Who !*

Sans doute on ne saurait dire de Rockliffe ce que Giraudoux dit quelque part de Paris, que c'est le lieu du monde « où on a le plus pensé, le plus écrit, le plus aimé, etc », mais il en est de son histoire comme de celle de tout groupement humain qui, pour peu qu'on se penche sur elle avec une sympathique curiosité, ne manque jamais de se révéler beaucoup plus riche en anecdotes pittoresques qu'on ne serait d'abord tenté de le croire.

Rockliffe est entré dans l'histoire il y a plus d'un siècle. La chronique outaouaise de cette époque retentit en effet au bruit de la rivalité du célèbre Thomas McKay, le mieux connu peut-être des « barons du bois » de la Vallée de l'Ottawa, seigneur de New-Edimburgh, Rockliffe et autres lieux et d'un de ses concurrents dont les terres mordaient un peu dans les siennes vers le nord (1), et dont le château (car on peut bien ici parler de château) occupait l'emplacement actuel de la magnifique maison de M. Norman Wilson et de sa femme, la sénatrice Cairine Wilson. Tous les avantages dans cette lutte étaient évidemment du côté de Mc-Kay dont le domaine se trouvait entre la ville de Bytown et celui de son ennemi. D'où, en ce qui concerne le droit, toute une suite d'incidents cocasses ou brutaux.

Comment tout cela se régla-t-il, comment cette rivalité finit-elle par se résorber ou s'assoupir ? C'est ce que j'ignore. Ce qui est certain, c'est que prirent fin avec elle les seuls incidents un peu violents dont ait jamais été marquée l'histoire de Rockliffe qui, depuis, coule des jours heureux et paisibles.

Les Keefer, successeurs des McKay et, de ce fait, occupants de la plus grande partie du Rockliffe actuel, commencèrent très tôt à lotir leur domaine. La croissance de la municipalité n'en fut pas moins assez lente, ce qui n'était d'ailleurs que tout naturel si on songe que ses créateurs ne voulurent jamais en faire autre chose qu'une banlieue élégante de la capitale dont seraient sévèrement proscrits, non seulement tous les établissements commerciaux, mais encore tout ce qui n'était pas strictement maison unifamiliale. Les dispositions relatives aux établissements commerciaux ont toujours été appliquées avec la plus grande rigueur, la proscription s'étendant jusqu'aux chancelleries des ambassades. A la faveur d'une défaillance momentanée des services compétents, la légation de Suède a pu installer la sienne, il y a quelques années, dans un pavillon de son immense jardin, mais le cas reste isolé et ne fait pas jurisprudence. Rockliffe possède en outre deux écoles privées, (du modèle "boarding school" anglais), Ashbury pour les garçons, Elmwood pour les filles. Ni l'une ni l'autre, autant que je sache, ne roule sur l'or, mais on m'a dit que la municipalité verrait d'un mauvais oeil tout ce qui tendrait, en rendant ces « entreprises » rentables, à les faire ressembler davantage à de vulgaires établissements commerciaux. Par ailleurs, — et ceci est assez paradoxal, — on raconte aussi que la perspective de créer naguère une école publique à Rockliffe avait fait frémir d'horreur les villageois, tout prêts d'y voir une tentative de prolétarisation de l'enseignement. On fit taire leurs craintes en leur rappelant que seuls leurs enfants à eux devant fréquenter cette école, les risques de contamination seraient assez réduits... L'école existe aujourd'hui, plusieurs fois agrandie d'ailleurs. Très belle, excellente et très fréquentée car il y a beaucoup d'enfants à Rockliffe. La Commission Scolaire du Village était d'ailleurs, il y a quelques années, la plus riche de la province, compte tenu du nombre d'enfants. Peut-être l'est-elle restée, mais je n'ai pas vu de chiffres récents à ce sujet.

Le règlement relatif à la construction de maisons de rapport a été peut-être un peu moins rigoureusement appliqué que celui qui a trait aux établissements commerciaux. Il y a, en effet, dans les plus anciennes parties de Rockliffe, quelques maisons divisées en deux ou trois logis. Mais ces cas restent exceptionnels et il est douteux, tant la municipalité applique impitoyablement ses règlements, que d'autres entorses y soient autorisées de sitôt.

Pour défendre d'autre part le caractère exceptionnel de ses maisons, Rockliffe dispose d'ailleurs d'autres armes. C'est ainsi qu'on n'y délivre aucun permis de construire au titre de la construction de maisons d'une superficie habitable inférieure à 1,600 pieds carrés, ce qui, compte tenu du prix actuel de la construction domiciliaire dans notre région, doit porter le prix d'une maison neuve, actuellement construite à Rockliffe, à un chiffre voisin de $20,000. Encore n'est-ce là qu'un minimum irréductible, applicable seulement dans les coins les plus modestes du village. Dans d'autres lotissements nouveaux, d'autres servitudes interviennent, encore plus sévères. C'est ainsi que dans les nouveaux lotissements voisins du lac McKay (car il y a dans Rockliffe un vrai lac, de dimensions un peu réduites il est vrai, mais très joli) on ne peut construire que de grandes maisons basses, sans étage, de façon à gêner le moins possible la vue sur cette nappe d'eau entourée de bois.

Toute cette réglementation est, reconnaissons-le, fort sage et a donné jusqu'ici d'excellents résultats. Grâce à elle Rockliffe a pu conserver un caractère très particulier de banlieue à la fois élégante et champêtre. « Figurez-vous, disait un général français qui a habité Ottawa plusieurs années, le Bois de Boulogne avec des maisons dedans... »

Des jardins, parfois peu étendus, — 120 x 80, par exemple, — sont invariablement très soignés avec des pelouses tondues comme des dos de chiens, des rocailles et des parterres de fleurs multicolores. Et tout cela, naturellement, selon la bonne formule nord-américaine, sans murs, souvent même sans haie, de façon que le passant puisse, à peine moins que le propriétaire, jouir de ce charmant spectacle. Les maisons sont généralement jolies, mais sans ostentation. Aucune homogénéité dans les styles, sans doute, mais, malgré tout, une certaine uniformité dans la simplicité. L'exubérance architecturale ne dépasse jamais le faux style dit « Tudor », à fenêtres à petits carreaux en losanges et à bois apparents, genre cottage d'Ann Hathaway, à Stratford-on-Avon, en Angleterre. Quelques maisons « georgiennes » aussi, de brique rouge, à petits portiques classiques, d'autres encore d'inspiration canadienne-française, en pierre de taille et à grands toits, dont quelques-unes superbes. Dans les quartiers plus nouveaux, enfin, en général, des maisons plus franchement modernes, toutes en longueur, à baies vitrées immenses, de ce style drôlement appelé « poulailler », mais que, pour ma part, j'aime bien.

L'impression d'ensemble est, encore une fois, charmante, témoignant d'une large aisance plus que d'une grande richesse. Les immenses fortunes sont ici plus rares qu'ailleurs peut-être, mais il y a beaucoup de belles situations. Il ne se trouve pas à Rockliffe tellement de riches industriels ou commerçants (relativement rares à Ottawa du reste), mais beaucoup d'hommes politiques par exemple, ou de grands militaires, ou de hauts-fonctionnaires. M. C. D. Howe, qui représente toujours Port-Arthur à la Chambre, habite Rockliffe depuis très longtemps, non loin d'ailleurs de M. Drew à qui le parti conservateur a, il y a quelques années, offert la très jolie maison habitée pendant la guerre par la reine Juliana des Pays-Bas. Le Ministre de la Justice (M. Garson) et son collègue de l'Immigration (M. Pickersgill) habitent, non loin l'un de l'autre, de jolies maisons blanches, préfabriquées, il me semble, du côté des Trois-Rivières (mais je puis me tromper). Par contre ni le Gouverneur général, ni le Premier Ministre n'habitent Rockliffe, encore qu'il s'en faille de peu. En effet, le domaine de Rideau-Hall touche Rockliffe sur un bon demi-mille, tandis que les jardins du 24 de la rue Sussex (résidence officielle des Premiers Ministres depuis quelques années) s'arrêtent à quelques centaines de pieds plus loin. Par contre il y a pas mal de missions étrangères à Rockliffe, celles de l'Inde et du Pakistan, par exemple, les légations de Suisse et de Suède, l'ambassade d'Israël, logée délicieusement dans un petit château à la française, sur le bord du lac McKay.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur Rockliffe et beaucoup d'anecdotes à rappeler sur le légendaire snobisme de ses habitants. Mais je crains, hélas, que beaucoup de ces anecdotes ne soient apocryphes. D'ailleurs « nourri dans le sérail » ou presque (2), j'aurais vraiment mauvaise grâce de me moquer de mes... presque... concitoyens ! J'admire, en tout cas, la faculté qu'ils ont de communiquer leur enthousiasme à de parfaits étrangers que le hasard d'une affectation diplomatique ou militaire a appelés à séjourner plus ou moins longtemps à Ottawa. « Mais c'est un endroit délicieux, me disait une jeune femme française, je ne vois pas comment on pourrait habiter ailleurs ! » Aussi son mari payait-il $300 par mois une vilaine petite maison sombre et très sommairement meublée. Ce que c'est que le prestige d'un quartier...

Mais dans cet ordre d'idée, la plus jolie histoire que je connaisse est celle-ci (encore en est-ce à peine une). Juste aux confins d'Ottawa et de Rockliffe, — mais dans Ottawa, — il y a une jolie maison de style vaguement japonais, transformée il y a quelques années en maison de rapport. Mais sans doute le rapport était-il insuffisant puisqu'un ou deux ans plus tard elle était offerte en vente avec cette mention ravissante, intraduisible malheureusement en français : « ... in Ottawa, but with Rockliffe location ». Comme quoi, malgré tout, quoi qu'en ait dit Hamlet, il est possible d'être et de pas être tout à la fois, tout au moins à Rockliffe. Ce ne serait pas une des moindres particularités de ces « lieux délicieux » (3).



Résidence du Haut-Commissaire de l'Inde au Canada, 585, avenue des Acacias, Rockliffe. (*Photo Malak, Ottawa*).

(1) Je suis en ce moment éloigné de toute source de documentation et la plupart des détails historiques ne sont communiqués au lecteur que sous toute réserve.

(2) Les deux seuls quartiers que j'aie habités à Ottawa, Lindenlea et Manor-Park, sont limitrophes de Rockliffe que je connais aussi bien, en somme, que si j'y avais toujours vécu ; d'ailleurs, j'y vivrais volontiers.

(3) Cette maison appartient actuellement à S. E. Léon Mayrand, ancien ambassadeur au Chili et en ce moment membre de la Commission d'Armistice en Indochine.



Enfin, un plissé de première classe!

Tissu extra-fin par Duplan of Canada Limited.
Tissu pour jupe par Pik Mills Ltd., Québec.

Pour celles qui préfèrent les jupes plissées, le *'Terylene'* se révélera la plus grande découverte depuis celle du kilt écossais. Vous ne pouvez vous imaginer tous les avantages que vous apporte une jupe plissée faite de *'Terylene!'* Que vous la portiez souvent, qu'elle vous serve de vêtement de voyage, que vous la placiez dans votre mallette, jamais elle ne se froissera et toujours ses plis seront impeccables.

Le *'Terylene'* est cette nouvelle fibre chimique qu'on utilisera de plus en plus dans la fabrication des tissus de toutes sortes . . . soit seule, soit mélangée avec d'autres fibres textiles.

Le *'Terylene'* se prête à bien des usages! Cette jupe, par exemple, taillée dans un tissu fait de *'Terylene'* mélangé avec de la laine, s'accompagne d'un délicat chemisier de blanc *'Terylene'* extra-fin. Le *'Terylene'* se lave facilement, sèche beaucoup plus rapidement que tout autre tissu, ne rétrécit pas et ne se déforme pas. Et il possède un autre avantage que vous apprécierez: il est extrêmement confortable et agréable à porter, que ce soit sous la forme d'un soyeux chemisier ou sous celle d'une ravissante jupe.

Connaissez-vous un autre tissu qui, comme le *'Terylene'*, *garde les plis à merveille . . . ne se froisse ni ne rétrécit . . . retrouve toujours sa forme, quel que soit le traitement qu'il subisse?* D'ici environ un mois, des jupes et des chemisiers en *'Terylene,'* tels qu'illustrés ci-dessus, seront en vente dans les meilleurs magasins. La confection de tels vêtements est
si vous ne
franchem

MME J E LABROSSE
28 AVE ROBERT
OUTREMONT
F57-R-46026

C-I-L **CANADIAN INDUSTRIES (1954) LIMITED**
*Fibre de polyester. Marque déposée

ayez l'oeil sur le Terylene*

la fibre chimique aux multiples usages, aux multiples avantages